This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex libris
MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre francais

78/III 8638

THEATRE
DE
MADEMOISELLE
BARBIER.

THEATRE

DE

MADEMOISELLE

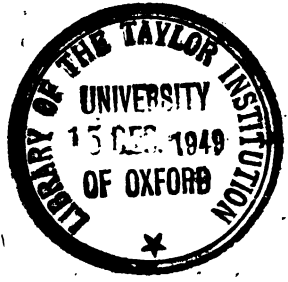
BARBIER.

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, rue S. Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1949
OF OXFORD

ARRIE ET PETUS,

TRAGEDIE.

ARRIE ET PÆTUS,

TRAGÉDIE.

A SON ALTESSE
MADAME
LA DUCHESSE
DE
BOUILLON.

QUel deſtin eſt le mien ?
Sous quels heureux auſpices
Ma Muſe ſur la Scene étale ſes prémices?
Une illuſtre Heroïne à qui j'oſe l'offrir,
Ecoute ſes accens, & s'y laiſſe attendrir :
De ſes timides vœux elle accepte l'hommage,
Et pour comble d'honneurs lui donne ſon ſuffrage.
Ah ! c'en eſt trop, PRINCESSE. Après tant de bonté
Je ne mets plus de borne à ma témérité :
Oui, j'oſe ſans frayeur défier la cenſure,
Qu'elle arme tous ſes traits : Votre nom me raſſure,
Vous avez ſur les cœurs un empire abſolu :
Je ne ſçaurois déplaire, après vous avoir plû :
Et puiſque vos bontés aident mon impuiſſance,

Je vais donner l'eſſor à ma reconnoiſſance.
Que dis-je ? Votre nom a beau flater mon cœur,
Dès qu'il faut vous chanter ; je reprens ma frayeur.
En vain dans ce projet vous ſoutenez mon zele ;
Avec tout votre appui je ſens que je chancele,
Je redoute un emploi pour moi ſi plein d'appas,
Et la peur de tomber m'arrête au premier pas.
Quand je voi de quels dons vous orna la nature,
Je n'en oſe qu'à peine ébaucher la peinture :
Je ne puis, ſans trembler, tracer à nos Neveux
Cet eſprit ſi brillant, ce cœur ſi généreux,
Cette ame qui s'éleve au-deſſus d'elle-même,
Pour s'ouvrir un chemin à la gloire ſuprême ;
Non, de tant de vertus le riche aſſortiment
Ne laiſſe agir en moi qu'un juſte étonnement.
Vous voyez quels efforts un tel Sujet exige,
Je trouve à chaque pas prodige ſur prodige,
PRINCESSE : *& ne pouvant en ſoutenir l'aſpect,*
Je me tais par prudence autant que par reſpect.

PREFACE.

IL y a peu de Sujets dans l'Hiſtoire Romaine plus connus que celui * d'Arrie & Petus, que j'ai accommodé au Théatre avec plus de ſuccès que je n'en eſperois. L'action principale à laquelle toutes les autres ſe rapportent eſt des plus ſimples, & je l'ai choiſie ainſi pour éviter l'inconvenient où tombent la plupart des Auteurs, qui chargeant leurs Piéces de trop d'incidens, ne s'attachent pas beaucoup à y faire regner les ſentimens, parce que le ſoin de débrouiller leur intrigue les occupe entierement. Quoique le public ſe ſoit déclaré pour ce coup d'eſſai, je ne laiſſerai pas de répondre à quelques objections qui m'ont été faites, quand ce ne ſeroit que pour juſtifier les applaudiſſemens qu'on a prodigués en ma faveur.

Feu Monſieur Bourſault, qui étoit de mes amis, ayant vu quelques Elegies de ma façon, qu'il diſoit être remplies de penſées & de ſentimens, me perſuada que je pourrois venir à bout d'un Poëme Dramatique, ſi je l'entre-

* Voyez Martial, liv. 1. Ep. 14.

prenois. Il ſçavoit d'ailleurs que j'avois du goût pour le Théatre, & que j'avois lu avec application tous les Auteurs qui en ont traité. Dans cette penſée, il me propoſa le ſujet d'Arrie & Petus. C'étoit me prendre par mon foible. L'action de cette incomparable Romaine eſt ſi glorieuſe à notre ſexe, que je me ſentis portée d'inclination à la mettre dans le plus beau jour qu'il me ſeroit poſſible. J'acceptai ſans balancer ce ſujet : mais avant que de commencer j'en fis un projet que je ſoumis à ſon jugement. Il le trouva bon à une choſe près. J'y faiſois Arrie & Petus Amans ; il les vouloit époux, comme ils ſont dans l'Hiſtoire. J'eus beau lui dire que l'amour conjugal languiroit ſur la Scene, & ne ſeroit pas du goût de bien des gens. Il ne revint point de ſon ſentiment ; & moi-même, après y avoir penſé, je ſentis bien qu'il avoit raiſon, & que l'hiſtoire ſeroit trop défigurée. Ainſi je pris le parti de les faire Amans aux trois premiers Actes, & Epoux aux deux derniers. Un autre ami que je conſultai dans le même tems ne vouloit point de Narciſſe. Il diſoit que cet Affranchi de Claudius avoit été tout-à-fait contraire à Agrippine : mais je lui repréſentai que ſelon mon plan, Arrie étant fille de Silanus, marié en ſecondes nôces avec la Mere de Meſſaline, Narciſſe qui avoit porté Claudius à le faire mourir,

devoit prendre les interêts d'Agrippine contre Arrie, d'autant plus que si cette derniere eût été élevée à l'Empire, elle n'auroit pas manqué de le perdre pour venger la mort de son Pere. Quelque tems après on m'objecta que Claudius n'étoit point caracterisé, & que je le faisois parler avec trop d'esprit pour un homme que l'histoire représentoit comme un imbecille. A cela je répondis que son imbecillité venoit plus de sa mauvaise santé que d'un défaut d'esprit. Ce qui paroît sur-tout par le témoignage de Suetone, qui rapporte que ce Prince s'étoit fort appliqué aux Lettres dans sa jeunesse, & avoit composé plusieurs histoires. Le même Auteur aussi-bien que Tacite le fait outre cela inventeur de quelques lettres de l'Alphabet, qui furent en usage pendant son regne. A quoi j'ajoutai que je croyois qu'il étoit du devoir d'un Auteur de Tragedies de corriger les mœurs de ses Heros, & de s'attacher davantage à peindre leur cœur que leur esprit. Outre que si j'avois fait parler Claudius en stupide, tout ce qu'il auroit dit de mauvais seroit retombé sur moi, & que d'ailleurs il est assez bien peint par toutes ses actions, puisqu'il est la dupe d'Agrippine, d'Arrie, de Petus, & même de Narcisse. Pour les autres caracteres je ne crois pas qu'ils ayent besoin de justification. Ils me paroissent assez vrais,

hors celui de Petus, que j'ai rectifié, ne voulant point faire un lâche de mon Heros : & c'eſt ce qui m'a portée à attribuer à un effet de ſon amour, la peur qu'il eût véritablement de la mort dont ſa femme lui montra l'exemple.

Voilà, ſi je ne me trompe, les principales difficultés qu'on m'a faites, & auſquelles j'ai cru devoir répondre. A l'égard du reſte on l'a trouvé aſſez bon, & peut-être meilleur que je n'aurois dû le ſouhaiter ; puiſque certaines gens en ont pris occaſion de dire qu'une femme n'étoit pas capable de ſi bien réuſſir. En vérité je ne me ſerois jamais imaginé que ce qui a plû dans mon ouvrage, eût dû me nuire, ni qu'on refuſât aux perſonnes de notre ſexe le mérite de produire de bonnes choſes. Je ſçais bien qu'on ne pouvoit mieux louer ma Piece qu'en la trouvant au-deſſus de la portée d'une femme, & que cela doit flater ma vanité. Cependant j'avoue que je n'ai pas été inſenſible à cette injuſtice, & que je n'ai pu voir ſans un peu de dépit qu'on ait voulu me ravir le fruit le plus précieux de mon travail. A la vérité je ne doute point que le peu de capacité que les hommes accordent aux femmes, n'ait donné lieu au bruit que quelques-uns ont affecté de répandre. Cependant ſans chercher des exemples dans l'Antiquité, notre ſiécle a fourni aſſez de Dames Sçavantes pour détrui-

de cette invention, & je pourrois en citer une infinité pour autoriser ce que j'avance. Mais je me contente de parler des excellens Ouvrages en Prose & en Vers de l'illustre Mademoiselle de Scudery ; des belles Poësies de Madame la Comtesse de la Suze, de Madame des Houlieres, & de sa spirituelle Fille qui marche si bien sur ses traces. Les Prix d'Academie, qui sont, pour ainsi dire, devenus l'apanage des Dames depuis que deux de celles que je viens de nommer leur en ont ouvert la carriere, sont des preuves incontestables du mérite de notre sexe; & s'il faut y ajouter quelque chose au sujet du Poëme Dramatique, les Tragedies de Mademoiselle Bernard sont trop recentes, pour être effacées de la mémoire des envieux de notre gloire. Ils diront sans doute que nous ne faisons que prêter notre nom à tous les ouvrages qu'on nous attribuë. Mais comment les hommes nous cederoient-ils une gloire qui n'est pas à nous, puisqu'ils nous disputent même celle qui nous appartient ?

ACTEURS.

CLAUDIUS, Empereur.

AGRIPPINE, Veuve de Domitius.

PETUS, Consul Romain.

ARRIE, Fille de Silanus.

NARCISSE, Affranchi de Claudius.

ALBIN, Confident de Petus.

JULIE, Confidente d'Agrippine.

FLAVIE, Confidente d'Arrie.

PROCULUS, second Capitaine des Gardes.

GARDES.

La Scene est à Rome dans le Palais de Claudius.

ARRIE ET PETUS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

AGRIPPINE, JULIE.

JULIE.

Quelle ſombre triſteſſe obſcurcit votre front!
D'où peut venir, Madame, un changement ſi prompt?
Hier de votre ſort vous étiez ſatisfaite,
Aujourd'hui je vous vois interdite, inquiete:
Aujourd'hui cependant, en vous donnant la main
Claudius à vos pieds met l'Empire Romain.
Il vous aime, & ſans peine oubliant Meſſaline,
Ses vœux les plus ardens ſont tous pour Agrippine.

AGRIPPINE.

Il eſt vrai; de mes jours j'ai cru voir le plus beau.
Claudius à mes pieds, Meſſaline au tombeau,
Tout ſembloit me flater d'une douce eſpérance;
Mais d'un ſort trop heureux ô trop vaine apparence!

Mon bonheur va changer, & ce grand changement
Devient, l'aurois-tu cru ? l'ouvrage d'un moment.
En vain j'entens les vœux d'un peuple qui m'adore,
Au trône des Cesars je ne suis pas encore :
Et le sort qui m'appelle à ce rang plein d'appas,
Pour me précipiter m'attend au dernier pas.

JULIE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

AGRIPPINE.

Ce n'est qu'à toi, Julie ;
Que je veux découvrir que l'Empereur m'oublie ;
Qu'une fiere rivale ose me disputer
Ce trône où Claudius m'alloit faire monter.

JULIE.

Madame, à son amour rendez plus de justice.

AGRIPPINE.

Non, je n'en puis douter : j'ai tout sçu de Narcisse.

JULIE.

Quoi ! Narcisse....

AGRIPPINE.

Il est moins à l'Empereur qu'à moi :
Et pour m'être fidéle il lui manque de foi.
Mais pourquoi plus long-tems te cacher ma Rivale?
Je sens à la nommer une horreur sans égale.
C'est Arrie. A ce nom ton esprit est confus.
Fille, tu le sçais bien, du proscrit Silanus,
Dont le sang fut versé par Claudius lui-même ;
Elle doit le haïr encor plus qu'il ne l'aime.
Mais l'amour, de nos cœurs disposant à son gré,

Rejoint ce que la haine a le plus séparé.

JULIE.

Claudius aime en vain ; ne craignez pas, Madame,
Que la superbe Arrie approuve cette flamme ;
Et que loin de combattre un odieux vainqueur,
Aux dépens de son sang elle donne son cœur.

AGRIPPINE.

Ah ! que tu connois peu de quel prix est l'Empire,
Quand il nous est offert par un cœur qui soupire !
La nature pour lors nous parle vainement :
La fiere ambition parle bien autrement.
Du rang qu'elle promet on ne peut se défendre :
Et c'est la seule voix qu'un grand cœur doit entendre.
Mais, si jusqu'à ce rang Arrie ose monter,
Qu'elle sçache à quel prix elle doit l'acheter.
Je la perdrai, Julie, & l'Empereur lui-même
Ne l'arrachera pas à ma fureur extrême.
Je veux bien cependant suspendre mon courroux,
Et lui cacher le bras d'où partiront les coups.
Ma puissance en ces lieux est encore incertaine,
Et je dois y montrer plus d'amour que de haine.
Mais je vois l'Empereur ; cachons nos sentimens.

SCENE II.

CLAUDIUS, AGRIPPINE, JULIE, NARCISSE.

AGRIPPINE.

JE ne puis vous marquer par trop d'empreſſemens
Combien en ce grand jour où votre amour éclate,
La gloire d'être à vous & m'occupe, & me flate.
Oui, Seigneur, Rome entiere au comble de ſes vœux
Met déja notre hymen dans ſes faſtes heureux;
Et, voyant réunir dans la même puiſſance
Un ſang, qui fut toujours ſa plus chere eſpérance,
Elle demande aux Dieux témoins de notre foi
Mille proſpéritez & pour vous & pour moi.
Hâtez-vous de répondre à l'ardeur de ſon zele,
Achevez de former une chaîne ſi belle.
On n'attend plus que vous, le Peuple, le Sénat
Soupire après un nœud qui raffermit l'Etat.
Mille cris redoublez prévîennent cette fête,
Et déja l'encens fume, & la victime eſt prête.

CLAUDIUS.

Le peuple & le Sénat d'une commune voix,
Vous ont rendu juſtice en approuvant mon choix,
Madame, & les honneurs qu'ici l'on vous deſtine
Sont dignes de ma flamme, & dignes d'Agrippine,

Pour mon prochain bonheur tout semble conspirer.
Je vois avec le mien mille cœurs soupirer,
Et Rome offre à mes yeux un hommage sincere,
Lorsqu'elle adore en vous Germanicus mon frere.
Mais d'un destin si beau quelques mutins jaloux
Eloignent le moment qui doit m'unir à vous.
Deux d'entre eux arrêtés, par les soins de Narcisse,
Découvriront leur Chef à l'aspect du supplice.
Vous voyez qu'à ce soin je me dois tout entier.

AGRIPPINE.

Le soin de votre amour n'est-il pas le premier,
Seigneur? Quelques mutins suscitez par l'envie
Doivent-ils décider du bonheur de ma vie?
N'avez-vous plus pour moi ces tendres sentimens,
Qui répondoient si bien à mes empressemens?
Quoi! le moindre péril vous alarme, vous glace,
Et m'écarte du trône où votre amour me place?
Ce n'est pas toutefois que ce rang glorieux
De l'éclat qui le suit, éblouisse mes yeux.
La grandeur n'est souvent qu'un pompeux esclavage
Regner sur un cœur tendre est un plus doux partage.
C'est le seul où j'aspire; & vous sçavez, Seigneur,
Que j'aime Claudius, & non pas l'Empereur.

CLAUDIUS.

J'aime ces sentimens: mais permettez, Madame,
Que je puisse à mon tour répondre à votre flamme.
Un amour si parfait joint à tant de vertus
Merite l'Empereur, & non pas Claudius.

A des traits ennemis ma puissance est en butte;
Dois-je vous élever, lorsque je crains ma chute?
Et de mes tendres soins n'aurai-je d'autre fruit,
Que de voir mon ouvrage en un seul jour détruit?
Pour vous mettre à l'abri d'un si triste naufrage,
Il faut que des matins je dissipe l'orage,
Et qu'appaisant les flots que l'on vient d'exciter,
J'affermisse le trône où je vous fais monter.

AGRIPPINE.

C'est donc à tort, Seigneur, que je viens de me plaindre:
Mais quand on aime bien, on trouve tout à craindre.
C'en est fait, je me rens enfin, & votre amour
Dans mes tendres frayeurs me rassure en ce jour.
Allez, & par les soins du fidéle Narcisse
De tous mes ennemis confondez l'injustice.
Jaloux de mon bonheur ils n'en veulent qu'à moi:
On cherche à m'arracher le don de votre foi.
Ne perdez point de tems. Je cours à votre exemple
Par des vœux redoublez demander dans le Temple,
Que le Ciel détournant un coup dont je frémis,
Vous sauve à votre tour de tous vos ennemis.

SCENE

SCENE III.

CLAUDIUS, NARCISSE.

CLAUDIUS.

DE tous mes ennemis je ne crains qu'elle-même,
Narciſſe, & je m'attens à ſa fureur extrême;
Si-tôt qu'elle apprendra qu'une nouvelle ardeur
Lui fait perdre à la fois & l'Empire & mon cœur.
Je ne me flate point. Je connois Agrippine.
Elle n'en veut qu'au rang que ma main lui deſtine,
Et, quand je lui ravis ce qui flate ſes vœux,
Je prevoi pour Arrie un éclat dangereux.

NARCISSE.

Seigneur, je vous l'avoue, Agrippine eſt à craindre,
Et ſon cœur irrité ne pourra ſe contraindre.
Germanicus ſon pere étoit cher aux Romains;
Et le pouvoir ſuprême eût paſſé dans ſes mains,
Si de ſes ennemis les fureurs obſtinées
N'euſſent par le poiſon trahi ſes deſtinées.
On ne ſçauroit, Seigneur, ſi près du premier rang,
Etouffer un déſir qu'autoriſe le ſang:
Pour la ſeule grandeur Agrippine ſoupire,
Vous-même vous alliez l'élever à l'Empire.
Cet Empire promis eſt devenu ſon bien,
Pour ſe le conſerver elle n'oubliera rien.
D'ailleurs quand votre cœur pour Arrie eſt ſenſible,

Croyez-vous que le ſien ne ſoit pas inflexible?
Vos ordres à ſon pere ont fait perdre le jour,
Et ſon reſſentiment s'oppoſe à votre amour.

CLAUDIUS.

Narciſſe, je ſçais trop que la ſevere Arrie
Croira par mon hymen voir ſa gloire flétrie,
Et que le ſang d'un pere immolé par mes loix
Eſt contre mon amour une trop forte voix.
Il me faut ſurmonter un invincible obſtacle;
Mais un Empire offert peut faire ce miracle;
Et j'eſpere en ce jour aſſurer mon repos.
Toi, va des conjurez découvrir les complots:
Pour connoître leurs Chefs, & punir leur audace,
Emploie en même-tems & promeſſe & menace.
D'Agrippine ſur-tout obſerve tous les pas.
Je vais trouver Arrie, & je ne doute pas
Que ſon ame....

NARCISSE.

Seigneur, je la voi qui s'avance.

CLAUDIUS.

Va, cours, fais éclater ton zéle, & ta prudence.

SCENE IV.

CLAUDIUS, ARRIE.

CLAUDIUS, *voyant qu'Arrie veut ſe retirer.*

D'Où vient qu'en me voyant vous fuyez de ce lieux?

Quoi ! voulez-vous toûjours vous cacher à nos yeux,
Madame, & toute entiere à votre inquiétude,
Au milieu de ma Cour chercher la solitude ?

ARRIE.

Seigneur, dans les malheurs où mes jours sont réduits,
C'est à la solitude à cacher mes ennuis ;
Et sur-tout dans un jour où votre hymen s'apprête,
Ma douleur importune en troubleroit la fête.

CLAUDIUS.

Cette fête, sans vous, seroit triste pour moi.
Je ne puis être heureux qu'autant que je vous voi.
Ce discours vous surprend, & je sçai bien, Madame,
Que, si sur votre cœur il faut regler mon ame,
Le voyant tous les jours dans sa haine affermi,
Je dois n'avoir pour vous que des yeux d'ennemi.
Mais malgré cette loi que votre cœur m'impose,
Un destin plus puissant autrement en dispose :
Et lorsqu'à vous haïr il prétend m'animer,
Je sens trop que le mien ne peut que vous aimer.

ARRIE.

Moi !

CLAUDIUS.

Ne m'opposez point mes feux pour Agrippine.
Je retire une main que l'Amour vous destine,
Et j'ignorois encor le pouvoir de vos yeux,
Lorsque je lui promis un trône glorieux.
C'est à vous d'y monter. Regnez, regnez, Madame ;

Regnez sur les Romains ainsi que sur mon ame:
S'il étoit ici-bas un rang plus élevé,
Les Dieux, & mon amour vous l'auroient reservé.
Mais enfin à vos pieds je mets la terre & l'onde,
L'époux que je vous offre est le maître du monde:
Et, quelque grand qu'il soit, vous voyez toutefois
Que ce Maître du monde est soumis à vos loix.

ARRIE.

Seigneur, de quelque éclat que votre amour me flate,
L'excès de vos bontez ne feroit qu'une ingrate:
Retenez vos présens pour exemter mon cœur,
D'être si peu sensible au choix d'un Empereur.
Dans l'état où je suis, à moi-même contraire,
Je hais tout, je fuis tout, jusqu'au jour qui m'éclaire.
Agrippine à vos vœux répondra mieux que moi:
Rendez-lui votre cœur, gardez-lui votre foi.
Je vous l'ai déja dit, j'aime la solitude:
J'en ai fait dans mes maux une douce habitude.
Helas! ne m'ôtez pas à force de m'aimer,
Le seul bien qui me reste, & qui peut me charmer.

CLAUDIUS.

Et vous par un refus à mon espoir funeste,
Ne m'ôtez pas aussi le seul bien qui me reste.
Non, je ne mets le prix de l'Empire Romain
Qu'à la seule douceur de vous donner la main.
Consentez-y, Madame, & d'un cœur qui vous aime,
Songez que le destin dépend tout de vous-même.

ARRIE.

Quoi ! vous m'aimez, Seigneur, & voulez cependant
Attirer sur ma tête un orage éclatant.
Faut-il, si je peris, que votre amour l'ordonne,
Et que pour m'immoler votre main me couronne ?
Car je ne sçai que trop qu'un cœur ambitieux
S'approche de la foudre en s'approchant des Dieux.
Des coups de la fortune à mes dépens instruite,
Je sçai tous les malheurs qu'elle traîne à sa suite :
Et pour me dispenser d'un inutile soin,
L'exemple en est chez moi, sans le chercher plus loin.

CLAUDIUS.

Oubliez des malheurs dont la fin est si belle :
Et ne songez qu'au trône où mon choix vous appelle.

ARRIE.

Heureux ! qui fuit l'orage & se tient dans le port.
De Silanus mon pere en visageant le sort,
Je le vois s'allier au sang de Messaline.
En s'approchant du trône il court à sa ruine,
Il se creuse lui-même un précipice affreux :
Un rang moins élevé l'eût rendu plus heureux.
Le même sort m'attend, votre amour me l'apprête.
Souffrez qu'à ce péril je dérobe ma tête.
Je connois Agrippine, & toute sa fureur,
J'en prévoi des effets qui me glacent d'horreur,
Et, lorsque vous m'offrez la puissance suprême,

Cette main dont le coup vous force à soupirer
A causé vos malheurs, & veut les reparer.
Cette main d'un proscrit relevant la famille,
Mit le pere au tombeau, place au trône la fille :
Et cette main enfin vous éleve en un rang
Qu'on a cent fois payé du plus pur de son sang.
Mais je vous montre en vain l'éclat qui l'environne,
Ce rang vous fait horreur, lorsque je vous le donne.
Je ne dis plus qu'un mot. Vous sçavez mon amour,
Et je ne voi que trop votre haine à mon tour.
Je vous parle en Amant; mais vous pourriez peut-être
Me contraindre à la fin à vous parler en Maître.
Du Maître ou de l'Amant, c'est à vous de choisir.
Je vous laisse, Madame, y rêver à loisir.

SCENE V.

ARRIE *seule.*

MOn choix est déja fait. Le plus triste esclavage
Est moins affreux pour moi qu'un hymen qui m'outrage.
Cruel, regne en tyran, appesanti mes fers :
Mais crains les justes Dieux vengeurs de l'Univers.
Avant la fin du jour j'attens de leur justice,
Aux manes de mon pere un sanglant sacrifice.
Chere ombre, qui m'entens du séjour ténébreux,

Soutiens

Soutiens par ton courroux ce deſſein généreux ;
Et, lorſque tant de bras s'arment pour ta vengeance
Avec eux, s'il ſe peut, frape d'intelligence.
Dans l'état où je ſuis je n'ai plus d'autre eſpoir :
Ton ſang, je m'en ſouviens, me traça mon devoir ;
Contre ton aſſaſſin j'entens ſa voix qui crie ;
Hâte-toi d'y répondre, infortunée Arrie.
Allons, cherchons Petus, qu'il nous prête ſa main ;
Et qu'il venge en Conſul tout l'Empire Romain.
Allons lui découvrir un projet qu'il ignore.
J'ai ſçu le lui cacher, je le ferois encore ;
Mais dans ce triſte jour je dois mieux le ſervir :
Il s'agit de ſon bien qu'on cherche à lui ravir ;
Et nous devons tous deux diſſiper cet orage,
Ou perir s'il le faut, par un même naufrage.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARRIE, FLAVIE.

ARRIE.

ENfin voici le jour ſi long-tems attendu,
Où le calme à mon cœur devroit être rendu :
Cependant tout m'alarme, & tu le vois, Flavie ;

Ce jour doit décider du reſte de ma vie.
Il rend mon triſte cœur toûjours plus agité,
Et je le crains autant que je l'ai ſouhaité.

FLAVIE.

Rejettez loin de vous ces juſtes alarmes,
On va répandre un ſang qui doit tarir vos larmes.
En de trop ſûres mains votre ſort eſt remis:
Le Tyran périra; Petus vous l'a promis;
Et pour combler vos vœux, ce jour qui nous éclaire,
Doit venger à la fois & Rome, & votre pere.

ARRIE.

Il eſt vrai, j'ai remis en de fidéles mains
La vengeance d'un pere, & celle des Romains:
Petus pour me venger mettra tout en uſage.
Oui, j'en ai pour garans ſa flamme, & ſon courage;
Mais que j'achete cher ſon funeſte ſecours!
Quand je ſonge au péril où j'expoſe ſes jours:
Pere, Rome, tendreſſe, honneur, haine, vengeance,
Qui pour me déchirer êtes d'intelligence,
Pourquoi partagez-vous ce cœur infortuné?
A des maux trop legers étoit-il condamné?
Le ſang de Sitanus, verſé par un perfide,
N'arme-t-il pas aſſez la fureur qui me guide?
Ai-je beſoin qu'on m'aide? Et faut-il en ce jour
Dans un projet de haine intereſſer l'amour?
Car enfin ſi Petus ſert ma juſte colere,
Tu vois à quoi j'expoſe une tête ſi chere.

J'aime autant que je hai, & ne puis en ce jour
Suivre mon fier devoir, sans trahir mon amour.
Le sang qui va couler, s'il doit tarir mes larmes,
Doit aussi me causer de mortelles alarmes;
Et j'ai lieu de trembler, quand je touche au moment
Qui doit venger mon pere, ou perdre mon Amant.

FLAVIE.

Esperez mieux, Madame, éloignez une image,
Qui couvre un jour si beau d'un si sombre nuage;
Et puisque votre cause est la cause des Dieux,
Songez que vos soupçons leur sont injurieux.
Ils n'ont que trop long-tems souffert la tyrannie,
Toûjours plus insolente, & toûjours impunie:
S'ils sont justes, sur-tout ils doivent leur secours
A qui venge la mort de l'Auteur de ses jours.

ARRIE.

Des crimes des Tyrans le Ciel semble complice;
Il oublie, ou du moins il suspend sa justice.
Mille autres avant moi, qu'il n'osa proteger,
Avoient & leur patrie & leur pere à venger;
Mais j'aurois moins recours à sa bonté suprême,
Si je n'avois à craindre ici que pour moi-même.
Qu'ai-je fait? si mon sang me demande un vengeur,
Pourquoi le satisfaire aux dépens de mon cœur?
Et, suivant en aveugle un desespoir funeste,
Payer ce que je perds de tout ce qui me reste?
Non je ne puis, Flavie, y songer sans effroi,
Révoquons au plûtôt cette barbare loi.
Va, cours, dis à Petus que je suis satisfaite,

Que je veux bien laisser ma vengeance imparfaite,
Que j'épargne un Tyran, & qu'en ce triste jour
Je surmonte la haine en faveur de l'amour.

FLAVIE.

Cette pitié tardive est un peu dangereuse.
Ah! Madame, est-il tems d'être si généreuse?
Et, si Petus recule après le premier pas,
Au lieu de le sauver ne le perdez-vous pas?
D'ailleurs de Claudius oubliez-vous la flamme?
Vous sçavez quelles loix il prescrit à votre ame,
S'il ne meurt aujourd'hui, vous le voyez demain
Vous contraindre, en Tyran, à lui donner la main.

ARRIE.

Qui? moi! j'épouserois l'assassin de mon pere!
Ma main seroit le prix.... Non en vain il l'espere.
Je la lui donnerois pour lui percer le flanc,
Et pour la retirer fumante de son sang.
N'en délibérons plus, mon cœur se détermine:
Qu'il tombe sur le fer que ma main lui destine.
Silence, mon amour, laisse agir ma fureur:
Ma coupable pitié me fait frémir d'horreur.
D'un pere massacré j'entens le sang qui crie,
Et ne l'écouter pas c'est trop de barbarie:
Oui, Manes gémissans, vous serez satisfaits,
Je ne vois plus qui j'aime en voyant qui je hais.
Poursuivons; c'est en vain que mon cœur en murmure:
L'amour doit respecter la voix de la nature.
Mais j'apperçois Petus. Laisse-nous un moment,
Et que personne n'entre en cet appartement.

SCENE II.

PETUS, ARRIE.

ARRIE.

HE bien ! Petus, nous ſera-t-il propice ?
Eſt-il tems à la fin que le Tyran periſſe ?

PETUS.

N'en doutez point, Madame, il ne peut échaper :
J'ai laiſſé nos amis qui brulent de fraper ;
Et demain au plus tard l'ardeur, qui les anime,
Fait tomber à vos pieds cette grande victime.
Avec Vinicien mille autres ſont tous prêts :
Scribonien lui-même eſt dans nos intérêts ;
Suivi de ſon armée il vient de Dalmatie,
Il voit à chaque pas ſa puiſſance groſſie,
Et pour perdre un Tyran, & pour venger l'Etat,
Il va voir dans ſon camp entrer tout le Sénat.
Il n'eſt pas loin de Rome. Un affranchi fidéle
Vient de nous annoncer cette heureuſe nouvelle :
Son approche imprévue a troublé l'Empereur,
Et juſques dans ſa garde a porté la terreur.
Enfin la foudre eſt prête à tomber ſur ſa tête :
Il n'oſe dans ces lieux attendre la tempête.
Demain il doit partir, conduiſant ſur ſes pas
De nouveaux ennemis qu'il ne ſoupçonne pas.
Nous le ſuivons, Madame, & le Ciel, qui nous aime,
Permet qu'entre nos mains il ſe livre lui-même.

ARRIE.

Les Dieux juſqu'à la fin puiſſent-ils nous aimer !

PETUS.

Quand tout flate nos vœux, qui peut vous alarmer ?

ARRIE.

Ces Dieux, ces mêmes Dieux dont la faveur nous flate ;
Ces Dieux, dont l'injuſtice à tout moment éclate,
Qui cent fois ont trahi nos amis, nos parens,
Et qui ſont devenus protecteurs des Tyrans.
Pardonnez, cher Petus, cette frayeur ſecrette,
A l'aſpect du péril où mon amour vous jette.
Je verrois éclater l'orage ſans effroi,
S'il épargnoit vos jours, & n'accabloit que moi ;
Mais je ne puis le voir ſans une horreur extrême,
S'il faut, en périſſant, voir perir ce que j'aime.

PETUS.

Ah ! Madame, c'eſt trop de bontés en un jour.
Puis-je par tout mon ſang répondre à tant d'amour?
Après un ſort ſi beau c'eſt trop peu ſi j'expire.
Je vous voi pour moi ſeul renoncer à l'Empire :
Et pour me conſerver vos fidéles ardeurs,
Mon amour vous tient lieu de toutes les grandeurs.
Vous me donnez moyen dans ma noble colere
D'affranchir mon pays en vengeant votre pere :
Vous m'ouvrez à la gloire un chemin où je cours ;
Et pour dire encor plus vous tremblez pour mes jours.
De mon bonheur ſuprême, ô marques trop certaines !

Hé ! que ne dois-je pas à vos loix ſouveraines ?
Rien ne doit m'arrêter, & mon ſort eſt trop doux,
Quand j'expoſe ma vie & pour Rome & pour vous.

ARRIE.

Je n'attendois pas moins de ce cœur magnanime ;
Que tant d'amour enflâme, & tant de gloire anime ;
Mais lorſque vous bravez un ſort plein de rigueur,
Si je tremble pour vous, eſt-ce trop pour mon cœur ?
Helas ! que ne me ſuis-je épargné ces alarmes !
Je ſçais que pour Petus le péril a des charmes,
Et que, lorſqu'à la gloire on lui fraie un chemin,
La mort n'étonne pas ce cœur vraiment Romain ;
Mais, quand mon intérêt vous arme, & vous expoſe,
Vous ne ſçauriez périr que je n'en ſois la cauſe :
Je vous dirai pourtant, & vous l'avez pu voir,
Que mon amour m'y porte autant que mon devoir.
D'un illuſtre complot j'ai ſçu faire un myſtère,
Tant qu'il ne s'eſt agi que de venger mon pere ;
Mais eſt-il tems enfin de vous déguiſer rien,
Quand je vois qu'un barbare en veut à votre bien,
Et qu'il oſe employer ſon injuſte puiſſance
Contre un nœud que forma l'auteur de ma naiſſance ?
Oui je ſuis votre bien ; mon devoir eſt pour vous,
Silanus expirant vous nomma mon époux ;
Il remit à vos ſoins ſa déplorable fille ;
Il vous fit en tombant l'appui de ſa famille,
Et ſa mort, me livrant à d'éternels malheurs,

Me laiſſa votre main pour eſſuyer mes pleurs.
Cependant un Tyran, un cruel que j'abhore,
Du ſeul de tous mes biens veut me priver encore,
Et d'un hymen ſi ſaint éteignant le flambeau,
Il pourſuit Silanus juſques dans le tombeau.
Vengeons-nous, prévenons ſon attentat barbare;
Petus, ne ſouffrons pas enfin qu'il nous ſépare:
Mais, au plus triſte ſort lorſque vous m'arrachez,
Songez bien qu'à vos jours les miens ſont attachez;
Et qu'en ce grand peril, ſi vous ceſſez de vivre,
Le devoir, & l'amour m'ordonnent de vous ſuivre.

PETUS.

Oui, je cours vous venger. Je cours vous faire voir
Ce que peuvent ſur moi l'amour, & le devoir:
Et, puiſque les deſtins à la mort d'un ſeul homme
Attachent mon bonheur, & le bonheur de Rome,
Je brûle de répondre à leur ſuprême loi
Par des coups dignes d'elle, & de vous, & de moi;
Mais, ſi le Ciel enfin trahit notre querelle,
Vivez pour conſerver une flâme ſi belle:
Vivez pour ma vengeance, & que mon fier vainqueur
Me trouve tous les jours au fond de votre cœur.

SCENE III.

PETUS, ARRIE, FLAVIE.

FLAVIE.

MAdame, l'Empereur vient ici vous ſurprendre.

ARRIE.

O Ciel ! adieu, Petus, allez ſans plus attendre,
Et pour rendre le calme à mes ſens alarmez,
Songez que je vous aime autant que vous m'aimez.

SCENE IV.

CLAUDIUS, ARRIE, FLAVIE.

CLAUDIUS.

VOus triomphez, Madame, & je ne puis vous taire,
Que du Ciel contre moi vous armez la colere.
Oui, le Ciel favorable à vos vœux empreſſez,
Veut payer de mon ſang les pleurs que vous verſez.
Scribonien conſpire, & ce Sujet rebelle,
Ne trahit ſon devoir que pour votre querelle.
Ses coupables ſecrets juſqu'à moi ſont venus :
S'il vient, c'eſt pour venger la mort de Silanus.

Mais, lorſque contre moi ce perfide conſpire;
Quand il veut m'arracher & la vie & l'Empire
Armerez-vous encor toute votre rigueur?
Vous verrai-je en ce jour pour me percer le cœur
Avec mes ennemis agir d'intelligence?

ARRIE.

Seigneur, je ne veux point de ſanglante vengeance:
Et vous me craignez peu dans l'état où je ſuis,
Je pleure Silanus: c'eſt tout ce que je puis.

CLAUDIUS.

Et c'eſt là ce qui fait mes mortelles alarmes,
Je n'ai point d'ennemis plus puiſſans que vos larmes,
N'en verſez plus, Madame, & je ne crains plus rien,
Et je vois à mes pieds tomber Scribonien.
C'eſt en vain qu'il m'apprête un funeſte naufrage,
Un mot de votre bouche appaiſera l'orage;
Et ſur le Trône enfin vous n'avez qu'à monter,
Pour ôter tout prétexte à m'en précipiter.
A mes juſtes deſirs rendez-vous, belle Arrie:
Si c'eſt trop peu de moi, tout l'Etat vous en prie.

ARRIE.

Periſſe mille fois tout l'Empire Romain,
S'il ne faut le ſauver qu'en vous donnant la main:
Je déteſte un remede où tant d'horreur préſide,
Ma pitié pour l'Etat ſeroit un parricide;
Et j'aime mieux la mort que le ſuprême rang,
S'il faut pour y monter trahir mon propre ſang.

CLAUDIUS.

Ah! c'en eſt trop, Madame, & ma juſte colere
Doit ſucceder aux ſoins que je prens pour vous plaire.
Quoi! Rome à vos genoux avec votre Empereur,
Loin de vous attendrir redouble votre horreur.
Hé bien! en ſuppliant, puiſqu'en vain je demande,
Je voi trop qu'il eſt tems enfin que je commande:
C'eſt à moi de ſauver tout l'Empire Romain,
Madame, à m'épouſer ſoyez prête demain.

ARRIE.

Quoi! juſque ſur mon cœur porter la tyrannie?

CLAUDIUS.

J'ai laiſſé trop long-tems votre haine impunie.
Mais que nous veut Narciſſe?

SCENE V.

CLAUDIUS, ARRIE, NARCISSE.

CLAUDIUS.

AS-tu fait ton devoir?

NARCISSE.

Je viens de découvrir l'attentat le plus noir,
Seigneur, nos priſonniers ont rompu le ſilence:
Ils n'ont pu des tourmens braver la violence;
Tous deux ils ont pour chef nommé Vinicien:

C'eſt lui qui contre vous arme Scribonien.

CLAUDIUS.

Le traître ! il ſentira le poids de ma vengeance.

NARCISSE.

Déja ſa propre main a puni ſon offenſe.

CLAUDIUS.

Qui ſont les Conjurés ?

NARCISSE.

Dans cet aſſaſſinat,
Seigneur, on voit tremper preſque tout le Sénat ;
Mais Arrie un peu mieux en doit être informée.

CLAUDIUS.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entens ? Arrie !

NARCISSE.

On l'a nommée.

ARRIE.

à part. Je ſuis trahie, ô Ciel !

CLAUDIUS.

Je ne m'étonne plus ;
Si je n'ai ſçu former que des vœux ſuperflus ;
Si mon Empire offert n'a pu vous ſatisfaire,
Vous l'attendiez ſans doute, & d'une main plus chere.

ARRIE.

Quoi ! Seigneur.

CLAUDIUS.

Il ſuffit ; mais je me trompe bien ;
Ou vous verrez couler ſon ſang au lieu du mien.
Pour venger Silanus Scribonien conſpire,

Le traître vous deſtine & ma tête, & l'Empire,
Et je ne doute plus enfin que votre main
Ne ſoit le digne prix de ce coup inhumain.
Ingrate, je rendois ce préſent légitime;
Mais vous n'en voulez point s'il ne vous coûte un crime :
Et ce barbare cœur de mon ſang alteré,
Veut qu'au trône ma mort lui ſerve de degré.
Ah! je me vengerai d'un complot ſi perfide.

ARRIE.

Et penſes-tu, Tyran, que la mort m'intimide?
Crois-tu que ta menace ait droit de m'arracher
Des plaintes qu'à mon cœur on puiſſe reprocher?
Si je me plains ici des Dieux qui m'ont trahie,
C'eſt de voir que ma mort doive aſſurer ta vie?
Mais que dis-je? aſſurer; Non, ne t'en flate pas,
Mon ſang contre ta tête armera mille bras;
Ainſi tu ne ſçaurois aſſez tôt le répandre.
Ordonne mon trepas. Adieu, je vais l'attendre.

CLAUDIUS.

Gardes, qu'on m'en réponde. O Ciel! quelle fureur!

NARCISSE.

Voyez la deſormais comme un objet d'horreur.

CLAUDIUS.

Ah! Narciſſe, crois-tu que l'on puiſſe ſans peine
Paſſer dans un moment de l'amour à la haine?

NARCISSE.

Elle vous hait, Seigneur?

CLAUDIUS.

Et je l'aime toûjours.

NARCISSE.

Qu'un généreux dépit vienne à votre ſecours.

CLAUDIUS.

Oui, je dois me venger, & j'y ſuis prêt, Narciſſe;
Mais pour la mieux punir, prolongeons ſon ſupplice.
Qu'elle vive, & qu'elle ait toûjours devant les yeux
Un amour importun, un Amant odieux :
C'eſt le ſeul châtiment que mon cœur lui deſtine.

NARCISSE.

Moderez vos tranſports, j'aperçois Agrippine.

SCENE VI.

CLAUDIUS, AGRIPPINE, NARCISSE, FLAVIE.

CLAUDIUS.

MAdame, ſçavez-vous quelle main me trahit ?

AGRIPPINE.

Oui, Seigneur, je ſçai tout : on me l'a déja dit ;
Cependant l'attentat ne ſçauroit me ſurprendre :
Fille de Silanus qu'en deviez-vous attendre ?
La haine de ſon pere a paſſé dans ſon cœur,
Et lui fait partager ſon crime, & ſa fureur.

Perdez cette coupable, & que votre juſtice
A de mêmes forfaits donne même ſupplice.

CLAUDIUS.

Suſpendons les effets d'un ſi juſte tranſport :
Arrie eſt criminelle, elle eſt digne de mort;
Mais je dois, puiſqu'ici tout conſpire à ma perte,
Employer l'artifice, & non la force ouverte :
Si j'éclatois, Madame, on pourroit m'accabler.

AGRIPPINE.

Ainſi donc les mutins vous font déja trembler ?
Mais, lorſqu'il faut punir ſonger à faire grace,
C'eſt loin de l'appaiſer r'animer leur audace.
Puiſqu'un ſang malheureux vous arme contre lui;
Montrez qu'il fut coupable, & qu'il l'eſt aujourd'hui.
La révolte, Seigneur, eſt en droit de tout faire,
Si vous n'oſez livrer la fille après le pere.

CLAUDIUS.

Hé bien ! puiſque ſon crime eſt un crime d'Etat,
Il faut pour en juger aſſembler le Sénat.

AGRIPPINE.

C'eſt mettre la coupable à couvert du ſupplice,
Que lui faire trouver ſon Juge en ſon complice :
Ignorez-vous, Seigneur, quels ſont vos ennemis ?

CLAUDIUS.

Je ſçai qu'en certains tems on ſe croit tout permis,
Et qu'en ce grand péril il m'importe de feindre,
Pour forcer à m'aimer qui ceſſe de me craindre.

AGRIPPINE.

Eſt-ce là le chemin que vos Ayeux ont pris ?
L'amour hors de ſaiſon dégenere en mépris.
Envers ſes Empereurs Rome toûjours ingrate,
N'a jamais plus d'orgueil qu'au moment qu'on la flate.

CLAUDIUS.

On la fait encor moins rentrer dans ſon devoir,
Lorſque trop de rigueur la met au deſeſpoir.

AGRIPPINE.

Mais lorſque vos bontés éclatent pour Arrie,
Ceſſera-t-elle enfin d'être votre ennemie !

CLAUDIUS.

Le tems, qui détruit tout, peut vaincre ſa fierté.

AGRIPPINE.

Le tems lui donnera plus de témérité.

CLAUDIUS.

Nous verrons ſi ſon cœur ſera toûjours rebelle,
Et je vais ſur ce point m'éclaircir avec elle.

SCENE VII.

AGRIPPINE *ſeule.*

VA lui faire valoir ce triomphe odieux,
Va, ne lui cache point le pouvoir de ſes yeux;
Montre lui, s'il le faut, la honte d'Agrippine:
Mais en la protegeant, tremble pour ſa ruïne,
Et ſçache que ma main que guide ma fureur,
Trouvera mieux que toi le chemin de ſon cœur.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PETUS, ALBIN.

ALBIN.

OU courez-vous, Seigneur ? Quoi ! ſeul, & ſans défenſe
Vous oſez de Ceſar défier la puiſſance ?
Que venez-vous chercher dans ces lieux ennemis ?
De grace ſauvez vous, quand il vous eſt permis.

PETUS.

Non, ne crois pas, Albin, que je coure à ma perte:
La conjuration en vain eſt découverte,
Je ne ſuis point nommé ; mais quand même en ces lieux
Le plus cruel trepas s'offriroit à mes yeux,
Je ſacrifierois tout pour ſauver ce que j'aime,
Et j'y veux employer Agrippine elle-même.

ALBIN.

Agrippine ! Seigneur.

PETUS.

Son cœur ambitieux
N'aſpire qu'à monter au rang de ſes Ayeux :
Et je t'ai déja dit qu'Arrie eſt ſa Rivale.

Il lui fait éloigner cette beauté fatale :
Son intérêt le veut, & c'eſt ſa propre main
Qui nous doit de la fuite applanir le chemin.

ALBIN.

Vous exigez beaucoup de cette humeur altiere,
Pour deſcendre ſi bas Agrippine eſt trop fiere.
Eloigner ſa Rivale en ce preſſant danger,
C'eſt montrer qu'on la craint & non la proteger;
Mais, vous-même, craignez d'attirer ſa vengeance,
Quand vous oſez d'Arrie embraſſer la défenſe.

PETUS.

Quoi qu'il m'en coute, Albin, je dois la ſecourir;
Et je viens en ces lieux la ſauver, ou perir.
Heureux de partager le ſort qu'on lui deſtine!
Ne me replique plus : mais je vois Agrippine.

SCENE II.

AGRIPPINE, PETUS, ALBIN, JULIE.

AGRIPPINE.

JE rens graces au Ciel qui vous conduit vers moi,
Petus, pour l'Empereur je connois votre foi,
Vous voyez quel peril a menacé ſa tête:
Les Dieux ont détourné l'éclat de la tempête,
Et le ſoin, que leur main prend de le proteger,
Montre avec quelle ardeur Rome le doit venger.

Vous connoiſſez le crime, ordonnez des ſupplices.
Puniſſez les auteurs, pourſuivez les complices ;
Mais ſongez bien qu'Arrie eſt dans ce premier rang,
Et qu'il faut commencer par répandre ſon ſang.
Je ſçai que l'Empereur vous doit parler pour elle :
Il veut, n'en doutez point, éprouver votre zele.
Scribonien, dit-on, & ſon lâche attentat
Trouvent des partiſans juſques dans le Sénat :
Etouffez ce faux bruit, purgez-vous de ce crime,
Conſul, tout dépendra du choix de la victime.
Sacrifiez Arrie, & montrez à nos yeux
Que vous ſçavez confondre un bruit injurieux.

PETUS.

Madame, notre foi juſqu'ici reconnuë,
Du plus profond reſpect fut toûjours ſoutenuë.
Faut-il qu'à l'Empereur Rome montre aujourd'hui
Qu'elle prétend abſoudre ou punir malgré lui ?
Elle doit obéir dès que ſon Maître ordonne :
C'eſt un ſacré devoir qui n'excepte perſonne ;
Et c'eſt mal ſignaler notre zele à ſes yeux,
Qu'uſurper un pouvoir qu'il a reçu des Dieux.
Qu'il jouiſſe à ſon gré d'un droit ſi légitime ;
Le crime eſt reconnu : Qu'il nomme la victime.

AGRIPPINE.

Dans cet adroit diſcours j'admire vos reſpects ;
Mais plus ils ſont profonds, plus ils me ſont ſuſpects ;
Et s'il faut entre nous dire ce que j'en penſe,
Je voi vos trahiſons par votre obéiſſance.

Oui, j'ouvre enfin les yeux ; j'ai trop long-tems
douté
Du bruit qu'on fait courir & que j'ai rejetté,
Du crime le plus noir le Sénat eſt complice ;
Et j'en connois l'auteur malgré ſon artifice.
Tremblez pour lui, Conſul, mais ſongez que nos
coups,
Avant de l'accabler, éclateront ſur vous.

PETUS.

Puſſiez-vous ſur moi ſeul faire tomber la foudre :
Qu'elle éclate, Madame, & me reduiſe en poudre,
Je ne me plaindrai pas de la rigueur des Dieux,
Pourvu qu'ils prennent ſoin d'un ſang plus pré-
cieux.
Mais pourquoi plus long-tems diſſimuler ma crain-
te ?
Un grand cœur fut toûjours ennemi de la feinte.
J'aime Arrie : à ces mots vous comprenez aſſez
Que, voyant de quel ſort ſes jours ſont menacez,
Ce n'eſt pas à Petus à s'oppoſer lui-même
Aux ſouveraines loix qui ſauvent ce qu'il aime.

AGRIPPINE.

Quoi ! vous aimez Arrie, & l'oſez avouer !
Contre un pareil écueil vous pourriez échouer,
Mais je veux bien répondre à votre confidence.
Vous aimez ; de vos feux quelle eſt la récompenſe ?
Quand vous aimez Arrie, en êtes-vous aimé ?
Des mêmes yeux que vous l'Empereur eſt charmé,
Et pouvez-vous encor douter qu'on ne réponde

A des vœux présentés par le Maître du monde !
Dans ma juste vengeance unissez vous à moi:
On nous trahit tous deux, on nous manque de foi,
Immolons une ingrate au gré de notre envie.

PETUS.

Hé ! je pourrois, Madame, attenter sur sa vie,
Moi, qui pour la sauver voudrois cent fois perir !
Non, vous même plûtôt daignez la secourir.
Souffrez à vos genoux que je vous en conjure.
Elle me garde encore une foi toute pure,
Et ses derniers efforts pour perdre l'Empereur,
Font trop voir si ses yeux vous disputent son cœur.
Non, de ce nouveau crime elle n'est point capable:
Mais ne la forcez pas à devenir coupable :
Si son cœur jusqu'ici n'a jamais chancelé :
A l'aspect du peril il peut être ébranlé.
Voir d'un côté la mort, & de l'autre l'Empire,
Contre plus de constance un seul pourroit suffire.
Oui, Madame, à regner elle peut consentir,
Et d'un choix nécessaire il la faut garantir.
Pour l'en mettre à couvert je ne voi que la fuite:
Reposez-vous sur moi du soin de sa conduite;
Ouvrez-m'en le chemin : & sans plus hésiter,
Assurez-vous un rang qu'on peut vous disputer.

AGRIPPINE.

Je puis me l'assurer sans perdre ma vengeance :
Mais je veux pour vos feux montrer de l'indulgence;
Et n'entreprendre rien, quand je puis tout oser.

Allez, à ſon exil je vais la diſpoſer;
C'eſt par moi que Maxime en ce Palais commande;
Hola, Gardes, qu'Arrie auprès de moi ſe rende;
Je vais entre ſes mains remettre tout ſon ſort;
Mais le moindre refus eſt l'arrêt de ſa mort.

SCENE III.

AGRIPPINE, ARRIE, JULIE, FLAVIE.

ARRIE.

MAdame, quand votre ordre auprès de vous m'appelle,
Eſt-ce pour triompher de ma douleur mortelle?
Et ne goutez-vous pas un plaiſir aſſez doux,
De voir que votre amant échape à mon courroux?
Faut-il à ce bonheur joindre mon infortune,
Et m'accabler encor d'une joie importune?
Mais plûtôt en ces lieux ne m'appellez-vous pas,
Pour me faire ſentir l'horreur de mon trepas?
Prononcez-en l'arrêt, je ſouffris à ma perte.

AGRIPPINE.

Non, la grace aujourd'hui par moi vous eſt offerte,
C'eſt à vous de répondre à mon empreſſement,
Et pour vous conſulter vous n'avez qu'un moment.
Prenez votre parti. Pour punir votre crime
Il n'eſt point de rigueur qui ne ſoit légitime;

Et je n'ai pas beſoin, pour vous faire trembler,
De perdre des diſcours à vous le rappeller.
Impoſez-vous, Madame, un exil volontaire;
Mais la plus prompte fuite eſt la plus néceſſaire.
Petus vous conduira; je connois ſon amour.
Fuyez, & loin de Rome, & loin de cette cour,
Jouiſſez d'un bonheur où vous n'oſiez prétendre.

ARRIE.

Madame, à vos bontés j'ai des graces à rendre:
Mais le Ciel ennemi m'a reduite à ce point,
Que ma gloire conſiſte à n'en profiter point.
Les Dieux contre ma tête ont ſuſcité l'orage:
Ne les empêchons point d'achever leur ouvrage;
Qu'ils tonnent à leur gré, je l'attens ſans effroi,
Je les ferai rougir de s'armer contre moi.
Que le Tyran accable une triſte famille,
Qu'auſſi bien que le pere il égorge la fille,
Je verrai dans ſa rage éclater ſa bonté:
Ma mort de ſes préſens eſt le plus ſouhaité.

AGRIPPINE.

Ou je ſuis fort trompée, ou j'entrevoi, Madame,
Que par d'autres préſens il ſçait flater votre ame.
Je ſçai qu'il vous adore, & l'Empire à vos yeux
A des attraits plus doux qu'un exil ennuyeux.
Cet eſpoir vous ſéduit, & par votre ruine
On pourroit vous apprendre à connoître Agrippine.
Si vous oſiez prétendre au rang qui m'eſt promis,
Dans ma juſte fureur tout me ſeroit permis.

Songez que trop d'éclat vous ſeroit plus funeſte ;
Que cet obſcur exil que votre ame déteſte :
Que malgré l'Empereur tout doit vous alarmer ;
Et que je ſçai haïr mieux qu'il ne ſçait aimer.

ARRIE.

Ainſi donc démentant votre bonté premiere,
Vous montrez à mes yeux votre ame toute entiere ;
Et malgré votre orgueil mon exemple vous ſert
A ſçavoir une fois parler à cœur ouvert.
A cet aveu ſincere il faut que je réponde :
Madame, Claudius commande à tout le monde ;
Il veut me faire part des honneurs qu'on lui rend ;
Ils ſont grands, mais mon cœur eſt encore plus grand.
Non, en vain l'Empereur dans ſon amour s'obſtine :
Il m'a vendu trop cher l'honneur qu'il me deſtine ;
Et mon pere à ſes pieds ; frapé d'un coup mortel,
A mis entre nous deux un divorce éternel.
Irai-je fille ingrate, oubliant ma colere,
Au deſir de regner ſacrifier un pere ?
Ce crime outrageroit la nature & les Dieux ;
Madame ; & vos ſoupçons me ſont injurieux.
Claudius à l'aimer ne ſçauroit me contraindre ;
N'eſperez pas auſſi qu'il me force à le craindre.
Non, l'on ne verra pas que mon cœur, abatu,
Dans ſes derniers ſoupirs démente ma vertu,
Et que pour dérober ma tête à ſa pourſuite,
J'appelle à mon ſecours une honteuſe fuite.

AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

Je voi dans vos discours de l'intrépidité :
Mais vous m'aviez promis de la sincerité,
Madame, & mieux que moi vous sçavez l'art de feindre.
Il sied bien de braver à qui n'a rien à craindre.
D'un Amant qu'on outrage, on craint peu le courroux,
Lorsqu'au fond de son cœur l'amour parle pour nous;
Mais cette sureté peut vous être fatale.
Vous bravez un Amant, craignez une Rivale :
Le coup que je vous garde est le plus dangereux ;
Et vous ne respirez qu'autant que je le veux.

ARRIE.

S'il me restoit encor de l'amour pour la vie,
Je sçaurois prévenir cette barbare envie :
Et, si par mon trépas vos vœux sont satisfaits,
Vous le devrez, Madame, au mépris que j'en fais.
Vous avez sur mes jours un souverain empire ;
Mais pour le renverser je n'ai qu'un mot à dire ;
Et malgré vos desseins ce coup si dangereux,
Ne peut tomber sur moi qu'autant que je le veux.

AGRIPPINE.

Goutez en liberté ce bonheur chimerique,
Et, tandis qu'à vous perdre Agrippine s'applique,
Etalez le pouvoir d'un mot, d'un seul regard :
Mais, Madame, craignez de l'employer trop tard.

ARRIE.

Je vous entens ; ma mort eſt déja réſolue :
Déja vous uſurpez la puiſſance abſolue,
Et déja l'Empereur a mis entre vos mains
Et le ſort de l'Empire, & le ſang des Romains ;
Mais ou le juſte Ciel m'inſpire un vain préſage,
Ou Claudius lui-même, éprouvant votre rage,
Trouvera le deſtin qu'il évite aujourd'hui,
Et votre audace un jour ira bien juſqu'à lui.

AGRIPPINE.

Du ſoin de l'avenir ne chargez point votre ame :
Le préſent plus que tout vous importe, Madame ;
Et puiſqu'entre mes mains le Ciel met votre ſort,
Il ne vous reſte plus que l'exil, ou la mort.
Choiſiſſez, il eſt tems enfin.

ARRIE.

Qu'on me remene.

AGRIPPINE.

Quoi ! vous ne craignez pas votre perte certaine ?
Qu'on appelle Petus. *à Arrie.* Menagez des momens
Que ma pitié dérobe à mes reſſentimens.

SCENE IV.

AGRIPPINE, PETUS, ARRIE.

AGRIPPINE *à Petus.*

VEnez, & s'il ſe peut, ſauvez une victime,
Qui ne veut que la mort pour le prix de ſon crime;
Mais ſi vous la voyez s'obſtiner dans ſon choix,
Recevez ſes adieux pour la derniere fois.

SCENE V.

ARRIE, PETUS.

PETUS.

POur la derniere fois je verrois ce que j'aime!
Ai-je bien entendu? Mais Madame, vous même
A ces cruels adieux pourriez-vous conſentir?
Quoi! lorſque du trepas je viens vous garantir,
Inſenſible aux frayeurs d'un cœur qui vous adore,
Entre la mort & moi vous balancez encore?
Vous ne répondez point! De grace expliquez-vous:
Que veut dire Agrippine, & d'où vient ſon courroux?

ARRIE.

Eſt-ce vous que j'entens? O Ciel! le puis-je croire?
Quoi! vous-même, Petus, vous attaquez ma gloire?
Du moins mes ennemis n'en veulent qu'à mes jours,
Mais, ſi de vos conſeils j'accepte le ſecours,
J'imprime ſur ma vie une tache éternelle.
Oui, Petus, mon exil me rendroit criminelle:
La vengeance d'un pere, & celle de l'Etat,
Paſſeroient déſormais pour un lâche attentat:
Qu'à ſon gré le Tyran immole ſes victimes:
Bravons tous ſon courroux, laiſſons la fuite aux crimes.
Mais non, laiſſez-moi ſeule affronter le trepas:
Je ſuis ſeule accuſée; on ne vous nomme pas:
Et le Ciel ennemi ne m'eſt plus ſi contraire,
Puiſqu'en mourant je laiſſe un vengeur à mon pere.

PETUS.

Non, ne vous flatez pas de cet injuſte eſpoir,
Je ſçai bien ſur mon cœur quel eſt votre pouvoir!
Mais je n'en connois point qui me force de vivre;
Si-tôt que votre mort m'ordonne de vous ſuivre
Duſſiez-vous vous armer d'un injuſte courroux,
C'eſt mon deſtin de vivre, ou de mourir pour vous.
Ne croyez pas auſſi que j'eſpére, Madame,
Par mon propre peril faire changer votre ame:
Je ne le voi que trop, vous n'aimâtes jamais;

J'ai perdu jusqu'ici tous les vœux que j'ai faits.
Les vôtres n'aspiroient qu'à venger votre pere;
Cessant de le pouvoir, je cesse de vous plaire :
Ce n'est pas vous servir que vous servir en vain;
Et vous me punissez des fautes du destin.
J'oublierai, s'il le faut, cette injustice extrême,
Mais punissez-moi seul, sans vous punir vous-même.
Que je laisse en mourant vos jours en sureté,
Et je suis trop payé de ma fidelité.
Dérobez votre tête au coup qu'on lui destine;
Acceptez cet exil que vous offre Agrippine.
Je ne veux que l'honneur d'y conduire vos pas :
Et je reviens ici chercher un beau trépas :
Pour venger Silanus Scribonien s'avance.
Je vous dois mieux que lui cette grande vengeance;
Et je veux par ma mort, ou par d'illustres coups,
Vous montrer que Petus étoit digne de vous.

ARRIE.

Non, Petus, je sçai trop jusqu'où va votre zéle,
Sans en vouloir encor cette preuve cruelle.
Vivez, & permettez que nos braves amis
Nous tiennent jusqu'au bout ce qu'il nous ont promis.
Si je fuis de ces lieux, vous voyez que ma fuite
Peut contre Claudius ralentir leur poursuite.
Mon exemple est pour eux d'un trop puissant secours;

Je dois le leur donner aux dépens de mes jours :
Cependant mon peril n'eſt pas inévitable.
Claudius m'aime encore, innocente, ou coupable,
Du coup qui me perdroit, il mourroit plus que moi.

PETUS.

Et cet eſpoir, Madame, augmente mon effroi.
Vous avez ſur ſon cœur un empire ſuprême,
Peut-être avec plaiſir vous voyez qu'il vous aime;
On ne reſiſte guere aux vœux d'un Empereur,
Et je crains ſon amour autant que ſa fureur.

ARRIE.

Arrêtez, c'eſt me faire un trop cruel outrage :
Et depuis quand, ingrat, tenez-vous ce langage ?
Quoi ! vous me ſoupçonnez de trahir mon devoir?

PETUS.

Ah ! plaignez un amour réduit au deſeſpoir,
Belle Arrie. O malheur ; néceſſité cruelle !
Faut-il la voir perir ou la voir infidelle ?
Non, je dois m'affranchir d'un ſi barbare ſort :
Vous déteſtez la vie, & je cours à la mort;
Je vais à l'Empereur découvrir tous mes crimes.
Puiſque vous le voulez, il prendra deux victimes :
Et je dois de l'autel vous montrer le chemin.

ARRIE.

Ah ! Petus, demeurez. Quel projet inhumain !
Je me rends, & mon cœur ceſſe d'être inflexible :
Vous en avez frapé l'endroit le plus ſenſible.
L'approche de ma mort n'avoit pu me troubler;

Mais la vôtre ſuffit pour me faire trembler.
Mon devoir parle en vain. Ma tendreſſe eſt plus forte :
Sur tous mes intérêts le vôtre ſeul l'emporte.
Fuyons, puiſqu'il le faut, abandonnons ces lieux :
Partons, mais choiſiſſons un exil glorieux.
Scribonien approche, allons dans ſon armée
Partager ſon péril avec ſa renommée.
Que mon pere à la fois range ſous ſes étendards
Une Fille, un Conſul, mes pleurs & vos faiſceaux.
Cherchons dans ce grand jour la mort ou la victoire :
Mais faiſant mon devoir prenons ſoin de ma gloire;
Et puiſque déſormais le ſort m'attache à vous,
Montrons qu'en vous ſuivant j'ai ſuivi mon Epoux;
Qu'aux pieds des ſaints autels une foi mutuelle
Nous uniſſe en partant d'une chaîne éternelle.

PETUS.

Ah ! Madame, ſouffrez qu'à vos pieds.

ARRIE.

Non, Petus :
Ne perdons pas le tems en reſpects ſuperflus ;
Courez chez Agrippine, & comblant ſon attente,
Acceptez le ſecours que ſa main nous préſente.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, NARCISSE.

CLAUDIUS.

JE ne puis te cacher & ma crainte, & ma peine,
Narciſſe. Mes ſoupirs, ma démarche incertaine,
Mon trouble, tout enfin me trahit malgré moi;
Je prens pour ennemi chaque objet que je voi:
J'entens de tous côtés, j'entens gronder la foudre:
Elle part, cependant je ne ſçai que réſoudre.

NARCISSE.

Raſſurez vous, Seigneur, vous voyez que les Dieux
Ont prodigué pour vous leurs ſoins officieux:
Et leur puiſſant ſecours vous fait aſſez connoître,
Que Rome doit fléchir ſous les loix de ſon maître:
Lorſqu'elle vous trahit ils ſont vos protecteurs;
Mais ne les forcez pas, par d'indignes frayeurs,
A retirer la main que leur bonté vous prête:
Vengez-vous, il le faut; que rien ne vous arrête;
Accablez des ingrats qui vous oſent braver:
Les Dieux ont commencé, c'eſt à vous d'achever.

CLAUDIUS.

A ce preſſant diſcours je reconnois ton zéle,

Je voi dans mes malheurs combien tu m'es fidéle :
Je ſçai même, je ſçai que, lorſqu'il faut regner,
Il n'eſt guére de ſang que l'on doive épargner.
Arrie a mérité la mort qu'elle demande ;
Mais, Narciſſe, quel ſang veux-tu que je répande ?
Un ſang pour qui le mien couleroit mille fois !
Il n'a pour m'arrêter qu'une trop forte voix.
Je veux punir l'ingrate, & je ſens que je l'aime,
Et mes coups ſuſpendus retombent ſur moi-même.

NARCISSE.

Dans un fatal amour pourquoi vous obſtiner ?
Voyez dans quel abyme il va vous entraîner,
Seigneur : vos bontés Arrie eſt inſenſible :
Plus vous flatez ſon cœur, plus il eſt inflexible.
A venger Silanus elle aſpire toûjours ;
Vous-même contre vous lui prêtant du ſecours ;
Prétendez-vous armer cette fiere ennemie,
Et remettre en ſes mains le ſort de votre vie ?
Vous vous repentirez d'être ſi généreux :
Un coupable impuni n'eſt que plus dangereux.

CLAUDIUS.

Ah ! ſa haine eſt pour moi le plus grand de ſes crimes :
Contre un autre attentat vainement tu m'animes.
J'oublierois tout, Narciſſe ; un regard de ſes yeux,
Détruiroit dans mon cœur ſon projet furieux :
Et s'il te faut ici faire un aveu ſincere,
Son bras ne s'eſt armé que pour venger ſon pere :
Soit foibleſſe, ou raiſon, je ſens bien que mon cœur

Lui garde pour ce crime un juge ſans rigueur;
Mais, loin de la traiter en ſujete rebelle,
Lorſqu'au ſuprême rang moi-même je l'apelle,
Et contre ſa Rivale oſant la proteger,
A force de bienfaits je cherche à me venger;
Que voyant tant d'amour, l'ingrate me haïſſe,
C'eſt un crime nouveau qu'il faut que je puniſſe.
Oui, j'ai trop balancé, je le puis, je le dois,
Narciſſe, voyons là pour la derniere fois:
Et ſi dans ſes refus l'orgueilleuſe s'obſtine,
Abandonnons ſa tête aux fureurs d'Agrippine;
Mais que veut Proculus, & d'où vient ſa frayeur?
Quel coup me gardez-vous, Dieux cruels!

SCENE II.

CLAUDIUS, NARCISSE, PROCULUS.

PROCULUS.

HA! Seigneur,
Arrie a pris la fuite.

CLAUDIUS.

O Ciel!

PROCULUS.

Et c'eſt Maxime,
Qui, malgré tous nos ſoins, a commis un tel crime.

CLAUDIUS.

Quoi! le Chef de ma garde? Ha! qu'on coure après lui:

Proculus, votre tête en répond aujourd'hui.

SCENE III.

CLAUDIUS, NARCISSE.

CLAUDIUS.

AU milieu de ma Cour m'enlever ce que j'aime!
Qui dois-je soupçonner de cette audace extrême?
Qui peut fraper mon cœur d'un si terrible trait?
Mais ne seroit-ce point quelque Rival secret;
N'as-tu rien découvert, Narcisse?

NARCISSE.

Plus j'y pense,
Moins je trouve l'auteur d'une telle insolence;
De mon étonnement j'ai peine à revenir,
Seigneur.

CLAUDIUS.

Ha! justes Dieux, que vais-je devenir?
A me desesperer je vois que tout conspire;
C'est peu de me ravir & la vie & l'empire:
Ce dernier coup, Narcisse, a bien plus de rigueur;
Aussi bien qu'à mon trône on en veut à mon cœur:
Que ne puis-je sçavoir au moins quel est le traître?
Mais ne négligeons rien, cherchons à le connoître;
Et qu'un dernier effort lui portant mille coups,
Il tombe sous le poids de mon juste courroux.

NARCISSE.

Agrippine paroît, Seigneur.

SCENE IV.

CLAUDIUS, AGRIPPINE, NARCISSE, JULIE.

CLAUDIUS.

VEnez, Madame,
Triomphez des ennuis qui déchirent mon ame;
On me ravit Arrie, & pour comble d'horreur,
On me cache la main qui me perce le cœur.

AGRIPPINE.

Et qui doit mieux que vous triompher de sa fuite;
Seigneur? Si du Sénat vous craignez la poursuite,
De la rigueur des loix, on la met à couvert:
Et loin de vous trahir, son ravisseur vous sert.

CLAUDIUS.

Le perfide, il me sert!

AGRIPPINE.

Quel trouble vous agite?

CLAUDIUS.

Dans quel abyme affreux ce coup me précipite?

AGRIPPINE.

Expliquez-vous, Seigneur.

CLAUDIUS.

Madame, au nom des Dieux,

Laiſſez-moi dérober ma foibleſſe à vos yeux.

AGRIPPINE.

Ha! je ne lis que trop dans le fond de votre ame;
En vain vous me cachez votre nouvelle flâmme;
Arrie eſt ma Rivale, & l'emporte ſur moi;
Elle ſeule a cauſé le trouble où je vous voi.
Non, ne vous flattez pas de me tromper encore;
Je ſçai que vous l'aimez.

CLAUDIUS.

Il eſt vrai, je l'adore;
Elle a beau mépriſer l'hommage de mes vœux,
A moins de l'obtenir je ne puis être heureux:
Et mon cœur qui pour elle en eſclave ſoupire,
Attache à ce ſeul bien tout le prix de l'Empire.

AGRIPPINE.

Quoi! vous aimez Arrie, & de ce nouveau feu;
Perfide, c'eſt à moi que vous faites l'aveu?
Ha! rougiſſez du moins d'un ſi lâche langage:
Et ne pouvant ſortir d'un indigne eſclavage,
Ceſſez de préferer la honte de vos fers
A l'hommage éclatant que vous rend l'Univers.
Je ne vous parle plus de celui d'Agrippine;
Je baiſe avec reſpect la main qui m'aſſaſſine,
Et voyant à quel point vous oſez m'outrager,
Je laiſſe à vos remors le ſoin de me venger.

CLAUDIUS.

Vos vœux ſont accomplis, & pour votre vengeance
Mon cœur n'eſt avec vous que trop d'intelligence;

J'aime, ſans être aimé, ſans eſpoir d'être heureux,
Pourriez-vous faire choix d'un tourment plus affreux ?
Je ſçai que je vous fais une cruelle injure,
Que je ſuis un ingrat, un perfide, un parjure ;
Oui, je ſçai que mon cœur n'a pas dû vous trahir :
Mais dépend-il de nous d'aimer ou de haïr ?
Prenez-vous-en aux Dieux, dont la loi ſouveraine
Verſe dans tous les cœurs & l'amour, & la haine.
Accuſez ces Auteurs du trouble où je me voi ;
Et loin de m'accabler, Madame, plaignez-moi.

AGRIPPINE.

Oui, dans votre deſtin la pitié m'intereſſe ;
Mais plus que vos malheurs je plains votre foibleſſe :
Vous ſeul vous vous portez les plus funeſtes coups.
Quoi ! lorſque votre ſort ne dépend que de vous,
La fille d'un proſcrit tyranniſe votre ame,
Et vous n'oſez éteindre une ſi lâche flamme !
Du moins ſi votre amour avoit pu la toucher,
Je plaindrois votre choix ſans vous le reprocher :
Mais ſa haine, Seigneur, en eſt-elle moins forte ?
Vous venez d'éprouver quels coups elle vous porte :
C'eſt peu de vous haïr, elle en veut à vos jours.
Les Dieux, les juſtes Dieux vous prêtent leurs ſecours,
Et vous vous en prenez à leur loi ſouveraine,
Qui verſe dans les cœurs & l'amour & la haine !

Ha! reconnoiſſez mieux leur céleſte bonté;
Pourroit-elle pour vous avoir mieux éclaté?
Qu'avez-vous obtenu de votre ingrate Arrie?
Les feux dont vous brulez ralument ſa furie;
Le Ciel, en oppoſant ſa haine à votre amour,
Vient de ſe déclarer, & verſant tour à tour
La haine dans ſon cœur, & l'amour dans le vôtre,
Il veut, n'en doutez point, détruire l'un par l'autre.
Je ne veux pas ici rapeller vos ſermens,
Si ſouvent confirmez par tant d'empreſſemens:
Et puiſque votre cœur dans ſon crime s'obſtine,
Je ſupprime une plainte indigne d'Agrippine:
Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous, ſans remors,
Faire cette injuſtice aux Heros dont je ſors?
Vous n'avez pour éteindre une ardeur trop fatale;
Qu'à voir ce que je ſuis, & quelle eſt ma Rivale:
Pour la lui préſenter vous m'ôtiez votre main!..
Et qu'eût penſé de vous tout le peuple Romain?
Ah! loin de condamner l'attentat de Maxime,
Songez que vous devez votre gloire à ſon crime;
Sa main, vous arrachant à de honteux liens,
A vengé d'un ſeul coup vos ayeux & les miens:
Son zele pour l'Etat la rendu téméraire;
En un mot il a fait ce que j'aurois dû faire.

CLAUDIUS.

Quoi! ſon lâche attentat trouve en vous un appui;
Il me perce le cœur, & vous parlez pour lui!

Mais j'ouvre enfin les yeux ; & plus je vois le crime,
Plus je vois l'intérêt qui fait agir Maxime ;
De votre propre main ce traître fut le choix :
Il n'a pû me trahir que pour ſuivre vos loix.
Non, je n'en doute plus, le coup vient de vous-même ;
C'eſt vous, dont la fureur m'enleve ce que j'aime ;
Mais, s'il ne m'eſt rendu, ſongez que mon courroux,
Dans le trouble où je ſuis, peut aller juſqu'à vous.

SCENE V.

AGRIPPINE, JULIE.

JULIE.

VOus l'entendez, Madame, & vous devez tout craindre ;
Son cœur deſeſperé ceſſe de ſe contraindre :
Cet Amant ſi ſoumis vous parle en Empereur,
Et ſes premiers reſpects font place à ſa fureur.

AGRIPPINE.

Je connois mieux que toi cet ingrat qui m'outrage,
Et j'ai fait de ſon cœur un aſſez long uſage,
Pour ſçavoir quand je veux le ramener à moi :
Ma Rivale en ces lieux cauſoit tout mon effroi :
Elle eſt partie enfin, & c'eſt ce qui me flate.

Il

Il eſt tems qu'à ſes yeux toute ma joie éclate :
Je triomphe, Julie, & je puis à mon gré
Me placer ſur un trône à mes vœux aſſuré.
J'ai vu le jour fatal qui m'en faiſoit deſcendre ;
Et quoique ma fureur oſât tout entreprendre,
Peut-être elle n'eût fait qu'un impuiſſant effort ;
Mais je viens d'éloigner l'obſtacle le plus fort :
Ciel ! avec quel plaiſir, j'ai vu mon ennemie,
Dans ſes premiers tranſports toûjours plus affermie,
A la face des Dieux, de Maxime, & de moi,
Jurer à ſon Amant une éternelle foi.

JULIE.

Ah ! cachez ce ſecret dans la nuit du ſilence ;
D'un Amant irrité craignez la violence ;
Si l'Empereur le ſçait, Madame, il vous perdra ;
Et dans ſon deſeſpoir rien ne l'arrêtera.

AGRIPPINE.

Et crois-tu, quelque ſort que le Ciel me deſtine,
Que l'effroi puiſſe entrer dans le cœur d'Agrippine ?
Crois-tu que ma fierté ſe démente aujourd'hui ?
Que l'Empereur éclate, & les Dieux avec lui,
Rien ne peut m'ébranler : duſſé-je voir leur foudre
Prête à tomber ſur moi pour me réduire en pou-
dre :
Duſſent-ils oublier tout ce qu'ils m'ont promis,
Je remplirai ſans eux les deſtins de mon fils ;
Oui, Neron doit un jour être Maître du monde,
Le Ciel me la prédit, il faut que j'y réponde :
Cet important ſecret n'eſt connu que de toi,

Julie ; & tu ſçais bien que j'appris ſans effroi,
Que ce fils, dont ici la grandeur m'eſt ſi chere ;
Plongeroit un poignard dans le ſein de ſa mere.
Que dis-je ! ſans effroi ; quels furent mes tranſ-
ports ?
On les vit tout à coup ſe répandre au dehors.
Non, m'écriai-je alors, il n'eſt rien que je craigne :
Si mon fils doit regner, qu'il me tue & qu'il regne :
Et tu pourrois encor préſumer que mon cœur
S'oubliât juſqu'au point de craindre l'Empereur ?
Qu'il cherche à ſe venger ; qu'il ménace ; qu'il
tonne ;
Qu'enfin de toutes parts le péril m'environne:
Je te l'ai déja dit, rien ne peut m'ébranler.
Tu me verras tomber plutôt que chanceler :
Cependant Claudius n'eſt pas ſi rédoutable ;
Des efforts que tu crains, je le crois peu capable ;
Je puis autant que lui. Tous deux d'un même ſang,
Il n'a par-deſſus moi que l'éclat de ſon rang :
Et s'il oſoit enfin former quelque tempête,
Peut-être il la verroit éclater ſur ſa tête :
Je le ferois trembler au milieu de ſa Cour.

SCENE VI.

AGRIPPINE, JULIE, NARCISSE.

NARCISSE.

MAdame, Proculus, en ces lieux de retour,
Vient d'y conduire Arrie, & Petus avec elle ;
Mes yeux en ſont témoins.

AGRIPPINE.

O funeſte nouvelle !

NARCISSE.

On dit que ces Amans, au comble de leurs vœux ;
A peine s'éloignoient de ces lieux dangereux,
Quand Proculus ſuivi d'une eſcorte puiſſante,
Sur le chemin d'Oſtie à leurs yeux ſe préſente ;
Maxime à ſon aſpect réduit au deſeſpoir,
Et ſe voyant perdu, s'il tombe en ſon pouvoir ;
S'abandonne lui-même à ſa propre furie :
Il expire. Petus ſe range auprès d'Arrie ;
Pour ſe la conſerver redouble ſes efforts,
Et lui fait un rempart de mourans & de morts.
Les plus audacieux immolés à ſa rage,
On n'oſe juſqu'à lui ſe frayer un paſſage ;
Il ſurpaſſe en valeur nos plus braves Romains :
Mais ſon épée enfin rompue entre ſes mains,
Au tremblant Proculus le livre ſans défenſe.

AGRIPPINE.

Dis plûtôt, que le Ciel les livre à ma vengeance :
Grands Dieux, vous l'ordonnez. Ils periront tous deux ;
Votre juſte courroux ſe déclare contre eux ;
Oui, ſans doute du Ciel la colere s'explique :
Il attache à leur mort la ſureté publique.
En vain j'ai dérobé leur tête au coup mortel ;
Le ſort qui les pourſuit les ramene à l'autel ;
Ne perdons point de tems. Viens, ſuis moi, cher Narciſſe,
Allons tout préparer pour ce grand ſacrifice :
Du trouble qui m'agite ils me feront raiſon,
Employons, s'il le faut, le fer ou le poiſon.

NARCISSE.

O Ciel ! où courez-vous ? Qu'allez-vous entreprendre ?
Vous verrez l'Empereur s'armer pour les défendre.
Vous avez tout à craindre.

AGRIPPINE.

Et rien à ménager.

NARCISSE.

Et que prétendez-vous, Madame ?

AGRIPPINE.

Me venger.
Quoi ! je pourrois ſouffrir que ma fiere Rivale
Se couvrît d'une gloire à la mienne fatale ;
Vil rebut d'un ingrat qui m'oſe dédaigner,
Je recevrois des loix où je devrois regner !

Non, non, oppoſons-nous au triomphe d'Arrie,
Il y va de ma gloire, il y va de ta vie,
Narciſſe, arrachons-nous au plus funeſte ſort.
La chute d'Agrippine eſt l'arrêt de ta mort:
Tu dois livrer ton ame à de mortelles craintes,
Du ſang de Silanus tes mains ſont encor teintes:
Et ſi ſa fille monte au ſuprême pouvoir,
La vengeance d'un pere eſt ſon premier devoir;
Et peut-être ſa main à ce ſeul prix donnée,
Signera de ton ſang cet affreux hymenée.

NARCISSE.

Je voi quelle tempête eſt prête à ſe former,
Madame, & plus que vous elle doit m'alarmer:
Des crimes de ſon Maître un Sujet reſponſable,
Pour le rendre innocent doit ſeul être coupable:
Mais il eſt des perils qu'on ne doit point braver;
Nous nous perdrons, Madame, en croyant nous ſauver;
Prenons pour nous venger des tems plus favorables.
Le peuple qui ne court qu'après un faux éclat,
Toûjours par le ſuccès juge de l'attentat;
Si-tôt qu'il eſt heureux, on l'appelle juſtice;
Mais un crime ſans fruit eſt digne du ſupplice.
D'un projet, quel qu'il ſoit, la prudence eſt l'appui:
Qu'eſt votre deſſein? voulez-vous aujourd'hui
Qu'une ardeur de vengeance, à vous ſeule fatale,
Vous immole vous-même aux pieds d'une Rivale?
Je vous l'ai déja dit: choiſiſſons d'autres tems;

Nos coups feront plus fûrs, s'ils ſont moins éclatans :
Du peuple & du Sénat vous voyez la furie ;
Tout ſera contre nous, tout ſera pour Arrie :
Scribonien lui-même, ardent à la venger,
Soutiendra Claudius, s'il veut la proteger.
Irons-nous diviſer nos tremblantes cohortes ?
Quand l'ennemi commun, déja preſqu'à nos portes,
Peut ſans nous déſunir nous faire tous trembler :
L'orage eſt aſſez fort, pourquoi le redoubler ?
Contre votre Rivale employons l'artifice,
Madame.

AGRIPPINE.

Mais enfin s'il l'épouſe, Narciſſe.

NARCISSE.

L'hymen n'eſt pas encor ſi prêt que vous penſez :
L'horreur qu'elle a pour lui vous en répond aſſez ;
Mais, pour mieux éloigner cette fatale chaîne,
Par un crime nouveau fortifions ſa haine ;
Allons contre Petus animer l'Empereur,
Qu'il l'immole lui-même à ſa juſte fureur ;
Que le ſang d'un Epoux, joint à celui d'un Pere,
Rende toûjours Arrie à ſes vœux plus contraire.
J'oſe encor ſur ce coup prendre un eſpoir nouveau :
Elle aime aſſez Petus pour le ſuivre au tombeau ;
Et de ſa propre main frapant notre victime,
Nous jouirons en paix du fruit de notre crime.

AGRIPPINE.

Tu l'emportes, Narciſſe, & tu regles mon choix ;

De tes ſages conſeils je reconnois le poids.
Allons voir Claudius : tous deux d'intelligence,
Contre un Rival heureux animons ſa vengeance ;
Mais, ſi cet artifice a trop peu de pouvoir,
Je ne prens plus conſeil que de mon deſeſpoir.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

CLAUDIUS, AGRIPPINE.

CLAUDIUS.

CE que vous m'apprenez, Madame, eſt-il poſſible ?
Ah ! s'il eſt mon Rival, ſa perte eſt infaillible.

AGRIPPINE.

Vous en ſerez bien-tôt par lui-même informé :
Il eſt votre Rival ; mais un Rival aimé,
Seigneur. Vous en ſçaurez peut-être davantage :
Cependant contre Attie armez votre courage ;
Ses pleurs pour ſon Amant pourroient vous attendrir,
Et, ſi vous l'épargnez, il vous fera perir.
Je ſçai combien un cœur eſt foible quand il aime ;
Et dans ce grand combat je ne crains que vous-même.

CLAUDIUS.

Moi ! que d'un faux espoir si long-tems abusé,
J'écoute encor la voix d'un amour mépriſé !
Non, non, trop de fureur de mon ame s'empare ;
La cruel m'apprend à devenir barbare :
Et je ne répons pas que mon juſte courroux,
Ne l'immole elle-même à mes tranſports jaloux.

AGRIPPINE.

Elle a beau mériter toute votre colere,
Elle trouvera bien le ſecret de vous plaire :
Un mot, un ſeul regard ſçauront vous déſarmer ;
Seigneur, & votre cœur n'eſt fait que pour l'aimer.
Je ne m'oppoſe plus à ce penchant funeſte ;
Je vous aime toûjours, le tems fera le reſte :
Ma Rivale a vaincu : peut-être que les Dieux
Et ſur elle & ſur moi vous ouvriront les yeux ;
C'eſt tout ce que j'attens de leur bonté ſuprême.
Je l'implore pour vous bien plus que pour moi-même,
Et vous voyez, Seigneur, que tous mes vœux ſont prêts
A vous ſacrifier mes plus chers intérêts :
Contre un Rival heureux lorſque je vous anime ;
Je deviens de vos coups la premiere victime ;
Petus précipité dans la nuit du tombeau,
D'un hymen qui me tue, allume le flambeau :
Arrie en le perdant peut l'oublier ſans peine ;
Eteignant ſon amour, elle éteindra ſa haine.
Je travaille pour vous, pour elle, & contre moi.

Mais

Mais il faut vous sauver, c'est tout ce que je voi.
Assurez donc vos jours en perdant un coupable,
Et prévenez le coup avant qu'il vous accable :
Il vient, je me retire, & vous laisse achever ;
Seigneur, encore un coup songez à vous sauver.

SCENE II.

CLAUDIUS, PETUS.

CLAUDIUS.

APproche, & s'il se peut sans rougir de ton crime,
Dis-moi contre mes jours quel intérêt t'anime :
(Car je ne doute point qu'avec Scribonien
Tu ne trahisses Rome en lâche Citoyen :)
Et le soin, que tu prens de proteger Arrie,
Montre assez que ton cœur partage sa furie ;
Au moins le sang d'un pere autorise son bras ;
Ce sang la peut laver du crime des ingrats.
Sa main est généreuse, & la tienne est perfide :
L'une venge son pere, & l'autre est parricide.
Repons, si tu le peux, dis-moi quelle fureur
Te porte à conspirer contre ton Empereur.

PETUS.

Peignez cet attentat des couleurs les plus noires ;
Je n'ai qu'à rappeller mille affreuses histoires,
Pour oser, sans rougir, l'avouer à vos yeux.

Quoi ! le peuple Romain, ſous un joug odieux,
N'aura vu juſqu'ici qu'un Tyran dans ſon Maître !
Et ſon Libérateur paſſera pour un Traître !
Je verrai Rome en proie aux plus cruels malheurs,
Au ſang de ſes enfans n'oſant mêler ſes pleurs,
D'une tremblante voix flater la tyrannie,
Ne gemir qu'en ſecret de la voir impunie !
J'entendrai ſes ſoupirs ; & lâche citoyen,
Pour venger mon pays je n'entreprendrai rien !
Mais vous même, Seigneur, qui m'appellez perfide,
Qui du plus ſaint devoir faites un parricide,
Pouvez-vous, ſans rougir de nos indignes fers,
Parcourir tous les maux que nous avons ſoufferts ?
Quoi ! vos ordres ſanglans ont proſcrit mille têtes,
Sur qui Rome fondoit ſes plus nobles conquêtes,
Et du ſang le plus pur toûjours plus alteré,
Vous demandez encor pourquoi j'ai conſpiré ?

CLAUDIUS.

Toûjours le deſeſpoir aux grands crimes ſuccede ;
Tu redoubles le mal, le voyant ſans remede :
Mais l'arrêt de ta mort bientôt me vengera,
Je vais le prononcer, & Rome y ſouſcrira.

PETUS.

Eſclave d'un Tyran qui la force au ſilence,
Rome peut l'avouer de cette violence,
Et verra d'un œil ſec tomber ſous vos arrêts,
Un Conſul qui perit pour ſes ſeuls intérêts ;
Mais vous ſçauriez quel ſang elle aſpire à répandre,

Si ſes vœux juſqu'à vous oſoient ſe faire entendre.

CLAUDIUS.

Je veux que Rome aſpire à répandre mon ſang,
Mais ton crime & le ſien ſont-ils en même rang :
Et ce coup inhumain dont je viens de me plaindre,
Etoit-ce de Petus que j'avois à le craindre ?
Après tant de bienfaits l'ai-je pu ſoupçonner ?
Ne t'ai-je fait Conſul que pour m'aſſaſſiner ?
Ingrat, voi de quel prix ma faveur eſt ſuivie ;
Je t'ai comblé d'honneur, tu veux m'ôter la vie !

PETUS.

Il eſt vrai, j'ai reçu la pourpre de vos mains,
Mais puiſqu'il faut parler en Conſul des Romains ;
Aprenez qu'auſſi-tôt qu'un Empereur le nomme,
Un Conſul ne voit plus que l'intérêt de Rome :
Cette eſclave, autrefois Reine de l'Univers,
Se reſerva ce droit en tombant dans les fers :
Et de ſa liberté n'ayant que l'apparence,
D'un vain nom qui lui reſte attend ſa délivrance.
La mort de Caligule avoit comblé ſes vœux ;
Vous ſeul, reſte fatal d'un ſang ſi malheureux,
Dans ſa captivité vous l'avez replongée :
Elle en ſoupire encore, & veut être vengée :
C'eſt là, Seigneur, c'eſt là ce qui me fait agir,
Voyez quel eſt mon crime, & ſi j'en dois rougir.
Je veux bien vous cacher une plus noire image
Des maux que je déplore, & qui ſont votre ouvrage.
La mort de Cheréas, celle de Sabinus.

CLAUDIUS.

Pourſuis, ajoute encor celle de Silanus.
Tu pâlis à ce nom! Je ſçai ton dernier crime:
Ton amour pour ſa fille à le venger t'anime;
Répons, heureux Rival, & ſois moins interdit.

PETUS.

Agrippine, Seigneur, ne vous a pas tout dit;
Mon ſort eſt plus heureux que mon Rival ne penſe;
Mais ce n'eſt pas à moi de rompre le ſilence:
Et j'en ai dit aſſez pour mériter la mort.
Je vous laiſſe à loiſir diſpoſer de mon ſort.

SCENE III.

CLAUDIUS *ſeul.*

TEs vœux ſeront comblez. Oui tu mourras perfide.
Suivons aveuglement la fureur qui me guide;
Immolons un Rival à mon jaloux tranſport:
Il n'en a que trop fait pour mériter la mort.
Hola, Gardes à moi. *aux Gardes.* Faites venir Arrie,
Qu'elle éprouve à ſon tour juſqu'où va ma furie;
Que cet Amant ſi cher, à ſes yeux expirant,
Me venge d'elle-même, & la tue en mourant.
Cruel! que vas-tu faire, & quel tranſport t'anime?
Pour mériter ſa haine eſt-ce trop peu d'un crime?
Quoi! tantôt ennemi, tantôt amant jaloux,

Ce qu'elle a de plus cher tombera ſous tes coups !
Tu vas ſacrifier l'amant après le pere !
Te reſte-t-il encor d'autres maux à lui faire ?
Et toûjours la traitant avec plus de rigueur,
Penſes-tu l'attendrir en lui perçant le cœur ?
Non, non, n'achevons pas cet affreux ſacrifice,
Dérobons ce que j'aime à ce nouveau ſupplice ;
Mais quel eſt mon deſſein ? Quoi ! j'irois en ce jour
Aux dépens de mon cœur lui prouver mon amour ?
Non, non, c'eſt trop long-tems ſuſpendre ma colere,
Periſſe mon Rival puiſqu'il me deſeſpere.
Son Amante s'approche, armons-nous de fureur ;
Et ne la voyons plus que pour lui faire horreur.

SCENE IV.

CLAUDIUS, ARRIE, FLAVIE.

ARRIE.

POurquoi m'appelles-tu ? Crois-tu que ma diſgrace
Juſques à te prier abaiſſe mon audace ?
Et faut-il plus long-tems que ton cruel pouvoir,
Pour ſurcroît de malheurs, me condamne à te voir ?

CLAUDIUS.

Vos malheurs finiront, n'en doutez point, Madame,

Mon amour pour jamais eſt ſorti de mon ame ;
La fureur lui ſuccede & je rens grace aux Dieux ;
Dont le juſte courroux vous ramene en ces lieux.
Ces Dieux, vous le voyez, ont trahi votre fuite :
Leur équitable main vous livre à ma pourſuite ;
Ils ne peuvent ſouffrir, qu'après votre attentat,
Vous oſiez inſulter aux arrêts du Sénat.

ARRIE.

Tu crois donc que la mort, qui m'étoit deſtinée,
Ait pu glacer d'effroi mon ame infortunée ;
Et donnant à ma fuite une indigne couleur,
Tu la fais à ton gré l'ouvrage de ma peur?
Détrompe-toi, commence à me rendre juſtice :
Je fuyois le Tyran, & non pas le ſupplice ;
Et de ces lieux affreux ſi j'ai ſçu me bannir,
Pour te donner la mort j'allois y revenir :
Mais puiſqu'enfin les Dieux ont trahi ma colere,
Je borne tous mes vœux à rejoindre mon pere :
Et je me plaindrai moins de la rigueur du ſort,
Si tu m'aimes aſſez pour me donner la mort.

CLAUDIUS.

Oui je vous aime aſſez, implacable ennemie,
Pour aller bien plus loin encor que votre envie :
Votre Amant à mes coups ne ſçauroit échaper,
Ingrate, & c'eſt par lui que je vais vous fraper.
Ce mot vous fait trembler ! Je trouve enfin, Madame,
Le ſecret de porter la frayeur dans votre ame :
Petus, près d'expirer, vous cauſe un juſte effroi ;

Je ſçai tout, votre amour eſt venu juſqu'à moi.
Pour cet heureux Rival il redouble ma haine,
Et puiſque vous l'aimez, ſa mort eſt trop certaine.

ARRIE.

Hà cruel! juſqu'à quand votre fatal courroux
Me fera-t-il ſentir ſes plus terribles coups?
Ne vous ſuffit-il pas que je vole au ſupplice?
Faut-il pour vous venger que mon cœur en gémiſſe?
Et le fer à la main pour me ſacrifier,
Pour comble de fureur venez-vous m'envier,
Au pié de cet autel, où je ſuis appellée,
La funeſte douceur d'être ſeule immolée?
Je ne veux pas ici juſtifier Petus:
Je voi trop que mes ſoins ſeroient tous ſuperflus.
Agrippine l'accuſe, & c'eſt moi qui l'accable,
C'eſt moi, Seigneur, c'eſt moi qui l'ai rendu coupable;
S'il a ſçu vous trahir, c'eſt en m'obéiſſant,
Et s'il ne m'aimoit pas, il ſeroit innocent.
Ha! faut-il qu'aujourd'hui moi-même je le tue,
Epargnez ce regret à mon ame éperdue;
Au couteau qui m'attend ceſſez de le livrer;
J'en recevrai le coup même ſans murmurer:
Et mon cœur renonçant à toute ſa colere,
Vous pardonne ma mort, & celle de mon pere.

CLAUDIUS.

O Rival trop heureux! s'il fait couler vos pleurs,
Que ne ſuis-je à ce prix accablé de malheurs!

Mais croyant le ſauver, vous le perdez, Madame ;
Et je vais dans ſon ſang éteindre votre flamme.

ARRIE.

Hé bien ! il mourra donc ce malheureux Amant,
Et c'eſt moi qui l'immole à ton reſſentiment :
Je n'en ſçaurois douter, la colere céleſte
Attache le malheur à mon amour funeſte.
Ha ! puiſqu'il eſt ainſi, pour combler mes ſouhaits,
Que ne puis-je t'aimer autant que je te hais ?

CLAUDIUS.

Ceſſez de m'irriter quand je veux faire grace,
Et prévenez le coup entendant la menace ;
Je ſens que ma pitié ſuccede à ma fureur,
Et que j'accorde mal l'Amant & le vengeur.
Mon Rival doit perir, mais enfin je vous aime :
Et, puiſque le fraper, c'eſt vous fraper vous-même ;
Je ne puis ſans horreur regarder ſon trepas,
Et je veux le ſauver pour ne vous perdre pas.

ARRIE.

Quoi ! Seigneur, vos bontés....

CLAUDIUS.

J'implore ici la vôtre ;
Je fais un ſacrifice, & j'en demande un autre :
Daignez-y conſentir, Madame, & dès demain
Banniſſez votre Amant, & me donnez la main.

ARRIE.

O Ciel !

CLAUDIUS.

Vous balancez !

ARRIE.

Seigneur, les Dieux.... mon pere....
Mais ne déguiſons rien. C'eſt trop long-tems me taire ;
Je vois bien qu'Agrippine, à vos regards jaloux,
Pour mieux perdre l'Amant, a dérobé l'Epoux ;
Vous demandez ma main, je l'ai déja donnée ;
Oui je ſuis à Petus par un ſaint hymenée,
Et ſi vous recuſez la foi de deux Amans,
Agrippine eſt témoin de nos ſacrez ſermens.

CLAUDIUS.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux ? ha ! c'en eſt trop Madame ;
Ce dernier crime enfin détermine mon ame.
Quoi ! malgré mon pouvoir vous diſpoſez de vous ?
Quoi ! malgré mon amour vous prenez un Epoux ?
Il en mourra, Madame, & ma juſte colere...
Il m'oſe encor braver ce Rival téméraire !
Et tantôt à mes yeux.... Je l'ai mal entendu ;
Mais je lui vendrai cher ce bonheur prétendu.

ARRIE.

Ha ! faites ſur vous-même un effort magnanime.
Quoi ! de votre vengeance éternelle victime,
Dois-je toûjours gemir, & faut-il par vos coups
Perdre tantôt un Pere, & tantôt un Epoux ?

CLAUDIUS.

Et que prétendez-vous ? Penſez-vous que moi-même,

Témoin infortuné de son bonheur suprême ;
Aux dépens de mon cœur répondant à ses vœux,
D'un hymen qui me perd, je serre encor les nœuds?
Non, ne l'espérez pas. S'il vous est cher, Madame,
Pour lui sauver le jour récompensez ma flamme :
Et me donnant la main à la face des Dieux,
Faites que pour jamais il parte de ces lieux :
Sa grace est à ce prix.

ARRIE.

Quelle rage t'anime ?
Tu veux prendre les Dieux à témoin de ton crime.
Leurs loix....

CLAUDIUS.

Un Empereur n'en prend que de son choix;
Des Mortels, comme nous, sont au dessus des loix.
Venez pour cet hymen, suivez-moi dans le temple,
Auguste mon Ayeul m'en a montré l'exemple.

ARRIE.

Cherche dans tes Ayeux des exemples plus beaux ;
Imite leurs vertus, & non pas leurs défauts.
Mais, Tyran, c'est en vain que je viens te l'apprendre :
Je te donne un conseil que tu ne sçaurois prendre.
Ton cœur ne connoit plus ni vertus, ni remors :
Pour sauver mon Epoux je fais de vains efforts.
Je ne le voi que trop ; il est tems qu'il periſſe.
Ne differe donc plus cet affreux sacrifice :
Puisse qu'il faut l'immoler, frape ; ton bras vengeur

Ne ſçauroit le manquer dans le fond de mon cœur.

CLAUDIUS.

Juſtes Dieux!

ARRIE.

Tu frémis de ta propre furie.
Crois-tu fraper Petus ſans immoler Arrie ?
Non, ne refuſe rien à tes funeſtes coups,
Joins au Pere la Fille, & l'Epouſe à l'Epoux.
Tu ne l'oſes, cruel ! En vain l'amour t'arrête :
Au refus de ta main, la mienne eſt toute prête.

CLAUDIUS.

Je n'écoute plus rien. Ordonnez de ſon ſort,
Madame, & choiſiſſez du trône, ou de ſa mort.

ARRIE.

Je ne balance point dans un choix ſi funeſte :
Et voyant ce que j'aime, & ce que je déteſte,
J'aime mieux pour jamais m'affranchir de ta loi,
Et mourir avec lui, que regner avec toi.

CLAUDIUS.

Madame, c'eſt donc là toute votre réponſe.
Si je prononce un mot, il eſt perdu. . . .

ARRIE.

Prononce.

CLAUDIUS.

Hé bien, Gardes.

ARRIE.

Helas! qu'allez-vous prononcer ?
Seigneur, quel eſt le ſang que vous allez verſer ?
A part.

A quelle épreuve, ô Ciel, réduis-tu ma conſtance?
Vous l'emportez, Seigneur, malgré ma réſiſtance.
Ordonnez que Petus ſe préſente à mes yeux,
Et que perſonne ici ne trouble nos adieux.

CLAUDIUS.

Gardes, obéiſſez.

SCENE V.

ARRIE, FLAVIE.

FLAVIE.

ENfin le Ciel propice
Vous place ſur le trône, & l'arrache au ſuplice;
Vous vous ſauvez, Madame, en ſauvant votre Epoux:
Que j'ai tremblé pour lui, que j'ai tremblé pour vous!

ARRIE.

Tremble plus que jamais. Quoi! je pourrois, Flavie,
Ternir dans un moment tout l'éclat de ma vie!
Mais nos diſcours ici pourroient être entendus:
Tu me connoîtras mieux quand j'aurai vu Petus.
Il vient, retire-toi.

SCENE VI.

PETUS, ARRIE,

PETUS.

QUel deſtin favorable
Me permet de vous voir dans l'ennui qui m'accable ?
Pour vos jours précieux je ſuis ſaiſi d'horreur ;
Que devient notre amour, & que dit l'Empereur ?
Madame, pour jamais vous aurois-je perdue ?

ARRIE.

Ha ! de grace ceſſez un diſcours qui me tue :
Affermiſſez mon cœur, au lieu de l'attendrir :
L'arrêt eſt prononcé, Petus, il faut mourir.
On veut, & ſans fremir, je ne puis le redire ;
Aux dépens de ma foi, que j'accepte l'Empire :
Et qu'avec vos bourreaux votre Epouſe d'accord,
Vous conſerve la vie en vous donnant la mort.
Quoi je pourrois vous perdre, & vivre pour un autre ?
Non je dois mieux défendre & ma gloire & la vôtre :
Vous me voyez, Petus, pour la derniere fois ;
Mais puiſqu'il faut mourir, mourez à votre choix,
Et de votre deſtin ſoyez le ſeul arbitre ;

Diſputez au Tyran un ſi ſuperbe titre.
Quelle honte pour vous ! s'il vous traîne à l'autel,
Pour y faire à ſon gré tomber le coup mortel.
Sauvez-vous, cher Petus, de cette ignominie,
Et même en expirant bravez la tyrannie :
De vos jours malheureux tranchez le triſte cours.
Je vous prête à regret un funeſte ſecours ;
J'ai de nos ennemis trompé la prévoyance ;
Et des revers du ſort toûjours en défiance,
J'ai ſçu porter ſur moi de quoi braver ſes coups ;
Et je ne croyois pas l'employer contre vous :
Mais, quoi ! vous pâliſſez.

PETUS.

Si je pâlis, Madame ;
L'amour ſeul eſt l'auteur du trouble de mon ame.
L'approche de la mort, & vous le ſçavez bien,
N'a jamais fait trembler un cœur comme le mien.
Mais près de vous livrer aux fureurs d'Agrippine,
Je frémis à l'aſpect du ſort qu'on vous deſtine.

ARRIE.

Et penſes-tu, Petus, que mon plus grand effort
Se borne ſeulement à te donner la mort ?
A t'ouvrir un chemin où je n'oſe te ſuivre ?
Non, non, d'un ſeul moment je ne puis te ſurvivre.
Pour moi, quand tu la perds, la vie eſt ſans attraits,
Nos liens ſont trop beaux pour les rompre jamais.
Bannis donc, cher Epoux, la frayeur de ton ame,
Et ne refuſe pas l'exemple d'une femme.

Elle tire un poignard, & se frape.

PETUS.

Que faites-vous, Madame ? O desespoir fatal !
O malheur !

ARRIE *retirant le poignard & lui présentant.*

Tiens, Petus, il ne fait point de mal.

PETUS *prenant le poignard.*

Il ne m'en fait que trop, quand je vous vois mourante :
Et je ne puis trop tôt répondre à votre attente.

SCENE VII.

CLAUDIUS, PETUS, ARRIE, NARCISSE.

CLAUDIUS.

OUi, Narcisse, à mes vœux elle va consentir ;
Mon Rival de ces lieux pour jamais doit partir,
Et je touche au moment..... Mais quel objet funeste !

ARRIE.

N'approche pas de moi, Monstre, que je déteste :
Epargne au moins ta vue à mes ressentimens,
Et me laisse jouir de mes derniers momens.
Mon Epoux est mourant, cruel; voi ton ouvrage :
Assouvis-toi ; le sang coule au gré de ta rage :
Mais le sien & le mien semblent se réunir,

Pour accuſer les Dieux trop lents à te punir.
Nos cris ſont entendus; n'en doute point, barbare;
Je voi déja le ſort que le Ciel te prépare :
Il deſtine une main à cet illuſtre emploi,
Trop indigne de nous, mais trop digne de toi.
Tu ne méritois pas une mort éclatante.
Agrippine..... à ce nom, Tyran, je meurs contente.

CLAUDIUS.

Elle expire. Ha! cruel, quel fruit de ton amour?
C'eſt toi qui lui ravis la lumiére du jour.
Meurs, barbare, préviens l'effet de ſa ménace,
Et cruel envers tous ne te fais point de grace.

FIN.

CORNELIE,

MERE DES GRACQUES.

TRAGEDIE.

A SON

ALTESSE ROYALE

MADAME.

QUel deſſein eſt le mien ? puis-je, auguſte PRINCESSE,
Vous faire un digne hommage avec tant de foibleſſe ?
Dans le juſte devoir qu'aujourd'hui je vous rens,
Connois-je tout le poids de ce que j'entreprens ?
Mais pourquoi m'alarmer, quand je vous vois vous-même,
Oubliant à nos yeux votre grandeur ſuprême,
Recevoir tous les jours nos reſpects ſans fierté,
Et laiſſer notre zéle agir en liberté. ?
C'eſt ce qui me raſſure, & je romps un ſilence,
Qui n'a fait à mon cœur que trop de violence.
O Ciel ! quel vaſte champ vient s'offrir à mes yeux !
Que ma carriere eſt belle, & mon ſort glorieux !
Je ne veux pas ici rappeller la mémoire
De ce nombre d'Ayeux, ſi vantez dans l'Hiſtoire :
Pour m'épargner ce ſoin vous les raſſemblez tous,
Et grace à vos vertus je n'admire que vous.

Quelle bonté de cœur ! quelle noblesse d'ame !
Pour le bonheur de tous quel zéle vous enflamme !
PRINCESSE, *rien n'échape à vos soins généreux,*
Et l'on vous attendrit dès qu'on est malheureux :
C'est à cette vertu par tous si bienfaisante,
Qu'il faut que Cornelie à son tour se présente :
Le sort lui fait trouver, pour premiere faveur,
Son amour pour le peuple au fond de votre cœur.
A cet objet touchant, cette illustre Romaine
Se retrace le Tibre aux rives de la Seine ;
Tout flatte son erreur, & tout semble d'accord
A la faire en ces lieux revivre après sa mort.
Mais que lui servira de reprendre la vie,
Si c'est pour succomber sous les traits de l'envie ?
Oui, quand elle n'auroit que l'honneur d'être à vous,
PRINCESSE, *un sort si beau lui fera des jaloux.*
Pour calmer sa frayeur, soutenez sa querelle,
Elle ne craint plus rien si vous êtes pour elle :
Votre discernement est si juste & si fin,
Que votre seule voix regîra son destin.
Pour moi, qu'un beau motif dans sa gloire intéresse
Je me jette avec elle aux pieds de VOTRE ALTESSE.
Mais quand je vous demande un favorable aveu,
Puis-je bien sans rougir le mériter si peu ?
Je sçai trop qu'on dira qu'un si noble suffrage
Est le prix de mon zele, & non de mon Ouvrage ;
N'importe : aux yeux de tous il ose s'exposer,
Et votre nom suffit pour l'immortaliser.

PREFACE.

CORNELIE, Fille de Scipion l'Africain, & mere des Gracques, a été une des plus illuſtres Dames de l'ancienne Rome. Son amour pour le peuple, ſon intrépidité dans les dangers, & ſa conſtance dans l'adverſité ont paru avec tant d'éclat durant l'un & l'autre Tribunat de ſes deux Fils, que j'ai cru ne pouvoir rien mettre ſur la Scene qui fût plus glorieux à notre ſexe.

Le ſujet ne me fourniſſoit preſque rien de lui-même, & je ne l'ai accommodé au Théatre qu'à la faveur d'un Oracle, dont l'obſcurité fait une partie du nœud de la piéce, comme l'explication en fait le dénouement.

J'ai caracteriſé mes Heros tels que Plutarque les a peints : & la foibleſſe que j'ai donnée à Gracchus depuis le commencement du premier Acte, juſqu'à la fin du ſecond, ne ſert qu'à relever davantage ſa victoire, & celle de Cornelie. J'aurois bien voulu ſauver le Tri-

bun, & faire perir le Conſul; mais l'hiſtoire ne l'a pas voulu avec moi : & j'eſpére que les Sçavans me ſçauront gré de m'y être plus ſcrupuleuſement aſſujettie dans cette derniere Tragedie, que dans ma premiere d'Arrie & Petus.

En effet, de tous mes Perſonnages il n'y a que celui de Licinie qui ſoit de mon invention, & je l'ai faite Fille d'Opimius pour donner plus de jeu à la Piéce : rien n'eſt plus capable de produire des ſituations intereſſantes qu'un amour entre des perſonnes, dont les parens ſont ennemis irréconciliables. Le combat de l'amour & du devoir produit ces ſortes de ſentimens, qui ſont l'ame de la Tragedie ; & la vertu n'eſt jamais dans un plus beau jour, que lorſqu'elle a plus de difficultés à ſurmonter.

Si Gracchus n'avoit pas un frere à venger, un Peuple à ſoutenir, & une Mere à reſpecter ; & ſi de ſon côté Licinie n'étoit pas effrayée par un Oracle, qui la ménace de voir perir ſon Pere par la main de ſon Amant ; la haine mutuelle de leurs parens ne produiroit en eux que des ſentimens de douleur, qui ſe borneroient à les rendre dignes de notre compaſſion : au lieu que les divers intérêts où ils ſe trouvent engagés nous font aller plus loin, & cauſent cette ſuſpenſion qui ne laiſſe reſpirer les ſpectateurs qu'après la cataſtrophe.

Il me reſte à répondre aux objections que l'on m'a faites ſur le cinquiéme Acte, que l'on trouve trop rempli d'incidens. Mais ne ſçait-on pas que rien n'eſt plus capable d'attacher & de toucher les ſpectateurs, que les Peripeties, quand elles naiſſent du fond du ſujet.

A l'égard des Gaulois, dont Cornelie ſe ſert pour fortifier le parti de ſon Fils : Plutarque nous apprend qu'elle avoit introduit dans Rome des étrangers déguiſés en moiſſonneurs, pour les oppoſer au Sénat, oppreſſeur du peuple ; & comme cet Hiſtorien ne déſigne aucune nation, j'ai cru pouvoir leur donner le nom de Gaulois ; puiſque les Gaulois Ciſalpins occupoient une grande partie de l'Italie le long des rives du Pô, & qu'ils étoient aſſez voiſins de Rome, où ils alloient & venoient, ainſi que tous les autres étrangers : outre qu'étant des peuples très vaillans, cela autoriſe davantage le choix que Cornelie en avoit fait.

ACTEURS.

CORNELIE, mere des Gracques.

OPIMIUS, Consul Romain.

CAIUS GRACCHUS, } Tribuns du peuple.
LIVIUS DRUSUS, }

LICINIE, fille d'Opimius.

PHILOCRATE, Confident de Gracchus.

MAXIME, Confident d'Opimius.

ALBIN, Confident de Drusus.

FULVIE, Confidente de Cornelie.

SABINE, Confidente de Licinie.

SOLDATS.

La Scene est à Rome dans le Sénat.

CORNELIE,

CORNELIE,

MERE DES GRACQUES.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LICINIE, SABINE.

SABINE.

QUoi ! tandis que Gracchus vient nous offrir la paix,
Que nos cruels malheurs vont finir pour jamais,
Lorſque tout le Sénat, que votre pere même,
Attend avec tranſport ce Tribun, qui vous aime;
Vous tremblez, dites-vous, de le voir en ces lieux,

Madame, & vous n'oſez vous montrer à ſes yeux.

LICINIE.

Heureuſe ! ſi j'avois toûjours ſçu m'en défendre.

SABINE.

Hé ! quel eſt ce malheur que je ne puis comprendre ?
Auriez-vous découvert quelque lâche attentat,
Madame ? & faut-il craindre encor que le Sénat,
Pendant que dans ces murs tout le peuple l'aſſiége,
Porte ſur un Tribun une main ſacrilege ?
Quoi d'un illuſtre ſang toûjours plus alteré,
Veut-il joindre le frere au frere maſſacré ?
Et votre pere enfin malgré ſa foi donnée,
Bien loin de vous unir par un ſaint hymenée,
Pourroit-il approuver cet horrible deſſein,
Et vous mettre à tous deux un poignard dans le ſein ?

LICINIE.

Non, je ne crains plus rien de la part de mon pere,
Sabine ; il m'a promis d'éteindre ſa colere :
Et l'auteur de mes jours, quoi qu'ordonne le ſort,
N'eſt pas aſſez cruel pour me donner la mort.
D'ailleurs Gracchus lui-même oubliant ſes outrages,
Du peuple en ſa faveur a brigué les ſuffrages,
Et mis entre ſes mains ces haches, ces faiſceaux
Qu'on porte devant lui malgré tous ſes rivaux.
Ses bienfaits à ſa haine ont impoſé ſilence ;
Et ce ſeroit lui faire une mortelle offenſe,
De penſer qu'il voulût l'accabler aujourd'hui

Sous ce même pouvoir qu'il a reçu de lui.

SABINE.

Hé ! qui peut donc cauſer l'ennui qui vous dévore?
Votre pere vous aime, & Gracchus vous adore.
Tout conſpire à tarir la ſource de vos pleurs :
Vous ſeule voulez-vous vous former des malheurs?

LICINIE.

Je le voi bien, Sabine, il faut ne te rien taire;
C'eſt Gracchus que je crains, Gracchus me deſeſpere.

SABINE.

Lui, Madame, auroit-il au mépris de ſa foi...

LICINIE.

Non, ſon cœur juſqu'ici n'a brulé que pour moi :
Cependant c'eſt lui ſeul qui me force à me plaindre :
Tout fidelle qu'il eſt, c'eſt lui qu'il me faut craindre,
Tu ſçais bien que mon pere a droit d'être alarmé
Du vaſte embraſement dans ces lieux allumé.
Peut-il voir ſans horreur ces miſeres publiques ;
Sa famille arrachée à ſes Dieux domeſtiques,
Cherchant ſa ſureté dans ce ſacré Palais,
Qui fut à notre ſexe interdit pour jamais;
Ce peuple qui ne ſuit que ſa fureur extrême ;
Rome prête à perir enfin par Rome même?
A ce triſte ſpectacle il ſe laiſſe attendrir,
Et voyant tant de maux, il cherche à les guérir.
Il n'a pu me cacher de ſi juſtes alarmes,

Et, pour porter Gracchus à mettre bas les armes ;
Il r'allume en mon cœur un amour ſans eſpoir,
Que je ſacrifiois aux loix de mon devoir.
Il fait plus pour Gracchus, ce qu'on croiroit à peine,
Aux intérêts de Rome il immole ſa haine,
Et veut qu'un ſaint hymen nous uniſſant tous deux,
Du peuple & du Sénat forme les plus beaux nœuds.
D'un ſi grand changement l'agréable nouvelle
Aux deſirs du Sénat rend Gracchus moins rebelle :
Mais, lorſque je ſuis prête à lui donner la main,
De tous mes ennemis c'eſt le plus inhumain.

SABINE.

Il pourroit vous haïr, ô Ciel ! eſt-il poſſible ?

LICINIE.

Il va fraper mon cœur du coup le plus terrible.
Quand tout flate mes vœux, j'ai tout à rédouter :
Et, ſi j'en croi les Dieux que j'ai fait conſulter,
Au plus affreux malheur je me vois condamnée :
Ecoute leur réponſe, & plains ma deſtinée.

ORACLE.

Le flambeau de l'hymen en vain brille à tes yeux ;
Ton amant calmera la haine de ton pere.
Mais tremble pour un ſang à Rome précieux :
Il ſera répandu dans ces funeſtes lieux,
Par une main qui t'eſt bien chere.
C'eſt ce que t'annoncent les Dieux.

SABINE.

Ciel !

LICINIE.

Tu vois à quel point mon ſort eſt déplorable ;
C'eſt donc là cet hymen à Rome favorable !
Par un ſang précieux elle doit l'acheter :
C'eſt le ſang de mon pere, il n'en faut point douter ;
Mais d'un coup plus cruel je ſuis encor frappée :
Une main qui m'eſt chere en doit être trempée.
Helas ! puis-je à ces mots méconnoître Gracchus ?

SABINE.

Pénétrez moins, Madame, un oracle confus :
Les Dieux dans leurs ſecrets nous défendent de lire,
Et ne diſent rien moins que ce qu'ils ſemblent dire.

LICINIE.

Pour mon malheur, Sabine, ils s'expliquent trop bien :
Helas ! fut-il jamais un ſort comme le mien ?
Quoi ! mon pere ſurmonte une haine implacable :
Et des maux que je crains Gracchus ſeul eſt coupable.
Non, encore une fois, je ne le verrai pas ;
Je l'ai fait appeller, qu'on arrête ſes pas :
Je ne veux point ſervir au deſſein du perfide ;
Et lui prêter ma main pour faire un parricide.
Mais il vient. Juſte Ciel ! comment le recevoir

SCENE II.

GRACCHUS, LICINIE, PHILOCRATE, SABINE.

GRACCHUS.

ENfin je puis jouïr du bonheur de vous voir,
Madame, & mon amour ne trouve plus d'obſtacle:
Quels Dieux en ma faveur ont produit ce miracle?
Que je leur dois d'encens! mais qu'eſt-ce que je voi?
Vos regards incertains n'oſent tomber ſur moi.
D'un accueil ſi glacé que faut-il que je penſe?
Du beau feu dont je brule eſt-ce la recompenſe?

LICINIE *à part.*

Grands Dieux! eſt-ce de lui que j'attens mes malheurs?

GRACCHUS.

Vous pouſſez des ſoupirs, vous me cachez vos pleurs.
Au nom de notre amour expliquez ce myſtére.

LICINIE *à part.*

Que lui dirai-je? helas! adieu, voyez mon pere:
Ou plûtôt, s'il ſe peut, ne le voyez jamais.

SCENE III.

GRACCHUS, PHILOCRATE.

GRACCHUS.

EST-ce ainſi qu'on me parle & d'hymen, & de paix?
Eſt-ce donc en fuyant, ingrate Licinie,
Que tu veux à Gracchus être à jamais unie?
De ſon ſort, & du mien qu'a-t-elle reſolu?
Ne viens-je pas ici par ſon ordre abſolu?
J'y vole. Quel accueil! Quel étrange myſtére!
La fille toute en pleurs me renvoie à ſon pere:
Et pour ne me laiſſer qu'un affreux deſeſpoir,
Sa bouche au même inſtant me défend de le voir.
Que dois-je en préſumer? qu'en crois-tu, Philocrate?

PHILOCRATE.

Seigneur, il ne faut pas ici que je vous flate:
Le danger eſt preſſant, & je n'en puis douter;
Quelqu'orage ſur vous eſt tout prêt d'éclater:
Sauvez-vous de ces lieux, s'il en eſt tems encore.
Fuyez cette beauté que votre cœur adore.
Je veux qu'elle ait pour vous brulé juſqu'à ce jour,
Mais la nature enfin l'emporte ſur l'amour,
Son ordre pour vous perdre au Sénat vous attire:
Son ſilence en a dit plus qu'il n'en falloit dire.

Fuyez, sortez d'ici : tous les momens sont chers ;
Je n'y prévoi pour vous qu'un funeste revers.

GRACCHUS.

Elle me tromperoit ! mais trompe-t-on de même ?
Est-ce en versant des pleurs qu'on trahit ce qu'on aime ?
Non, je dois mieux juger d'un cœur si généreux :
Cependant, je le vois, ces lieux sont dangereux.
Opimius me hait, le Sénat veut ma perte,
Et Licinie en pleurs à mes yeux s'est offerte :
Le trouble de son cœur s'est assez expliqué ;
Un ordre de sa bouche aussi-tôt revoqué,
Sa suite, tout m'apprend qu'on en veut à ma vie :
D'un frere massacré j'entens le sang qui crie,
Et je suis dans ces murs, dans ce même Sénat,
Qui s'est deshonoré par cet assassinat.

PHILOCRATE.

N'en doutez point, Seigneur, même fort vous menace :
Du Sénat irrité n'attendez point de grace.
Dans cet auguste Corps la foi ne regne plus :
On y vient d'arrêter le fils de Fulvius,
Contre le droit des gens on l'arrache à son pere :
Et ce que l'on a fait on le peut encor faire.

GRACCHUS.

Juste Ciel ! à mon cœur quel reproche fais-tu ?
Poursuis, par tes conseils rapelle ma vertu :
Avec nos ennemis déja d'intelligence,
Du fils de Fulvius j'oubliois la vengeance ;

C'eſt pour ſon intérêt, que le peuple, en fureur,
Porte juſqu'au Sénat & la flamme & l'horreur ;
Et moi prêt à trahir l'amitié qui nous lie,
Avec ſes ennemis je me reconcilie ;
D'un amour mépriſé reſpectant le pouvoir,
Je ſuis ſourd à la voix du ſang & du devoir.
Ah ! que je ſoutiens mal la gloire de mon frere !
Ah ! que j'imite mal la vertu de ma mere !
Qu'elle auroit à rougir du trouble où tu me vois !
Lâche, puis-je être Amant & fils tout à la fois ?
Ne ſouillons pas un ſang dont la ſource eſt ſi pure :
Immolons à mon tour l'amour à la nature ;
Fuyons, puiſqu'il le faut, mais fuyons en Romain,
Et ſortons pour rentrer les armes à la main.
Mais quoi ! ſur un ſoupçon peut-être chimerique...
Non, avec le Conſul il faut que je m'explique.
Sa fille m'aime encor, j'en dois croire ſes pleurs.
Sçachons d'où vient ſa crainte, & quels ſont mes malheurs.
Demeurons, Philocrate.

PHILOCRATE.

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?
Défiez-vous, Seigneur, de la fille & du pere :
Mais ſur-tout ménagez juſqu'aux moindres inſtans,
Pour peu que vous tardiez, il n'en ſera plus tems.

GRACCHUS.

Je voudrois fuir en vain ; de nombreuſes cohortes,
Sans doute, du Sénat ont occupé les portes ;
De nos fiers ennemis le ſoin m'eſt trop connu :

Et s'ils veulent me perdre, ils m'auront prévenu.
Je doute cependant qu'ils oſent l'entreprendre,
Je ſuis aimé du peuple, il ſçaura me défendre :
Je ne m'expoſe ici que pour ſa liberté,
Et Druſus me répond de ſa fidelité.

PHILOCRATE.

Mais, Seigneur, pardonnez ce ſoupçon à mon zele;
Druſus même, Druſus vous eſt-il bien fidele ?

GRACCHUS.

Aux intérêts du peuple attaché plus que moi,
Il ne me permet pas de douter de ſa foi.

PHILOCRATE.

Gardez-vous d'en trop croire une apparence vaine.

GRACCHUS.

S'il vouloit me tromper, il le pourroit ſans peine :
Un grand cœur eſt ſincere; il croit voir en autrui
Cette ſincerité qu'il reconnoît en lui:
Et n'oſe ſoupçonner la vertu d'artifice,
De peur de s'expoſer à faire une injuſtice.

PHILOCRATE.

Peut-être que Druſus eſt ſincere à ſon tour :
Mais le paſſé m'apprend à tout craindre en ce jour.
Un Tribun autrefois a trahi votre frere,
Sous le voile trompeur d'une amitié ſincere;
Druſus peut tendre un piege adroitement caché,
Aux intérêts du peuple il paroît attaché !
Je veux croire, Seigneur, qu'il ſert la Republique;
Mais je ne comprens point par quelle politique
Il a ſçu ménager pendant ſon Tribunat,

Et la faveur du peuple, & celle du Sénat.

GRACCHUS.

Ce ſuccès, qui t'étonne, a droit de me ſurprendre;
Mais juſqu'à tes ſoupçons je ne veux pas deſcendre.
Je ne demande point d'être mieux éclairci :
Le peuple en eſt content, je le dois être auſſi.
Il l'a fait ſon Tribun, & je le croi fidelle.
Mais il vient ; quel deſſein auprès de moi l'apelle ?

Philocrate ſort.

SCENE IV.

GRACCHUS, DRUSUS, ALBIN.

DRUSUS.

VOtre abſence, Seigneur, nous a tous alarmez.
J'ignore les projets que vous avez formez :
Mais enfin dans ces lieux vous ayez tout à craindre ;
Et de mon amitié vous auriez à vous plaindre,
Lorſque vous vous livrez aux plus terribles coups,
Si je ne partageois le péril avec vous.

GRACCHUS.

Votre amitié, Seigneur, me ſera toûjours chere ;
Mais ailleurs qu'au Sénat vous étiez néceſſaire ;
Le peuple eſt inconſtant, vous le connoiſſez bien ;
Il chancele auſſi-tôt qu'il n'a plus de ſoutien :

C'eſt un vaiſſeau qui flote au gré de la tempête ;
Un corps qui n'agit plus dès qu'il n'a plus de tête :
Pour éteindre ſon zele il ne faut qu'un ſoupçon.

DRUSUS.

Seigneur, auprès de lui j'ai laiſſé votre nom,
Et ce nom peut ſuffire au zele qui l'enflamme :
Abſent, comme préſent, Gracchus ſeul en eſt l'ame ;
D'ailleurs de Fulvius vous connoiſſez la foi,
Et c'eſt lui qui commande & pour vous, & pour moi :
Pour ſon ſeul intérêt nous avons pris les armes.

GRACCHUS.

C'eſt aſſez, Fulvius diſſipe mes alarmes :
Mais que veut Philocrate ? ah ! je lis dans ſes yeux
Des malheurs....

SCENE V.

GRACCHUS, DRUSUS, PHILOCRATE, ALBIN.

PHILOCRATE.

COrnelie eſt entrée en ces lieux,
Seigneur, & de ſa part j'ai couru vous l'apprendre.

GRACCHUS.

Cornelie en ces lieux, Dieux ! que viens-je d'entendre ?

Quoi ! ma mere au Sénat. Que cherche-t-elle ici ?
Seigneur, de ſes deſſeins je veux être éclairci ;
Souffrez que me rendant où mon devoir m'apelle,
En fils reſpectueux je coure au-devant d'elle.

SCENE VI.

DRUSUS, ALBIN.

DRUSUS.

CEtte nouvelle, Albin, à nos yeux l'a frapé :
Elle rompt le projet dont il eſt occupé.

ALBIN.

Il eſt vrai, trop de haine anime Cornelie :
Une ſi juſte ardeur ne peut être affoiblie ;
Et le Sénat en vain croit obtenir la paix :
La mere de Gracchus n'y ſouſcrira jamais.
Mais par quels ſoins eſt-elle en ces lieux introduite ?
Des deſſeins de ſon fils qui peut l'avoir inſtruite ?

DRUSUS.

Moi-même.

ALBIN.

Vous, Seigneur ?

DRUSUS.

De fidelles avis
Ont porté juſqu'à moi les ſecrets de ſon fils :
Il aime Licinie, & nous eſt fidelle.
Peuple, parens, amis, il trahit tout pour elle ;

On lui parle d'hymen, & c'eſt ce doux eſpoir,
Qui lui fait oublier les loix de ſon devoir.

ALBIN.

Ce n'eſt que dans un cœur auſſi grand que le vôtre,
Que l'intérêt du peuple eſt plus fort que tout autre.
Non, vous ne voulez pas le ſervir à demi,
Seigneur, & le Tribun l'emporte ſur l'ami.

DRUSUS.

Que tu me connois mal! quand tu tiens ce langage:
A traverſer Gracchus un autre ſoin m'engage,
Apprend donc à quel point ſon bonheur m'eſt fatal.
Il aime Licinie, & je ſuis ſon rival.

ALBIN.

Vous, ſon rival!

DRUSUS.

Albin, le ſecret de ma flamme
S'eſt toûjours avec ſoin renfermé dans mon ame;
Mais le ſort qui m'attend m'impoſe une autre loi.
Si je n'éclate enfin, tout eſt perdu pour moi.
Quoi! mon heureux rival obtiendroit ce que j'aime?
Aux pieds de nos Autels je le verrois moi-même
Elever ſon bonheur ſur les débris du mien,
Et pour le renverſer je n'entreprendrai rien?
J'irois livrer mon cœur au coup qu'on lui deſtine!
Et je reſpecterois la main qui m'aſſaſſine!
Non, non; qu'à mon malheur ſon malheur ſoit égal:
Et puiſqu'il faut perir, périſſe mon rival.

ALBIN.

Ah! Seigneur, gardez-vous d'un éclat si funeste :
Il va dans votre chute entraîner tout le reste.
Quel est votre dessein ? & pourquoi voulez-vous
Sacrifier le peuple à vos transports jaloux ?
De vous, & de Gracchus, dépend sa destinée ;
Faut-il que par vos mains Rome soit enchaînée ?
Vous êtes son appui, mais par vos différens
Vous allez la livrer en proie à ses tyrans.
Qu'est devenu, Seigneur, ce zele magnanime,
Qui même du Sénat avoit forcé l'estime ?
Si Gracchus protegeoit nos tristes citoyens,
Vos soins alloient plus loin mille fois que les siens.

DRUSUS.

Juge plus sainement du motif de mon zele :
J'ai feint de servir Rome, & n'ai rien fait pour elle.
Contre mon fier rival j'ai toûjours conspiré :
Redouté du Sénat, & du peuple adoré,
Il triomphoit, Albin, & par mes artifices
J'ai pris soin d'obscurcir l'éclat de ses services.
J'avois besoin du peuple, & pour me l'acquérir,
Sur les soins de Gracchus il falloit encherir :
Enfin pour l'abaisser j'ai tout mis en usage ;
Et je vais en ce jour couronner mon ouvrage.

ALBIN.

Vous vous perdrez tous deux en vous désunissant,
Seigneur, feignez toûjours.

DRUSUS.

Le mal est trop pressant.

Tous mes coups ſont perdus, pour peu que je differe.
Hé ! qu'ai-je à ménager, quand tout me deſeſpere ?
Mon rival ſe déclare avec bien plus d'éclat :
Tu ſçais qu'Opimius lui doit le Conſulat.
Un don ſi précieux termine leurs querelles ;
Gracchus met en oubli l'outrage de Fregelles :
Que ne fait point l'amour ? Mais ou je ſuis trompé,
Ou d'un coup imprévu le Tribun eſt frapé.
Oui, j'ai vu dans ſes yeux une douleur ſecrete ;
Peut-être qu'un refus rend ſon ame inquiete :
Allons, n'oublions rien, profitons des momens ;
Voyons Opimius, ſçachons ſes ſentimens,
Offrons tout mon crédit pour prix de Licinie,
Et même, s'il le faut, ſervons la tyrannie.
Je ne puis trop payer un bien ſi plein d'appas.

ALBIN.

Qu'allez-vous faire ? ô Dieux !

DRUSUS.

Ne me replique pas :
Il s'agit de confondre un rival qui me brave.
Que m'importe après tout que Rome ſoit eſclave,
Si telle eſt de ſon ſort l'irrévocable loi,
Qu'elle ſoit miſe aux fers par Gracchus, ou par moi.
Non, du fatal amour qui tous deux nous anime,
Il faut lui diſputer & le fruit, & le crime :
Je ſacrifierai tout au ſuccès de mes feux,
Et même une vertu qui fait des malheureux :
Enfin à mon rival j'oppoſe Cornelie.

Mais

Mais avec le Sénat s'il ſe réconcilie,
Ce n'eſt qu'au deſeſpoir qu'il me faut recourir :
Et je veux en ce jour ou le perdre, ou perir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OPIMIUS, LICINIE, MAXIME.

OPIMIUS.

LA mere de Gracchus en ces lieux doit ſe rendre ;
Mais je veux vous parler avant que de l'entendre.
Ma fille, vous voyez dans quel preſſant danger
Nous met un peuple entier qui nous oſe aſſieger ;
Gracchus en eſt le Chef. Ce peuple téméraire
Eſt tel ſous ce Tribun qu'il étoit ſous ſon frere.
Le fier Tiberius pendant ſon Tribunat,
En mortel ennemi, pourſuivit le Sénat ;
Et vous n'ignorez pas qu'il en perdit la vie.
Par ſon frere aujourd'hui même route eſt ſuivie :
Je ne ſçai ſi le Ciel lui garde un même ſort,
Et ſi nous allons voir ſon triomphe, ou ſa mort.
Pour le bien de l'Etat j'ai voulu me contraindre :
Dans ce funeſte jour Rome avoit tout à craindre ;
Gracchus la menaçoit du ſort le plus affreux ;

Je me ſuis abaiſſé juſqu'à flater ſes vœux ;
Il vient vous épouſer, ou du moins il l'eſpére.
Mais vous, à cœur ouvert, parlez à votre pere :
Si l'ennemi commun doit être votre époux,
Ma fille, ſans murmure y conſentirez-vous ?

LICINIE.

Seigneur, tout vous répond de mon obéiſſance :
Vous avez ſur mon ſort une entiere puiſſance ;
Pour moi, vos volontés ſont de ſuprêmes loix :
Cependant ſi j'étois maîtreſſe de mon choix,
Je ne pourrois garder trop d'horreur pour un homme,
Qui ſeroit l'ennemi de mon pere, & de Rome :
Et Gracchus paroîtroit comme un monſtre à mes yeux,
S'il oſoit s'y montrer ſous ce nom odieux :
Mais je vois ſans horreur le fils de Cornelie,
Puiſqu'enfin avec lui je vous réconcilie.

OPIMIUS.

Moi ! ceſſez de le croire, & connoiſſez mon cœur,
Je n'aſpire en ce jour qu'à me voir ſon vainqueur.

LICINIE.

Quoi ! Seigneur.

OPIMIUS.

Il ſçaura tantôt ce que je penſe :
Cependant avec ſoin flatons ſon eſpérance ;
Diſſimulons....

LICINIE.

Helas !

OPIMIUS.

Etouffez ces ſoupirs,
Ma fille, & ne ſongez qu'à ſuivre mes deſirs,
Je l'ordonne.

LICINIE.

Ah! Seigneur, n'eſt-ce pas pour le ſuivre
Qu'aux plus cruels tourmens votre fille ſe livre?
S'il falloit de Gracchus vous venger aujourd'hui;
Pourquoi rallumiez-vous l'amour que j'eus pour lui,
Je l'avois preſque éteint ce feu, qui fait mon crime,
Puiſque vous l'ordonnez j'en ſerai la victime,
Au moins veuillent les Dieux ne s'en prendre qu'à moi,
Et vous mettre à couvert du coup que je prévoi.

SCENE II.

OPIMIUS, MAXIME.

OPIMIUS.

QUe m'annonce en tremblant la triſte Licinie?
Sans doute le Tribun attente ſur ma vie.
Elle aura découvert à travers ſes diſcours,
Quelque piége ſecret qui ménace mes jours:
Il faut le prévenir, & je ſuis prêt, Maxime;
Même ſoin, même haine aujourd'hui nous anime;

Mais je n'ai qu'à fraper, mes coups ſeront certains :
La juſtice des Dieux le livre entre nos mains.

MAXIME.

Ah ! Seigneur, craignez tout d'un peuple qui l'adore ;
Evitez ſa fureur, vous le pouvez encore ;
Rendez-lui ſon Tribun, mais plûtôt achevez
De diſſiper les flôts contre vous ſoulevez.
Le Tribun y conſent. L'hymen de Licinie
Peut enfin rendre Rome à Rome réünie :
Si Gracchus contre vous s'arma juſqu'en ce jour,
Il a ſacrifié ſa haine à ſon amour ;
Vous n'en ſçauriez douter : vous l'avez vû vous-même
Remettre entre vos mains l'autorité ſuprême.

OPIMIUS.

Juſqu'au ſuprême rang il m'a laiſſé monter,
Pour avoir plus de gloire à m'en précipiter :
En vain par ſes préſens il penſe me ſurprendre,
Je ſçai de ce Tribun ce que je dois attendre ;
Et le ſoin que j'ai pris d'allumer ſon courroux,
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
Toûjours à ſes deſſeins il m'a trouvé contraire ;
Il ſuivoit à grands pas les traces de ſon frere :
Et moi pour l'éloigner du même Tribunat,
Qui ſous Tiberius fit trembler le Sénat,
Je le chargeai lui ſeul du crime de Fregelles ;
J'oſai le dénoncer comme chef des rebelles.

Mais Rome n'aſpiroit qu'à vivre ſous ſes loix :
Elle écouta Gracchus, & fut ſourde à ma voix :
On le nomma Tribun, ce coup me fut ſenſible ;
C'étoit à mes deſſeins un obſtacle invincible.
Je ne veux point d'égal, encor moins de vainqueur ;
Car enfin ſans regret je puis t'ouvrir mon cœur,
Maxime, je ſçai trop combien tu m'es fidelle ;
Je cours à la grandeur où mon deſtin m'apelle.
Rome a juſqu'au jourd'hui ſoumis tout l'Univers ;
Il eſt tems qu'à ſon tour elle porte des fers.
Je brule de la voir à moi ſeule aſſervie ;
Et j'immolerai tout à cette noble envie.

MAXIME.

Hé bien ! qu'attendez-vous ? le chemin eſt ouvert.
Loin de vous traverſer Gracchus même vous ſert :
Contentez ce Tribun : donnez-lui votre fille ;
Et la grandeur ſuprême entre en votre famille.
Pouvez-vous l'établir ſur un plus ferme appui ?
Le Sénat eſt pour vous, tout le peuple eſt pour lui.
Raſſemblez-en vous deux l'une & l'autre puiſſance,
Et tout ſera ſoumis à votre obéiſſance.

CRIMIUS.

Je te l'ai déja dit, je ne veux point d'égal ;
Et dans un gendre enfin je verrois un rival.
Non, il vaut mieux le perdre ; & je le puis ſans peine :
Je te dirai bien plus, tout ſeconde ma haine.
Druſus vient de m'apprendre un important ſecret :
Il aime Licinie, & ne voit qu'à regret,

Cet hymen prétendu dont son rival se flate :
Il entreprendra tout, si je veux qu'il éclate ;
Je ménage avec soin ce nouveau concurrent :
Il est aimé du peuple, & son crédit est grand.
Leur parti divisé rafermira le nôtre ;
Et je veux, si je puis, les perdre l'un par l'autre.
Mais je vois Cornelie. Il faut feindre à ses yeux.

SCENE III.

OPIMIUS, CORNELIE, MAXIME, FULVIE.

CORNELIE.

ON ne s'attendoit pas à me voir en ces lieux :
La fureur du Sénat contre moi conjurée,
N'a pris que trop de soin de m'en fermer l'entrée.
J'y vois de toutes parts des objets ennemis,
Des mains teintes du sang de mon illustre fils :
Mais, Consul, si ma vue a droit de vous surprendre,
Que ne fait point sur moi ce que je viens d'apprendre ?
Gracchus, mon fils Gracchus, prêt à tout oublier,
Ose avec le Sénat se reconcilier :
Déja pour son hymen dans ces lieux tout s'apprête.
De quel œil dois-je voir cette odieuse fête ?
Mais non, on m'a trompée, & je connois trop bien

L'indomptable fierté du ſang Cornelien,
Pour penſer que Caïus en terniſſe la gloire,
Juſques à s'allier... non, je ne le puis croire:
Un fils de Cornelie, un fils vraiment Romain,
N'a pu ſi lâchement diſpoſer de ſa main.

OPIMIUS.

Qu'a de honteux pour vous une chaîne ſi belle,
Qui va donner à Rome une face nouvelle?
La main de Licinie eſt-elle à refuſer,
Le ſang d'Opimius eſt-il à mépriſer,
Madame, & votre fils que j'accepte pour gendre,
En montant juſqu'à moi, croit-il encor deſcendre?
Le croyez-vous vous-même, & l'éclat de mon rang
Dément-il à vos yeux l'orgueil de votre ſang?
Quand j'éleve Gracchus juſqu'à mon alliance,
Peut-être je me fais aſſez de violence.
Je ſçai ce que je dois au ſang Cornelien;
Mais l'intérêt public m'eſt plus cher que le mien.

CORNELIE.

Si l'intérêt public eſt ce qui vous anime,
J'approuve cet hymen que j'ai pris pour un crime;
Gracchus, ſans mon aveu, peut engager ſa foi;
Et mon fils eſt à Rome encore plus qu'à moi.
Mais ne puis-je, Conſul, avant toute autre choſe,
Apprendre quelles loix cet hymen vous impoſe?
Allez-vous du Sénat abattre la fierté?
Le peuple ſera-t-il remis en liberté?
Ne gémira-t-il plus dans un triſte eſclavage?

Des biens communs à tous fera-t-on le partage?
Vengera-t-on enfin Tiberius mon fils?
Achevez votre hymen, je l'accepte à ce prix.

OPIMIUS.

J'ai peine à revenir de ma surprise extrême:
Est-ce dans le Sénat qu'on me parle de même,
Madame? votre fils sçaura mes sentimens;
Il suffit, qu'il soit prêt à mes commandemens.
Il faut bien, s'il prétend entrer dans ma famille,
Qu'il apprenne à quel prix je lui donne ma fille.

SCENE IV.

CORNELIE, FULVIE.

FULVIE.

L'Hymen, vous le voyez, n'est pas si résolu,
Madame, le Consul parle en maître absolu,
Votre sang est trop fier pour souffrir qu'on le brave,
Et Gracchus rougiroit de fléchir en esclave.

CORNELIE.

Oui, je connois mon sang, tout doit me rassurer;
Un fils comme le mien ne peut dégénerer.
Pressé par son amour, il se peut qu'il s'oublie:
Mais je le reverrai digne de Cornelie;
Un cœur comme le sien ne peut être abattu;
S'il a beaucoup d'amour, il a plus de vertu;

Le

Le ſoin de ſon devoir rentrera dans ſon ame :
Je viens y rallumer une plus belle flamme ;
Mais qu'il tarde à venir ! il ſçait que je l'atens.

FULVIE.

Pour vous voir ſans témoins, il peut prendre ſon tems :
Madame ; mais il vient.

CORNELIE.

Retire-toi, Fulvie.

SCENE V.

CORNELIE, GRACCHUS.

GRACCHUS.

MAdame, à quel danger livrez-vous votre vie ?
Le Sénat animé d'un injuſte courroux,
De mon frere & de moi peut ſe venger ſur vous :
Ni ſexe, ni vertu n'arrêteront ſa rage :
Ha ! mettez-vous de grace à couvert de l'orage ;
Je le voi ſans effroi tout prêt à m'accabler,
Et ce n'eſt que pour vous que j'aprens à trembler.

CORNELIE.

Hé ! penſez-vous, mon fils, que la mort m'épouvante,
Et que dans le péril ma vertu ſe démente ?
Mais qu'ai-je à craindre ici ? les murs de ce Palais
Ne m'entretiennent plus que d'hymen, & de paix :

Un mot de votre bouche a pu calmer l'orage,
Et je viens en ces lieux jouir de votre ouvrage.

GRACCHUS.

Madame, je rougis d'avoir, sans votre aveu,
Pour sauver ma patrie éteint un si grand feu :
J'allois voir en ce jour Rome en cendres réduite.

CORNELIE.

Je ne puis qu'admirer cette sage conduite,
Qui vous fait prévenir un orage éclatant :
Mais le peuple, Gracchus, en sera-t-il content ?
Sur le point d'être heureux, & tout plein de vous-même,
Ne l'oublirez-vous point ce peuple qui vous aime ?
Verra-t-il sans gémir votre félicité,
Et sera-t-il au moins compris dans le Traité ?

GRACCHUS.

Je me dois tout entier à la cause publique,
Madame ; à ce seul soin il faut que je m'applique ;
Et Rome, & mon amour en seront satisfaits :
J'obtiendrai Licinie, elle obtiendra la paix ;
Mais si le peuple enfin au gré de son caprice,
Rejette cette paix, & veut que tout periſſe ;
Il faut qu'à sa fureur je m'oppose aujourd'hui,
Et je dois le forcer d'être heureux malgré lui.

CORNELIE.

Le forcer d'être heureux, quel nouvel esclavage !
Quoi ! déja du Sénat vous parlez le langage,
Tribun. Hé depuis quand tout ce peuple à vos yeux

N'eſt-il qu'un frenetique, & qu'un capricieux ?
Ah ! ſi vous le peignez d'une couleur ſi noire,
Du grand Tiberius que devient la memoire ?
Ce qu'il fit pour le peuple eſt donc un attentat ;
Son zele n'aſpiroit qu'à renverſer l'Etat ;
Il ſuivoit en aveugle une foule inſolente :
Ah ! cruels, reſpectez ſon ombre encor ſanglante.

GRACCHUS.

A ce frere ſi cher je ne fais point ce tort :
Mais plus je me rappelle & ſa vie, & ſa mort,
Plus de ce peuple ingrat je connois l'injuſtice ;
Madame, permettez que je m'en garantiſſe :
Mon frere ne périt que pour ſon intérêt,
Et ce peuple en ſuyant prononça ſon arrêt :
Autant que le Sénat il lui devint contraire.

CORNELIE.

Et c'eſt où je t'attens. L'as-tu vengé ce frere ?
Ce Sénat que tu vas proteger aujourd'hui,
Tout fumant de ſon ſang t'eſt-il plus cher que lui ?
Tu te fais de ſa mort une affreuſe peinture ;
Hé ! ne le vois-tu pas privé de ſépulture,
Triſte jouet du Tibre, errant au gré des flots,
Attendre de toi ſeul un éternel repos ?
Voudras-tu lui porter l'atteinte la plus vive ?
Te verra-t-il enfin ſourd à ſa voix plaintive,
Oubliant par quels bras il a perdu le jour,
Ecouter ſeulement la voix de ton amour ?
Lâche, ſuis donc l'amour, & renonce à la gloire,
Du ſang des Scipions va flétrir la mémoire :

Ne te l'ai-je donné ce sang si glorieux ;
Pour en voir l'éclat disparoître à mes yeux ?
Dieux, ... & l'un & l'autre frere,
N'étoit-ce pas assez que d'être une fois mere ?
Ha ! je m'applaudissois d'avoir porté deux fils,
Qui seroient quelque jour l'appui de leur pays :
Le premier, je l'avoue, a rempli mon attente ;
A suivre son devoir, son ame fut constante ;
Le dernier jusqu'ici l'a suivi pas à pas :
Mais enfin jusqu'au bout il ne l'imite pas ;
A peine est-il entré dans sa noble carriere,
Que loin de la remplir, il regarde en arriere :
Aux ordres du Sénat cet esclave obéit.
L'un est mort pour le peuple, & l'autre le trahit.
Par quel sensible endroit faut-il que tu m'attaques ?
Me feras-tu rougir d'être mere des Gracques ?
Tu sais qu'à ce seul nom je bornai tous mes vœux ;
Voudrois-tu, mon cher fils, me les rendre honteux ?
M'aurois-tu condamnée à cette ignominie ?

GRACCHUS.

O devoir ! ô tendresse ! ô gloire ! ô Licinie !

CORNELIE.

Tu balances encor fils indigne de moi,
Va, c'est trop soutenir le trouble où je te voi ;
J'ai fait ce que j'ai pu contre un amour funeste ;
Peut-être tes remords acheveront le reste.

SCENE VI.

GRACCHUS *seul.*

QUel reproche, grands Dieux, m'attire mon amour !
Ah ! puis-je encore ſouffrir la lumiere du jour ?
Eſt-ce ainſi que je ſuis les traces de mon frere ?
Je prens, ſans y penſer, un chemin tout contraire.
Ma mere, par pitié m'en fait appercevoir :
Une femme m'apprend à ſuivre mon devoir.
C'en eſt fait, de mon cœur il faut que je te chaſſe,
Lâche amour, ma vertu redemande ſa place,
Elle parle, il ſuffit, je n'entens plus ta voix,
Et je briſe tes fers pour rentrer ſous ſes loix.
Fuyons... Ciel ! Licinie auſſi-tôt me rappelle :
Elle eſt digne de moi, mais ſuis-je digne d'elle ?
Non, ſi de ma vertu l'amour étoit vainqueur,
Elle auroit à rougir de regner dans mon cœur ;
Je lui dois un Amant au-deſſus du vulgaire ;
Soupirer pour la fille, & combattre le pere,
Eſtre Amant & Tribun l'effort eſt pluſqu'humain,
Mais un pareil effort eſt digne d'un Romain.
Rendons malgré l'amour dont mon ame eſt remplie,
Un Romain à ſa gloire, un fils à Cornelie.
A peine je le puis, mais enfin je le dois ;

D'un peuple, qui m'attend, allons calmer l'effroi.
N'en déliberons plus, mon devoir le demande:
Sortons d'ici.

SCENE VII.

GRACCHUS, MAXIME.

MAXIME.

SEigneur, Opimius vous mande.

GRACCHUS.

Depuis quand un Consul mande-t-il un Tribun?
Ce droit entre nous deux pour le moins est commun:
Mais allez, près de lui j'aurai soin de me rendre:
Je veux bien l'écouter, Maxime, il peut m'attendre.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OPIMIUS, GRACCHUS, DRUSUS, Suite.

OPIMIUS.

QU'on ſe retire; & vous, Tribuns, prenez vos places:
Inſtruite dès long-tems à braver les diſgraces,
Rome a vu juſqu'ici d'un viſage aſſuré
Tout l'Univers entier contre elle conjuré;
Pour la premiere fois elle commence à craindre,
Elle emprunte aujourd'hui ma bouche pour ſe plaindre:
Tout doit ſuivre ſes loix; mais tout n'eſt pas ſoumis,
Il lui reſte à dompter de nouveaux ennemis:
Ne les cherchons pas loin, ils ſont dans ſes murailles,
Et ſes propres enfans déchirent ſes entrailles.
Vous le voyez, Tribuns, ce peuple audacieux,
Qui nous tient aſſiégés dans ces auguſtes lieux,
Il oſe juſqu'à nous porter ſon inſolence:
Rien n'arrête le cours de cette violence;

Et, loin de le fraper d'une juſte terreur ;
Vous êtes les premiers à flater ſa fureur.
Mais quel fruit attend-il d'un projet ſi funeſte ?
La bonté du Sénat eſt tout ce qui lui reſte :
Il daigne en ſa faveur vous l'offrir par ma voix ;
C'eſt à vous d'obéir à ſes ſuprêmes loix.

GRACCHUS.

Seigneur, quelque reſpect que le Sénat impoſe,
Il nous faut mettre Rome avant toute autre choſe :
Elle nous fait des loix qu'on ne doit point trahir,
Et dès qu'elle a parlé, c'eſt à nous d'obéir.
J'écoute le Sénat, tant qu'il en eſt l'Oracle ;
Mais à ſa liberté dès qu'il veut mettre obſtacle,
Je ne reconnois plus ſes ordres abſolus.
Je ſuis Romain, Tribun, & ne ſçai rien de plus.
Romain, je n'ai des yeux que pour la République ;
Tribun, au bien du peuple il faut que je m'aplique :
Si contre vous, Seigneur, il oſe conſpirer,
Que n'avez-vous point fait pour le deſeſperer ?
Vous-même vous l'avez forcé d'être rebelle :
Qu'on lui rende juſtice, il deviendra fidelle.
Le Sénat a ſes droits, mais le peuple a les ſiens ;
Croit-on impunément uſurper tous ſes biens ?
Car enfin de nos maux c'eſt la ſource fatale,
A-t-on exécuté le teſtament d'Attale ?
Ses Etats, ſes tréſors étoient communs à tous :
Cependant vous voyez qu'ils ne ſont que pour vous.
Hé ! de quoi ſert que Rome étende ſes frontieres ?

Les Lions & les Ours au moins ont leurs tanieres ;
Tandis que des Romains par-tout ſi révérez,
N'ont pas même chez eux des foyers aſſurez.
Pourquoi les apeller les maîtres de la Terre ?
Il eſt vrai qu'ils le ſont par le droit de la guerre ;
Mais leur triſte valeur n'enrichit que les Grands,
Et parmi leurs égaux ils trouvent leurs tyrans.
Seigneur, voilà de Rome une fidelle image ;
Peut-être que Druſus en dira davantage.

DRUSUS.

Seigneur, j'aime le peuple, & l'ai toûjours fait voir.
Je ſuis Tribun : ce nom me preſcrit mon devoir :
Rien ne peut me porter à trahir ma patrie ;
Ma gloire juſque-là ne ſera pas flétrie.
Mais quand je refléchis ſur le péril commun,
Je ſuis bien plus Romain que je ne ſuis Tribun.
Il s'agit aujourd'hui de ſauver Rome entiere :
Je vois de ſes enfans la troupe meurtriere,
Lever déja le bras pour lui percer le ſein.
Comment autoriſer ce barbare deſſein ?
Je n'en ai que trop fait, la ſuite en eſt funeſte :
Un juſte repentir eſt tout ce qui m'en reſte.
Plus le mal eſt flaté, plus il eſt dangereux,
Et le peuple ſe perd à force d'être heureux ;
Demande-t-il un bien, à peine il le poſſéde,
Qu'il faut qu'au même inſtant un autre lui ſuccede ;
De deſirs en deſirs il court en furieux,
Rien ne remplit ſon cœur, & tout frape ſes yeux.
Seigneur, voilà du peuple une fidélle image ;

Et Gracchus, s'il l'oſoit, en diroit davantage.

GRACCHUS.

Si je l'oſois, ô Ciel! & depuis quand Tribun,
Si pourtant ce grand nom encor nous eſt commun,
Depuis quand penſez-vous que Gracchus ſçache feindre?
A cette lâcheté qui pourroit me contraindre?
Ah! rougiſſez plûtôt de vos déguiſemens,
Qui vous font démentir vos premiers ſentimens.

DRUSUS.

Je ne déguiſe point, c'eſt un art que j'ignore;
J'ai protegé le peuple, & le ferois encore,
Si ſa fureur enfin n'alloit juſqu'à l'excès:
Mais je crains pour mon zele un funeſte ſuccès;
Rome a payé trop cher celui de votre frere,
Vous en voyez le fruit.

GRACCHUS.

Arrêtez, téméraire,
Gardez-vous d'attaquer un nom ſi glorieux,
Et qui malgré l'envie eſt monté juſqu'aux Cieux.
Mais, Seigneur, c'eſt à vous qu'il faut que je m'adreſſe;
Et puiſqu'à nous trahir un Tribun s'intereſſe,
Je défendrai moi ſeul l'honneur du Tribunat,
Contre lui, contre vous, contre tout le Sénat.

OPIMIUS.

Suivez, ſuivez plûtôt l'exemple qu'on vous donne;
Mais ſçachez à quel prix le Sénat vous pardonne.
De nos malheurs communs Fulvius eſt l'auteur;

Il a trempé ſes mains dans le ſang d'un Licteur :
Faut-il qu'un ſacrilege impunément l'immole.
A l'aſpect du Sénat, dans le ſaint Capitole,
Nous l'avons vu tomber preſqu'aux pieds des Autels ;
Pendant un ſacrifice offert aux Immortels ;
Et tandis qu'il tenoit, entre ſes mains ſanglantes,
Des agneaux égorgés les entrailles fumantes ;
Nous avons à venger les hommes & les Dieux,
Et nous perdrons plûtôt tous les ſéditieux :
Mais puiſque Fulvius a formé la tempête,
Tribuns, pour la calmer il ſuffit de ſa tête.

GRACCHUS.

Il ſuffit de ſa tête, ô Ciel ! que dites-vous ?
Quoi ! je pourrois livrer Fulvius à vos coups.
O Rome, qui jadis brillas de tant de gloire,
Es-tu la même encor? Non, je ne le puis croire ;
Il ne te reſte rien de ton éclat paſſé,
Sous les loix d'un Sénat où tout eſt renverſé.
Un Licteur mépriſable autant que téméraire,
Exige pour victime un homme Conſulaire ;
Et, tandis qu'un Tribun lâchement égorgé,
N'a pas même au tombeau, bien loin d'être vengé,
Au ſang le plus abject il faut rendre juſtice,
Et du ſang le plus pur lui faire un ſacrifice.
Je perirai moi-même avant d'y conſentir :
Mais enfin de ces lieux il eſt tems de ſortir ;
Et j'y trouve à la paix un obſtacle invincible.

OPIMIUS.

Allez donc avancer votre perte infaillible :
Je ne vous retiens plus, Tribuns ; mais songez bien
Que pour sauver le peuple il n'est que ce moyen ;
Hâtez-vous de le mettre à couvert de la foudre :
C'est ce qu'entre vous deux je vous laisse résoudre.

SCENE II.

GRACCHUS, DRUSUS.

GRACCHUS.

LE Consul se retire, allez, suivez ses pas :
C'est là votre chemin, ne vous contraignez pas ;
Pour moi je vais trouver le peuple qui m'appelle,
Et dans tout son éclat lui montrer votre zele.

DRUSUS.

Cessant de le flater je le sers mieux que vous.

GRACCHUS.

Ce sera donc à lui de juger entre nous.

DRUSUS.

Vous en ferez sans doute un Juge favorable ;
Mais il seroit pour moi, s'il étoit équitable.

GRACCHUS.

Il est vrai, vos bontés se signalent pour lui :
Il n'a plus rien à craindre, ayant un tel appui.

DRUSUS.

Le succès montrera qui sçait mieux le défendre.

GRACCHUS.

Pour vous le faire voir, je vais tout entreprendre:
Adieu. Votre intérêt vous demande en ces lieux;
On n'y peut trop payer vos soins officieux:
Un Tribun suppliant est un illustre esclave:
Cependant entre-nous craignez le sort d'Octave.
Drusus se souviendra, qu'en dépit du Sénat,
Il se vit dépouiller du sacré Tribunat.

DRUSUS.

Comme le sort pour tous a le même caprice,
Gracchus se souviendra qu'après cette injustice,
Octave sçut venger la perte de son rang,
Et que Tiberius le paya de son sang.
Dans un pareil dessein même sort vous menace;
Ou cessez de le suivre, ou craignez sa disgrace.

GRACCHUS.

Un grand cœur ne craint rien quand il fait ce qu'il doit;
La vertu me conduit, le succès, quel qu'il soit,
Me couvrira de gloire, & vous d'ignominie.

DRUSUS.

Le tems justifira... Mais je vois Licinie;
Je sçai que vous l'aimez: peut être ce grand cœur
Perdra de sa constance aux yeux de son vainqueur.
Je vous laisse.

SCENE III.

GRACCHUS, LICINIE.

LICINIE.

AH! Seigneur, que venez-vous de faire?
Vous avez rallumé le courroux de mon pere,
Et la mort dans le sein, si je vis un instant,
Ce n'est que pour vous dire un éternel adieu;
Nous ne nous verrons plus...

GRACCHUS.

O Ciel, quel coup de foudre!

LICINIE.

Malgré tout notre amour il faut nous y resoudre;

GRACCHUS.

Le pourrez-vous?

LICINIE.

Helas! si le Ciel en courroux
Me laissoit à moi-même en m'arrachant à vous,
Contrainte de cacher une si belle flamme,
Au moins je la pourrois renfermer dans mon ame:
Mais mon pere a parlé, ses droits sont absolus,
Je ne suis plus à vous, & je suis à Drusus.

GRACCHUS.

Vous êtes à Drusus, Dieux! que viens-je d'entendre?
Sa perfidie enfin ne sçauroit me surprendre;

Avec mes ennemis il a pû se lier,
Puisqu'un prix tel que vous peut tout faire oublier,
Auprès de tant d'apas il n'est rien d'invincible;
Mais cependant Drusus fut toûjours insensible:
Il ne connut jamais le pouvoir de vos yeux.
Pourquoi m'enviroit-il un bien si précieux?
Est-ce l'ambition qui me le rend contraire?

LICINIE.

Non, Seigneur, c'est l'amour, & si j'en croi mon pere,
Déja depuis long-tems son cœur...

GRACCHUS.

Ah! c'est assez;
Je suis perdu, Madame, & vous me trahissez.

LICINIE.

Moi vous trahir, ingrat, vous osez me le dire:
Et, lorsque peu s'en faut qu'à vos yeux je n'expire,
Vous m'accablez encor d'un soupçon si cruel.

GRACCHUS.

Plût aux Dieux que mon cœur fût le seul criminel,
Et qu'enfin vos bontés pour moi sans artifice,
Me fissent condamner ce soupçon d'injustice;
Mais vous-même tantôt vous m'avez trop fait voir
Que je n'avois pour vous qu'un amour sans espoir:
J'ai lu sur votre front les remords de votre ame,
Drusus vous adoroit; vous le sçaviez, Madame,
Falloit-il m'attirer dans ce Palais fatal,

Pour y faire à mes yeux triompher mon rival?

LICINIE.

N'apellez point remors la frayeur la plus tendre.
Un Oracle... Ah! Seigneur, je n'oſe vous l'aprendre:
Mais, ſi de mes malheurs vous ſçaviez la moitié,
Je ne ſerois pour vous qu'un objet de pitié.

GRACCHUS.

Hé bien, ſi vous m'aimez avec tant de conſtance,
Qu'elle éclate aujourd'hui par votre réſiſtance;
Et, ſi vous prenez part aux rigueurs de mon ſort,
Rejettez un hymen qui me donne la mort.

LICINIE.

Moi, par un tel refus je trahirois ma gloire!
Et qui me laveroit d'une tache ſi noire?
Non, ceſſez de m'offrir cet indigne ſecours;
Je me dois toute entiere à l'auteur de mes jours:
Mais vous, qui juſques-là voulez que je m'oublie,
N'êtes-vous pas ſoumis aux loix de Cornelie?
A peine elle a parlé qu'on vous voit obéir;
Dois-je moins à mon pere, & puis-je le trahir?
Que dis-je? Votre cœur eſt bien plus à vous-même;
Rome veut notre hymen, vous m'aimez, je vous aime:
Mais Cornelie eſt ſeule écoutée en ce jour,
Et le reſpect en vous eſt plus fort que l'amour.

GRACCHUS.

Puiſqu'il vous faut ici faire un aveu ſincere,

Autant

Autant que je le dois je reſpecte ma mere :
Elle a vaincu mon cœur, mais ce cœur s'eſt rendu
Bien moins aux droits du ſang qu'à ceux de la vertu :
Oui, mon propre devoir m'a parlé par ſa bouche ;
J'en adore l'arrêt, c'eſt là ce qui me touche.
Un frere maſſacré, Rome prête à perir :
Voilà par quelles voix elle a ſçu m'attendrir.
Vous dirai-je encor plus couvert d'ignominie,
Il falloit renoncer au cœur de Licinie :
Le devoir, la vertu ſont vos ſoins les plus doux,
Et qui peut les trahir eſt indigne de vous.
Mon reſpect, dites vous, ſurmonte ma tendreſſe,
Rendez plus de juſtice au beau feu qui me preſſe :
Non, mon cœur n'a jamais aimé plus tendrement ;
Je deviens ennemi ſans ceſſer d'être amant ;
Et cet amour ſi cher que j'immole à ma gloire,
Ne fait que relever l'éclat de ma victoire.

LICINIE.

Hé, quelle gloire, ingrat, vous appelle aujourd'hui
D'un peuple mutiné vous devenez l'apui :
Votre devoir vous parle. Eſt-ce ainſi que l'on nomme
La fureur qui combat pour Rome contre Rome.
Du moins ſi vous alliez ſur les bords Africains,
Dans un ſang odieux tremper vos nobles mains,
Je vous préparerois moi-même une couronne.
Mais helas ! ma conſtance en ce point m'abandonne.

Quels sont les ennemis que vous allez chercher ?
Faut-il qu'à votre bras on puisse reprocher,
Que les malheurs de Rome ont été son ouvrage,
Qu'il a tout inondé de sang & de carnage,
D'une aveugle fureur porté le coup mortel
Confondu l'innocent avec le criminel !
Ah ! Seigneur, je frémis à vous dire le reste ;
De votre frere, helas ! craignez le sort funeste ;
Et s'il vous faut perir, ne m'ôtez pas l'espoir
De vous voir rendre au moins le suprême devoir.

GRACCHUS.

Me laisse qui voudra privé de sépulture :
La gloire qui m'attend n'en sera pas moins pure ;
Mon nom dans tous les cœurs se fera des tombeaux,
Madame, & la vertu n'en a point de plus beaux.

LICINIE.

Vous allez donc vous perdre, & mes cris, & mes larmes,
Pour fléchir votre cœur, sont de trop foibles armes.

GRACCHUS.

Vous avez prononcé l'arrêt de mon trépas,
Quelqu'injuste qu'il soit, je n'en murmure pas ;
Pour un infortuné la vie est un supplice,
Et puisque je vous perds, tout veut que je périsse.
Moi, je vivrois, Madame, & vivrois condamné
A voir l'hymen fatal qui vous est destiné :
Pourriez-vous m'imposer de loi plus rigoureuse !
Non, la vie à ce prix est pour moi trop affreuse,

Et la plus prompte mort eſt mon dernier recours :
Ne plus vivre pour vous, c'eſt mourir tous les jours.
Allons, c'eſt trop tenir ma fureur ſuſpendue.
Periſſons, mais perdons un rival qui me tue :
Après cette victime il faut tout immoler.
Que le Tibre groſſi du ſang qui va couler,
Porte un affreux tribut aux manes de mon frere ;
Que rien n'échape enfin à ma juſte colere :
Tremblez pour le Sénat, tremblez pour nos tyrans,
Tremblez pour vos amis, tremblez pour vos parens :
Aux cœurs deſeſperés tout devient légitime,
Et votre pere enfin dans l'horreur qui m'anime. . .

à part. LICINIE.

Ha cruel. . . juſtes Dieux, vous me l'avez prédit.
à Gracchus.
De grace raſſurez mon eſprit interdit :
Je ne condamne plus votre juſte vengeance ;
Mais épargnez au moins l'auteur de ma naiſſance ;
Et ne me forcez pas moi-même à le trahir,
Voyant ſon meurtrier, ſans pouvoir le haïr.

GRACCHUS.

Où ſuis-je, ah dieux !

LICINIE.

J'entens votre cœur qui ſoupire ;
Si vous m'aimez encor n'oſez-vous me le dire ?
Mes efforts contre vous ſeroient-ils ſuperflus ?

Vous évitez mes yeux, ah ! ne les craignez plus :
On vient vous secourir, & je vois Cornelie.

SCENE IV.

CORNELIE, GRACCHUS, LICINIE, FULVIE.

LICINIE.

NOn, n'appréhendez pas que votre fils s'oublie :
Il n'est pour mon malheur que trop digne de vous,
Madame ; & j'en attens les plus funestes coups.

CORNELIE.

Que sa douleur me plaît ! que j'aime à voir sa crainte,
Ses pleurs, cette pâleur sur son visage peinte !
Tout me dit à la fois que mon fils m'est rendu,
Et que je te retrouve après t'avoir perdu.
Connois-tu bien, mon fils, le prix de ta victoire,
Des mêmes yeux que moi vois-tu quelle est ta gloire ;
Après ce grand effort rien ne doit t'arrêter,
Et vainqueur de l'amour tu peux tout surmonter.

GRACCHUS.

Quelle victoire, ô dieux ! quelle gloire cruelle !
A peine je suffis à ma douleur mortelle :
Et quand je fuis l'amour, loin d'en être vainqueur,

Ton emporte le trait au milieu de mon cœur.
O trop heureux rival !

CORNELIE.

N'en dis pas davantage.
Je ſçais tout, & je viens affermir ton courage ;
On te trahit mon fils, on oſe t'outrager.
Hé bien il ne s'agit que d'oſer te venger :
Fais ceder ton amour à ta juſte colere,
Immole d'un ſeul coup le rival & le pere.

GRACCHUS.

Qu'entens-je, juſtes Dieux ! Que me propoſez-vous ?
Je ſçai que mon rival doit tomber ſous mes coups.
Mais, s'il me faut verſer le ſang de Licinie,
Le devoir qui l'ordonne a trop de tyrannie ;
Pour un pere ſi cher j'ai vu ſon deſeſpoir,
Et ſa tête à la main j'oſerois la revoir.
Ah ! periſſe plûtôt l'auteur de ſes alarmes ;
La vengeance à ce prix pour moi n'a point de charmes,
Madame, & je renonce au grand nom de Romain,
Si pour le mériter il faut être inhumain.

CORNELIE.

Puiſque tu ne ſçaurois triompher de ta flamme,
Je ne veux pas mon fils tyranniſer ton ame :
Epargne Opimius, il ne peut m'échaper ;
Au refus de ton bras mille autres vont fraper.
J'ai pris ſoin d'en choiſir dont je dois tout attendre ;

Ils mettront, s'il le faut, tout le Sénat en cendre.
Tu connois les Gaulois, c'eſt un peuple indompté,
Qui pour ſuprême bien compte la liberté ;
Tu ſçais qu'à ſa valeur il n'eſt rien d'impoſſible ;
Le Sénat n'eut jamais d'ennemi plus terrible.
Je les ai ſçu dans Rome introduire avec ſoin,
Pour te prêter leurs bras dans un preſſant beſoin ;
Il en eſt tems enfin, & ma vengeance eſt prête ;
Allons les raſſembler, viens te mettre à leur tête.
De quoi ſervent ici les momens que tu perds ?
Ils ne font que de Rome appéſantir les fers.

GRACCHUS.

Oui, c'eſt trop differer, courons à la vengeance ;
La liberté de Rome emporte la balance,
Et contre ſes tyrans il eſt tems d'éclater.

SCENE V.

CORNELIE, GRACCHUS, MAXIME, FULVIE, SOLDATS.

MAXIME.

PAr l'ordre du Sénat je viens vous arrêter, Seigneur.

GRACCHUS.

Quoi ! le Sénat a tant de perfidie :
Hé bien, ſi vous l'oſez, traîtres, prenez ma vie.

Voulant ſe défendre.

MAXIME *le désarmant.*

Seigneur. . . . . .

GRACCHUS.

Ah ! juste Ciel.

CORNELIE.

O destins rigoureux !
Frere, vous à jamais d'illustres malheureux.
Mon fils. . . .

GRACCHUS.

Adieu, Madame, allez venger mon frere ;
Mais de grace épargnez Licinie, & son pere.

SCENE VI.

CORNELIE, FULVIE.

CORNELIE.

AH ! periſſe plûtôt cet ennemi cruel,
Qui nous oſe à tous deux porter un coup mortel,
Quoi ! je l'épargnerois quand ſa fureur m'accable,
J'aurois de la pitié pour un impitoyable :
Non, cherchons-le, Fulvie, & de ſa trahiſon,
En me rendant mon fils, qu'il me faſſe raiſon ;
Ou de ſang, & d'horreur Rome entiere remplie,
Lui fera voir enfin ce que peut Cornelie.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DRUSUS, ALBIN.

DRUSUS.

OUi, tu me vois, Albin, toûjours plus malheureux :
En vain un doux eſpoir ſemble flater mes vœux,
En vain ſur mon rival j'obtiens la préférence,
Si j'en triomphe, Albin, ce n'eſt qu'en apparence ;
De l'objet que j'adore il poſſede le cœur ;
Du fond de ſa priſon il me brave en vainqueur ;
Et, lorſqué je le livre au Sénat qui l'opprime,
Licinie avec ſoin le venge de mon crime.

ALBIN.

Seigneur, vous l'arrachez à l'amour de Gracchus :
Elle doit être à vous. Que voulez-vous de plus ?

DRUSUS.

Je ſçai qu'elle obéit aux ordres de ſon pere :
Mais un ſi triſte hymen a-t-il de quoi me plaire ?
Je la vois en victime entraînée à l'Autel :
Eſt-ce ainſi qu'on ſe jure un amour éternel ?
Faut-il, ſi je l'obtiens, que ſa douleur m'accuſe

D'arracher

D'arracher un aveu que ſon cœur me refuſe ?
Hé ! que ſçai-je après tout, ſi je dois l'obtenir ?
Que ſçai-je, ſi l'ingrate eſt ſeule à m'en punir ?
Albin, d'Opimius j'entrevoi l'artifice :
Avant qu'avec ſa fille un nœud ſacré m'uniſſe,
Il veut que du Sénat j'aſſure les deſtins ;
Je ne puis être heureux qu'en domtant les mutins.
Mais qui me répondra de ſa reconnoiſſance,
Si Rome par mes ſoins tombe ſous ſa puiſſance ?
Cependant mon amour eſt prêt de tout tenter.
Il faut perdre Gracchus, quoiqu'il puiſſe en coûter.
S'il étoit mon vainqueur, Opimius lui-même,
A mon rival heureux livreroit ce que j'aime ;
Sur le point de ſa chute il ſe voit aujourd'hui.
Un gendre aimé du peuple eſt un puiſſant appui.
N'en déliberons plus, que mon rival périſſe ;
Son bonheur eſt pour moi le plus affreux ſupplice ;
Si je perds Licinie, au moins faiſons-lui voir
Tout ce que peut l'amour réduit en deſeſpoir.

ALBIN.

Moderez vos tranſports ; Opimius s'avance.

SCENE II.

OPIMIUS, DRUSUS, MAXIME, ALBIN.

OPIMIUS.

QUe tardez-vous, Tribun, à remplir ma vengeance ?

Allez, ſans perdre tems, aſſembler vos amis,
Et preſſer le ſecours que vous m'avez promis :
Je ſuis prêt à mon tour de tenir ma promeſſe.

DRUSUS.

Oui, Seigneur, vous verrez mon zele & ma tendreſſe ;
Mes amis ſont à vous ; & mes vœux ſont bornez,
A mériter le prix que vous me deſtinez.

OPIMIUS.

Allez donc, & ſongez qu'une même victoire
Nous doit combler tous deux de bonheur & de gloire.

SCENE III.

OPIMIUS, MAXIME.

OPIMIUS.

DE divers mouvemens je me ſens agité,
Maxime. Le Tribun en vain eſt arrêté ;
En vain de ſon deſtin je me ſuis rendu maître :
Peut-être en un moment je ceſſerai de l'être ;
Au ſeul bruit de ſes fers le peuple furieux,
Par de nouveaux efforts, nous preſſe dans ces lieux.
Le rang où je prétens, dépend d'un ſeul caprice ;
Si j'en voi la hauteur, j'en voi le précipice :
Et je puis devenir en ce jour ſi fameux,
Le plus grand des mortels, ou le plus malheureux.

MAXIME.

Tout vous flate, Seigneur, rejettez ces alarmes:
Druſus à ſes amis fera prendre les armes,
Et c'eſt pour mériter l'honneur de votre choix,
Qu'il veut mettre aujourd'hui les Romains ſous vos loix.
Le ſuprême bonheur où votre main l'éleve,
L'hymen....

OPIMIUS.

Hé! penſes-tu que cet hymen s'acheve?

MAXIME.

Quoi! Seigneur, Licinie oſe-t-elle trahir....

OPIMIUS.

Non, ma fille à mes loix eſt prête d'obéir:
Le reſpect qu'elle doit aux droits de la nature,
De l'amour dans ſon cœur étouffe le murmure.
Mais je compte pour rien & promeſſe & ſermens:
La ſeule ambition regle mes ſentimens.
J'ai promis à Druſus de l'accepter pour gendre:
Flaté d'un tel eſpoir il va tout entreprendre:
Enfin pour le Sénat je l'ai vu déclaré,
Et c'eſt l'unique but où j'avois aſpiré:
Cependant mon eſprit n'eſt pas tranquile encore.
Gracchus me hait, Maxime, & le peuple l'adore.
Ce n'eſt qu'en triomphant d'un ſi grand ennemi,
Que dans le premier rang je puis être affermi:
Le Sénat veut ſa mort, je brule d'y ſouſcrire;
Mais je la crains bien plus que je ne la deſire:
Et l'orage éclatant que j'attire ſur moi,

Tient mes coups ſuſpendus, & me glace d'effroi.
Si je me venge enfin, je ſuis perdu, Maxime.
Tu le vois.

MAXIME.

Votre effroi, Seigneur, eſt légitime :
Et, ſi Gracchus perit, je ne vous répons pas,
Que le peuple ſur vous ne venge ſon trepas.
Ah ! ſi pour ce Tribun ſurmontant votre haine,
Vous l'arrachiez à vous d'une éternelle chaîne.

OPIMIUS.

Non, n'attend point d'hymen, ceſſe de m'en parler :
Cependant pour le perdre, il faut diſſimuler.
A l'aſpect de ſa mort ſon inflexible mere,
Aux deſirs du Sénat enfin peut ſatisfaire,
Sacrifier le peuple au ſalut de ſon fils,
Et nous mettre à couvert de tous nos ennemis :
Mais, ſi la voix du ſang ne peut rien ſur ſon ame,
De Gracchus à ſon tour je veux flater la flamme,
Et lui promettre tout pour ne lui rien tenir.
Quand il en ſera tems je ſçaurai le punir,
A l'eſpoir d'un hymen s'il ſe laiſſe ſurprendre,
Il trahira le peuple ardent à le défendre ;
Et ce peuple indigné d'un pareil changement,
Le livrera lui-même à mon reſſentiment.
De l'hymen prétendu qui le rend infidéle,
Druſus déja dans Rome a ſemé la nouvelle :
C'eſt par ſa chute enfin que je dois m'élever.
Mais voici Cornelie, il eſt tems d'achever.

SCENE IV.

CORNELIE, OPIMIUS, FULVIE, MAXIME.

CORNELIE.

Cornelie en ces lieux eſt-elle priſonniere ?

OPIMIUS.

Non, vous avez ici liberté toute entiere :
Le Sénat y conſent, & ſon reſpect pour vous.

CORNELIE.

Laiſſons-là des reſpects dont je vous quitte tous :
Le Sénat à mon fils fait-il la même grace ?

OPIMIUS.

Votre fils contre nous arme la populace :
Et dans ce grand péril du ſuccès incertains,
Nous l'avons arrêté comme Chef des mutins.

CORNELIE.

Arrêter d'un Tribun la perſonne ſacrée !
Ah ! je ne vois que trop que ſa perte eſt jurée.
En vain vous me cachez vos projets odieux,
Tout ce qu'ils ont d'horreur ſe préſente à mes yeux.
Je n'attens du Sénat dont la fureur m'accable,
Que les ſanglans effets de ſa haine implacable ;
Et quand je me rapelle un affreux ſouvenir,
Le paſſé m'apprend trop à craindre l'avenir.

OPIMIUS.

Les Arrêts du Sénat dictez par la juſtice,

Mettent les innocens à couvert du ſupplice.

CORNELIE.

Quel crime avoit donc fait Tiberius mon fils ?

OPIMIUS.

Le ſort qu'il éprouva peut vous l'avoir appris,
Madame ; il uſurpoit la puiſſance ſuprême,
Et ſon audace alloit juſques au diadême.

CORNELIE.

Toûjours la calomnie a noirci la vertu :
On veut que pour regner mon fils ait combattu.
La liberté de Rome étoit ſon ſeul ouvrage ;
Mais, quand il faut le perdre, on l'apelle eſclavage.
Avez-vous oublié qu'il eſt ſorti d'un ſang,
Qui s'éleve au-deſſus du plus ſuperbe rang,
Que du trône autrefois mon ame peu charmée,
Refuſa hautement celui de Ptolomée ?
Et mon fils eût aimé la honte d'être Roi ?
Auroit-il donc reçu cet exemple de moi ?
Dites, dites plûtôt que l'ardeur de ſon zele
A venger ſon pays le rendit trop fidéle ;
Et que s'il balança la puiſſance des Grands,
Ce fut pour arracher le peuple à ſes tyrans.
Pour le même deſſein ſon frere a pris les armes,
C'eſt là tout ce qui fait vos mortelles alarmes.
Sans lui votre pouvoir ſeroit mieux affermi ;
Et protecteur du peuple, il eſt votre ennemi.

OPIMIUS.

Non, ce n'eſt pas ainſi que le Sénat le nomme.
Quel qu'il ſoit, à vos yeux, c'eſt l'ennemi de Rome :

On ne peut la ſauver qu'il n'en coute du ſang :
Et puiſque votre fils aſpire au premier rang,
Madame, vous voyez quel ſang il faut répandre.

CORNELIE.

Juſtes Dieux ! le Sénat oſeroit l'entreprendre.
Vous pourriez condamner un Tribun à la mort !
Par quel titre êtes-vous arbitres de ſon ſort ?
Mais je prétens en vain l'arracher au ſupplice,
Si dans ſes intérêts il n'a que la juſtice.
Dès long-tems parmi vous, elle ne regne plus :
Et le crime tout ſeul a des droits abſolus ;
Mais ſçachez qu'immolant & l'un, & l'autre frere,
Le Sénat n'a rien fait s'il épargne la mere.
J'avourai pour mes fils ceux d'entre les Romains,
Qui pour briſer nos fers me prêteront leurs mains.
Oui, Rome, tes enfans doivent être les nôtres :
Si l'on m'en ôte deux, tu peux m'en donner d'autres ;
Mais ſi tu dois fléchir ſous une injuſte loi,
Du moins ta liberté ne mourra qu'avec moi.

OPIMIUS.

Ainſi pour vous venger vous voulez, inhumaine,
Du peuple contre nous éterniſer la haine.
Hé bien ! nous préviendrons de ſi coupables ſoins :
Mais ſi Gracchus périt, vous ne pourrez au moins
Condamner du Sénat la rigueur équitable,
Puiſqu'il doit un exemple aux mutins rédoutable.

CORNELIE.

Il peut tout attenter ſous un Chef tel que toi,

Barbare, cependant tremble, frémis d'effroi ;
Mon fils t'a fait Conſul, & c'eſt là tout ſon crime.
Lui-même il t'a donné ce pouvoir qui l'opprime :
Mais ſçache que les Dieux en nous faiſant monter,
Se reſervent le droit de nous précipiter.
S'ils laiſſent quelque tems regner la tyrannie,
Ils ſe laſſent enfin de la voir impunie :
Tôt ou tard de leurs mains la foudre doit partir.
Ils ſuſpendent leurs coups pour les appeſantir :
Et l'on doit adorer leurs loix impénétrables,
Quand les plus innocens ſont les plus miſérables.
Tu te flates ſans doute, &, bien loin de trembler,
Tu mépriſes ces Dieux trop lents à t'acabler.
Détrompe-toi, le coup eſt déja ſur ta tête,
Rien ne peut détourner l'éclat de la tempête :
Tu l'entens, & le peuple en aſſiegeant ces lieux,
Se charge de remplir la vengeance des Dieux.
Mon fils ſuccombera ſous le poids de ta haine ;
Mais dans ſa chute enfin je m'attens qu'il t'entraîne ;
La foi n'eſt pas éteinte encor dans tous les cœurs ;
Et s'il a des bourreaux, il aura des vengeurs.

OPIMIUS.

Je ne puis trop punir dans ma juſte colere,
La révolte du fils & l'orgueil de la mere :
Cependant je veux bien ſuſpendre mon courroux
Oui, les jours de Gracchus vont dépendre de vous ;
Mais il faut que le peuple au Sénat obéiſſe,
Si vous voulez ſauver votre fils du ſupplice.

Je mets entre vos mains & ſa vie & ſa mort :
Je vais vous l'envoyer, ordonnez de ſon ſort.

SCENE V.

CORNELIE, FULVIE.

CORNELIE.

QU'ai-je entendu, grands Dieux ! mon fils perdra la vie :
La rage du Sénat n'eſt donc pas aſſouvie ?
C'eſt peu d'avoir verſé la moitié de mon ſang ;
De tout ce qui m'en reſte il épuiſe mon flanc.

FULVIE.

Madame, un peu trop tôt votre douleur éclate ;
Vous avez vers le peuple envoyé Philocrate,
Fulvius, les Romains, & ſur-tout vos Gaulois ;
Pour défendre Gracchus periront mille fois.

CORNELIE.

Il eſt vrai, de mon fils tout prendra la défenſe ;
S'il meurt, je ne crains pas qu'il meure ſans vengeance.
Mais, quand pour le venger, je fais ce que je dois ;
En eſt-il moins perdu pour le peuple & pour moi ?
Du Sénat juſqu'ici j'ai bravé la colere,
Fulvie, un ſeul moment ſouffre que je ſois mere ;
De mes vives douleurs tes yeux ſont ſeuls témoins ;
Mais pour les bien cacher, je ne les ſens pas moins.

Mais plûtôt mes ſoupirs que je force au ſilence ;
N'en ont pour m'accabler que plus de violence.
Sortez donc mes ſoupirs, ſortez en liberté,
Ne me reſervez pas à quelque indignité.
Achevez votre cours, & toi, ma juſte haine,
Fais qu'aux yeux de mon fils je ſois toute Romaine.
A mes cruels malheurs meſure tes efforts.
Il vient. Pour l'éprouver cachons-lui mes tranſports.

SCENE VI.

CORNELIE, GRACCHUS, FULVIE.

GRACCHUS.

QUel favorable ſort contre toute apparence,
Quand j'attens le trépas me rend votre préſence,
Madame, à mes tyrans dois-je un ſi grand bonheur ?
Ont-ils pu juſques-là démentir leur fureur ?

CORNELIE.

Ils ſont bien plus encor, le Sénat te pardonne :
Et je viens t'annoncer la grace qu'il te donne.
Oui, mon fils, c'eſt à moi que ce ſoin eſt commis :
Mais tu ne peux calmer nos communs ennemis,
Qu'en leur ſacrifiant & le peuple & ton frere :
C'eſt à toi de choiſir, c'eſt à moi de me taire.

ACCHUS.

Ai-je bien entendu ! Ciel, que me dites-vous !
Quoi ! j'irois à ce prix deſarmer leur courroux ?
Madame, je verrois d'un œil d'indifférence,
Ce peuple dans les fers, ce frere ſans vengeance;
Vous-même de quel œil verriez-vous deſormais,
Un fils qui ſouſcriroit à cette indigne paix ?

CORNELIE.

Je ne pourrois le voir ſans frémir de ſon crime,
S'il s'agiſſoit ici de toute autre victime;
Mais enfin je ſuis mere, & prête à voir ta mort;
Ma gloire a beau parler, le ſang eſt le plus fort.

GRACCHUS.

Vous m'en dites aſſez, pour me faire comprendre;
Dans ce choix important quel parti je dois prendre.
Je vois quelle foibleſſe a ſurpris votre cœur.
La ſeule voix du ſang vous parle en ma faveur:
Mais, ſi je ſacrifie & le peuple & mon frere,
Chacun me verra-t-il avec des yeux de mere ?
Non, ma gloire aujourd'hui m'impoſe une autre loi;
C'eſt ma mort qu'elle ordonne.

CORNELIE.

O fils digne de moi !
Viens, reſte glorieux d'une immortelle race,
Pour la derniere fois que ta mere t'embraſſe.
Je reſpire à la fin, j'en rens graces aux Dieux.
Mon fils ſe montre tel qu'il doit être à mes yeux.
Je t'avourai, Gracchus, que je tremblois pour Rome,

De voir dans un Romain les foibleſſes d'un homme :
Dans un ſi grand péril il faut un grand effort,
Pour ſoutenir ſi bien l'approche de la mort.
Ah ! ſi de ton trépas l'épouvantable image
Avoit un ſeul moment étonné ton courage :
Si contre cet écueil ta gloire eût échoué,
Cornelie auſſi-tôt t'auroit déſavoué.
Mais, puiſque rien ne peut ébranler ta conſtance,
Cours à la mort, & moi je vole à ta vengeance.

SCENE VII.

GRACCHUS *ſeul.*

EN vain, triſtes momens, qui terminez mon ſort,
Dans toute ſon horreur vous me montrez la mort :
Je remporte ſur elle une entiere victoire ;
Je me couvre en mourant d'une immortelle gloire.
Implacable Sénat, je brave tes fureurs :
Je triomphe de toi, je puis vivre, & je meurs.
Toi, qui vois mon trépas, chere ombre de mon frere,
Le ſoin de ta vengeance eſt remis à ma mere :
Elle ſçut nous former pour un même deſtin,
Il faut, puiſque ton ſang m'en trace le chemin,
Que ſur un même autel, par un prompt ſacrifice,

Ta moitié la plus chere à toi ſe réuniſſe.
Je vais remplir mon ſort..... Mais que vois-je, grands Dieux ?
C'eſt Licinie en pleurs, qui ſe montre à mes yeux.
O Rome ! ô Cornelie ! ô Manes de mon frere !
Ciel ! toute ma conſtance ici m'eſt néceſſaire.

SCENE VIII.

GRACCHUS, LICINIE.

GRACCHUS.

VEnez-vous en ces lieux m'annoncer le trépas, Madame, ou m'expoſer à de nouveaux combats ?
D'un malheureux Amant que prétendent vos larmes ?

LICINIE.

Mes larmes contre vous ſeront de foibles armes :
Je ne le vois que trop, vous en ſerez vainqueur.
Cornelie a pris ſoin d'endurcir votre cœur,
Et puiſqu'en ce péril elle vous abandonne,
Ni la mort, ni l'amour, n'ont rien qui vous étonne.
Oui, je perdrai ces pleurs dont vous vous offenſez ;
Mais vous voyant perir, puis-je en répandre aſſez ?
Puis-je trop vivement ſentir l'horreur extrême,
De ne pouvoir, ingrat, vous ſauver de vous-même ?

En vain je vous dirois que mon pere conſent
A ſauver tout le peuple, en nous réuniſſant,
Qu'enfin à notre amour ſon cœur n'eſt plus contraire :
Mon hymen autrefois avoit droit de vous plaire :
Mais c'eſt perdre le tems en diſcours ſuperflus,
Que vous offrir un bien qui ne vous touche plus.

GRACCHUS.

Madame, à mon amour rendez plus de juſtice :
Vous ne me dites rien dont mon cœur ne gemiſſe ;
Je perds en vous perdant le plus cher de mes biens,
Je reſſens tout enſemble & vos maux & les miens.
L'hymen que vous m'offrez me montre aſſez de charmes,
Pour n'avoir pas beſoin du ſecours de vos larmes.
Le don de votre foi feroit tout mon bonheur ;
Mais il me couvriroit d'un mortel déshonneur:
Car enfin voulez-vous que le Sénat publie,
Que le trépas étonne un fils de Cornelie,
Que j'accepte la paix, mais que ma lâcheté
M'arrache malgré moi cet indigne traité ?
Cette paix qu'on demande eſt un bien où j'aſpire,
Qu'on ouvre ma priſon & je vais y ſouſcrire.
Oui, Madame, & l'on peut s'en repoſer ſur moi ;
Je n'impoſerai point de rigoureuſe loi :
Je ne demande pas que le Sénat me craigne,
Je prétens ſeulement que la juſtice y regne.
Que le peuple opprimé rentre enfin dans ſes droits,
Et qu'il ſoit aujourd'hui tel qu'il fut autrefois.

LICINIE.

Vous m'aimez ; à ces mots puis-je le reconnoître ?
Vous êtes prisonnier, & vous parlez en Maître.
C'est tout ce que l'amour obtient de votre cœur,
Que feriez-vous de plus si vous étiez vainqueur ?
Helas ! je vous fais bien un plus grand sacrifice,
Quand je viens dérober votre tête au supplice.
Mais pourquoi me former un affreux avenir :
J'éprouve assez de maux pour n'en point prévenir.

GRACCHUS.

Quoi ! Madame....

LICINIE.

Il suffit, vous êtes inflexible :
Et votre cœur pour moi n'a point d'endroit sensible ;
Mes malheurs, mon amour, rien ne peut vous toucher :
Mais non, il n'est plus tems de vous le reprocher.
Quelque soit votre sort je n'en aurai point d'autre :
Et vous verrez mon sang couler avant le vôtre.

GRACCHUS.

Ciel !

LICINIE.

Tu frémis, cruel, & tu me fais mourir.
Quoi, je te fais trembler, & ne puis t'attendrir !
Dieux ! il voit sans horreur la mort qu'il me prépare :
La vertu de sa mere en a fait un barbare.
Hé bien, cruel, poursuis, acheve, qu'attens-tu ?

Par un crime éclatant couronne ta vertu :
Ne me refuse pas un trépas favorable.

GRACCHUS.

Helas !

LICINIE.

Quoi ! la pitié te rend inexorable.
Si tu n'as point de fer pour servir ta fureur,
Attens encor un peu, je mourrai de douleur.

GRACCHUS.

Ah ! Dieux, dans quel état ma conſtance eſt réduite ?
Il vaut mieux de ſes pleurs me ſauver par la fuite.

SCENE IX.

LICINIE *ſeule.*

IL me quitte. Ah ! cruel, rien n'arrête tes pas :
Entre la mort & moi tu ne balances pas.
Il me fuit pour courir à ſa perte certaine.
Que vais-je devenir? Dieux, qui voyez ma peine,
Helas ! par quel chemin ſortir de tant de maux ?
Croyant les voir finir, j'en trouve de nouveaux.
Mon Pere, mon Amant, enfin tout m'aſſaſſine ;
L'Oracle me confond, & plus je l'examine,
Plus je doute quel ſang doit être répandu.
Peut-être juſqu'ici l'ai-je mal entendu ;
Mon malheur doit partir d'une main qui m'eſt chere.
Amour,

Amour, eſt-ce l'Amant, nature, eſt-ce le Pere,
Qui doit fraper mon cœur de ce coup inhumain ?
L'Oracle m'en ménace, & me cachant la main,
Me la laiſſe entrevoir, mais ſans qu'il me la nomme;
Et l'un & l'autre ſang eſt précieux à Rome.
Cependant Gracchus touche à ſon dernier moment,
Gracchus prêt à perir m'occupe uniquement.
Mon pere vient. O vous qui voyez mes alarmes,
Dieux faites que ſon cœur ſoit ſenſible à mes larmes.

SCENE X.

OPIMIUS, LICINIE.

OPIMIUS.

HE bien Gracchus enfin veut-il vivre ou mourir ?

LICINIE.

Seigneur, par tous mes pleurs je n'ai pû l'attendrir,
Il veut perir ; ſa mort ſur vous ſera vengée.
Helas dans quelle horreur me verrois-je plongée !
Epargnez votre ſang en épargnant le ſien.
Rendez Gracchus au peuple & je ne crains plus rien.

OPIMIUS.

Hé bien, puiſqu'il le faut, je ſuis prêt à le rendre,
Mais tel que je le veux, & tel qu'on doit l'attendre,
Et je voi bien qu'il faut, pour changer nos deſtins,
Faire voler ſa tête au milieu des mutins.

LICINIE.

Ah! Seigneur, ſongez-vous à quel excès de rage
Se portera le peuple après un tel outrage?
Vous voyez ce qu'il oſe en ſon preſſant danger,
Que n'oſera-t-il pas enfin pour le venger?

OPIMIUS.

Et, ſi Gracchus échappe à ce péril extrême,
Que n'oſera-t-il pas pour ſe venger lui-même?
Tu pleures. Eſt-ce là ce que j'attens de toi?
Mon ſang, mon propre ſang, s'arme auſſi contre moi,
Si d'un heureux ſuccès ta demande eſt ſuivie,
Tu me donnes la mort en lui ſauvant la vie.
Le ſoin de le venger te ſeroit-il commis?
Les Dieux juſqu'à ce point me ſont-ils ennemis?
Toi-même de Gracchus ſecondant ſa colere,
Conduiras-tu ſa main juſqu'au cœur de ton pere?

LICINIE *à part.*

Je frémis... Non, les Dieux l'ordonneroient en vain.
Le coup eſt trop cruel pour partir de ſa main.

SCENE XI.

OPIMIUS, LICINIE, MAXIME, SABINE.

MAXIME.

Tout eſt perdu ; Seigneur, fuyez ſans plus attendre ;
Vos ſoldats plus long-tems ne ſçauroient vous défendre :
Et le peuple bientôt maître de ce Palais,
Vous réduira peut-être à n'en ſortir jamais.

OPIMIUS.

Qu'entens-je ! ah juſtes Dieux, quel péril m'environne !
Hé bien il faut perir puiſque le Ciel l'ordonne ;
Mais donnons aux vainqueurs le deſtin des vaincus,
Et commençons d'abord par immoler Gracchus.

LICINIE.

Commencez donc, Seigneur, par m'immoler moi-même,
Hâtez-vous de le perdre, en perdant ce qu'il aime.

OPIMIUS.

O Ciel !

LICINIE.

Par ces genoux que je tiens embraſſez,
Qu'il vive, ou que je meure.

OPIMIUS.

Ah que vous me preſſez !

LICINIE.

Quoi faut-il qu'à vos pieds votre fille gémiſſe,
Sans pouvoir obtenir ni grace, ni ſupplice ?

OPIMIUS.

Laiſſez-moi.

MAXIME.

Ha, Seigneur, vous devez l'écouter.
Sur les jours de Gracchus vous allez attenter :
Quel tems choiſiſſez-vous ? il faut en prendre un autre,
Et que ſa tête ici réponde de la vôtre.

OPIMIUS.

Hé bien, Maxime, allons faire un dernier effort,
Et revenons vainqueur pour lui donner la mort.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LICINIE, SABINE.

LICINIE.

QUe deviens-je Sabine, en ce péril extrême !
Sur le bord du tombeau je voi tout ce que j'aime.
J'entens de toutes parts d'épouvantables cris.
Les vainqueurs, les vaincus, tout confond mes esprits.
Du plus affreux projet Rome entiere occupée,
Ne porte point de coups dont je ne ſois frapée :
Et pour comble de maux, quoi qu'ordonne le ſort,
Ou mon Pere ſuccombe, ou mon Amant eſt mort.
O toi ! cruel auteur de l'effroi qui me glace ;
Ciel, ne m'exauce pas quelques vœux que je faſſe.

SABINE.

D'un eſprit plus tranquille attendez vos deſtins :
Si l'auteur de vos jours triomphe des mutins,
Les Dieux, par une route aux mortels inconnue,
Peuvent rendre le calme à votre ame éperdue ;
Et, ſi dans votre Amant il trouve ſon vainqueur,

Il doit calmer ſa haine, ou l'Oracle eſt menteur.

LICINIE.

Il doit calmer ſa haine ! acheve donc le reſte,
Et ne me cache pas l'endroit le plus funeſte.
Si l'Oracle dit vrai, Gracchus doit l'immoler ;
C'eſt lui qui répandra ce ſang qui doit couler.

SABINE.

Pourquoi l'accuſez-vous ?

LICINIE.

Pour accomplir l'Oracle ;
Je le ſçai bien, Sabine, il faut plus d'un miracle ;
Et je ne comprens pas par quel étrange ſort
On peut calmer mon pere, & lui donner la mort.
Non, rien ne me raſſure, & tout me deſeſpere,
Je crains pour mon Amant, je tremble pour mon Pere,
Cependant je vais perdre en ce jour malheureux ;
Mon Pere, ou mon Amant, & peut-être tous deux.
Ah ! plûtôt, juſtes Dieux, prenez-moi pour victime,
Et donnez-moi la mort pour m'épargner un crime,
Qu'un heureux châtiment m'affranchiſſe en ce jour,
Du remors de trahir la nature, ou l'amour.
Epuiſez donc ſur moi toute votre colere ;
Je puis vous tenir lieu de l'amant & du pere ;
Et puiſqu'à l'un des deux vous devez le trépas,
Vos coups en me frappant ne le manqueront pas.
Mais qu'eſt-ce que je voi ? Gracchus. . .

SCENE II.

GRACCHUS, LICINIE, PHILOCRATE, SABINE.

GRACCHUS.

JE viens, Madame,
Offrir mes premiers ſoins à l'objet de ma flamme :
Il s'agit de pourvoir à votre ſureté ;
C'eſt le fruit le plus doux qui ſuit ma liberté.
Je commande en ces lieux, vous n'y devez rien craindre :
En vain mon triſte cœur à ſujet de ſe plaindre :
Je ſens en vous voyant expirer mon courroux,
Et je dois me venger d'un autre que de vous.

LICINIE.

Quoi mon pere.... Ah ! Seigneur, que prétendez-vous faire?

GRACCHUS.

Non, je reſpecte encor les jours de votre pere,
C'eſt contre mon rival que j'arme tous mes coups.
Vous ne le verrez point devenir votre époux.
Non, Madame, & bien-tôt à vous-même rendue....

LICINIE.

Ah ! Seigneur ? raſſurez une fille éperdue.
Helas ! où courez-vous ?

GRACCHUS.

Me venger, ou périr.

LICINIE.

De grace, par mes pleurs laiſſez-vous attendrir ;
Gracchus, &c., s'il ſe peut, demeurez.

GRACCHUS.

Quoi ! Madame....

LICINIE.

Je friſſonne d'horreur à vous ouvrir mon ame.
Mais enfin votre main, ſi vous ne vous rendez ;
Verſera plus de ſang que vous n'en demandez.
Les Dieux....

GRACCHUS.

Hé bien ?

LICINIE.

Mon pere....

GRACCHUS.

Achevez.

LICINIE.

Je m'égare.
Mais c'eſt trop lui cacher cet Oracle barbare.
Seigneur, ſur nos deſtins j'ai conſulté les Dieux :
On doit répandre un ſang à Rome précieux,
Et le coup doit partir d'une main qui m'eſt chere.
Vous reverrai-je helas ! teint du ſang de mon pere.

GRACCHUS.

Moi, Madame, ah ! plûtôt je verſerai le mien.
Croyez-en cet Oracle, & ne craignez plus rien.

LICINIE.

LICINIE.

Je ſçai quel eſt pour moi l'amour qui vous anime :
Mais un deſtin fatal ſouvent nous porte au crime.

GRACCHUS.

Non, malgré leur pouvoir dont ils ſont ſi jaloux,
Les Dieux ne nous font pas coupables malgré nous.
Mais, Madame, il eſt tems enfin que je vous laiſſe :
J'ai beſoin de courage, & non pas de foibleſſe.
Rendons ce que je dois au peuple qui m'attend.

LICINIE.

Je tremble, je crains tout de ce peuple inconſtant.
Ah! Seigneur.

GRACCHUS.

Vous pleurez. O ſort rempli de charmes !
C'eſt peu de tout mon ſang pour une de vos larmes ?
Par le plus noble effort je cours les mériter :
Votre pere vivra, je puis en atteſter
Ces Dieux, ces mêmes Dieux qui vous glacent de crainte.
Non, jamais de ſon ſang ma main ne ſera teinte,
Ma foi vous en répond.

LICINIE.

Allez donc & ſongez,
Qu'entre mon pere & vous mes vœux ſont partagés.

SCENE III.

LICINIE, SABINE.

RAssurez-vous, Madame, & commencez de croire,
Que l'amour sur la haine obtiendra la victoire.
Oui, vous pouvez des Dieux défier le courroux :
L'amour qui vous protege est le plus grand de tous.
Après ce que je voi, j'en attens un miracle,
Il se sert de Gracchus pour démentir l'Oracle ;
Et votre pere enfin conservé par ses soins,
Permettra que vos cœurs à jamais soient rejoints.

LICINIE.

Ah ! pourquoi me flater contre toute apparence ?
Un noir pressentiment détruit mon espérance.
Non, en vain j'attens tout de l'amour de Gracchus.
Si j'en croi mes frayeurs je ne le verrai plus ;
Il va perir. Tu vois quel desespoir l'anime :
D'un amour malheureux il sera la victime.
Rien ne peut l'arracher aux rigueurs de son sort,
Et qui cherche à mourir trouve bien-tôt la mort.
Pour l'auteur de mes jours il a vu mes alarmes,
Au prix de tout son sang il veut tarir mes larmes.
Il m'aime, & cependant quel fruit de son amour ?
Moi-même je conspire à lui ravir le jour.

Oui, c'eſt moi qui le livre à ſon malheur extrême,
Et, pour ſauver mon pere, il ſe perdra lui-même.
Mais Maxime revient. Que vois-je dans ſes yeux ?
Juſte Ciel ! je frémis.

SCENE IV.

LICINIE, MAXIME, SABINE.

MAXIME.

Sauvez-vous de ces lieux ;
Madame, & du vainqueur prévenez la furie ;
Il pourroit juſqu'à vous porter ſa barbarie :
Le Sénat eſt vaincu ; Gracchus par ſes Gaulois
A mis tous les Romains ſous ſes ſuperbes loix,
Ne perdons point de tems.

LICINIE.

Qu'eſt devenu mon pere?
Vous ne m'en parlez point.

MAXIME.

Que ne puis-je le taire !
Mais, puiſqu'il faut parler, votre pere n'eſt plus.

LICINIE.

Il eſt mort !

MAXIME.

Il eſt mort de la main de Gracchus.

LICINIE.

Quoi ! Gracchus... Ses sermens n'étoient donc qu'artifice ;
Se peut-il que l'ingrat jusques-là me trahisse ?

MAXIME.

Je n'en ai que trop vu, non je ne puis douter
Du funeste projet qu'il vient d'exécuter.
O Ciel ! dans quelle horreur Rome est ensevelie.
Le peuple furieux conduit par Cornelie,
Vengeur de son Tribun, & vainqueur du Sénat,
Destinoit à sa rage un dernier attentat.
Votre pere entouré d'une troupe barbare,
Regarde sans fureur la mort qu'on lui prépare,
Et dans son desespoir mettant tout son secours,
Il songe à vendre cher sa défaite, & ses jours.
Gracchus vient : O Romains, a-t-il dit, qu'on s'arrête,
D'un mortel ennemi je demande la tête,
Et d'un coup si fameux l'honneur n'est dû qu'à moi.
A peine a-t-il parlé qu'on respecte sa foi ;
On lui fait jour, il vole à cet objet funeste :
La foule qui le suit me dérobe le reste,
Et ne me permet pas, pour comble à mon ennui,
De joindre votre pere, & mourir avec lui,
Mais je perdrai le jour pour vous marquer mon zele,
Et c'est l'unique soin qui près de vous m'apelle.

LICINIE.

Hé bien ! Dieux ennemis, êtes-vous ſatisfaits ?
Ce jour vient d'éclairer le plus noir des forfaits.
Mon pere ne vit plus, une main inhumaine. . . .
Mais cependant Gracchus devoit calmer ſa haine.
Falloit-il m'envier dans un mal ſi preſſant,
Juſques à la douceur de le croire innocent ?
Vengez, vengez au moins l'auteur de ma naiſſance,
Et ſon ſang, & mes pleurs vous demandent vengeance.
Ciel ! tu vois de quel coup on vient de me fraper.
Peus-tu ſouffrir ce crime à moins que d'y tremper ?
Eclate, il en eſt tems : tonne, c'eſt trop attendre :
Mais pourquoi lui remettre un ſoin que je dois prendre ?
Allons, Maxime, allons & vengeons en ce jour,
Par cent coups redoublez & le ſang, & l'amour.
Ouvrons-nous un chemin juſqu'au cœur du perfide,
Je ne puis aſſez-tôt punir ſon parricide.
Mais ſi le Ciel l'arrache à de ſi juſtes coups,
Que par un nouveau crime il arme ſon courroux ;
Qu'il verſe tout le ſang d'une triſte famille :
Que ſur le corps du pere il égorge la fille.
Mais qu'eſt-ce que je voi ? mon pere dans ces lieux !
Juſte Ciel ! dois-je en croire au rapport de mes yeux ?

SCENE V.

OPIMIUS, LICINIE, MAXIME, SABINE.

OPIMIUS.

MA fille, il n'eſt plus tems de répandre des larmes,
Et mon heureux retour doit calmer tes alarmes.

MAXIME.

Dieux puiſſans !

LICINIE.

O mon pere ! eſt-ce vous que je voi !
Quel favorable ſort a pu vous rendre à moi.
Le ſujet de mes pleurs étoit trop légitime.
Helas ! j'avois appris votre mort de Maxime :
De quel étonnement mon eſprit eſt frapé,
Et comment à Gracchus êtes-vous échapé ?

OPIMIUS.

Ah ! ma fille, ſans lui tu n'aurois plus de pere ;
Et tu ne dois mes jours qu'à cette main ſi chere.

LICINIE.

O Ciel !

OPIMIUS.

J'ai vu Gracchus s'avancer contre moi :
Mes amis diſperſés en ont frémi d'effroi ;
Je l'attens, animé d'une fureur extrême :

Et je leve le bras pour le perdre lui-même.
Arrêtez, m'a-t-il dit, & ſuſpendez vos coups :
Ne verſez pas un ſang qui va couler pour vous.
Il dit, & m'animant d'une voix noble & fiere,
Entre le peuple & moi ſon corps ſert de barriere.
C'en eſt fait. Je me rens, ma fille, & ce vainqueur,
Ainſi que du Sénat triomphe de mon cœur.
Je ne m'oppoſe plus au penchant de ton ame :
Non, tu ne peux brûler d'une plus belle flamme ;
D'un ſi parfait Amant j'aprouve tous les vœux ;
Je ne l'attens ici que pour le rendre heureux :
Et, je veux à jamais qu'un nœud ſacré vous lie.
N'en doutez point...

SABINE.

Seigneur, j'apperçois Cornelie.

SCENE VI.

CORNELIE, OPIMIUS, LICINIE, MAXIME, SABINE, FULVIE.

CORNELIE.

HE' bien? Opimius êtes-vous ſatisfait?
Haïſſez-vous mon fils après ce qu'il a fait?

OPIMIUS.

Moi, le haïr, Madame, hé le puis-je ſans crime?
Je l'ai connu trop tard ce fils ſi magnanime,
Et j'atteſte les Dieux qu'un hymen...

CORNELIE.

Arrêtez.
Vous outragez ces Dieux quand vous les atteſtez ;
Si ce que vous jurez n'eſt en votre puiſſance ;
Vous me parlez d'hymen, parlez-moi de vengeance ;
Du premier de mes fils vous ſçavez les deſſins,
Il faut pour l'appaiſer punir ſes aſſaſſins.
Le peuple par mes ſoins eſt ſorti d'eſclavage,
Le reſte vous regarde, achevez mon ouvrage.
Vengez Tiberius, c'eſt à quoi je m'attens :
Vous parlerez d'hymen quand il en ſera tems.

OPIMIUS.

Oubliez un malheur.

CORNELIE.

Qui ? moi que je l'oublie.
Conſul, connoiſſez mieux le cœur de Cornelie :
Je punirois Gracchus, s'il l'oublioit jamais ;
S'il n'en coûte du ſang, point d'hymen, point de paix.

OPIMIUS.

Ce fils digne de vous pourra fléchir votre ame,
Pour le bien des Romains je l'eſpere, Madame.

CORNELIE.

Ce fils à qui l'amour a pû faire la loi,
Me laiſſe trop douter s'il eſt digne de moi.
Il préfére, l'ingrat, votre fille à la mere ;
Il oublie à la fois ſes amis, & ſon frere ;
Il vient de vous ſauver par une trahiſon,

Et je l'attens ici pour en tirer raiſon :
Car je ne doute pas que ſa lâche tendreſſe
Bien-tôt ne le ramene aux pieds de ſa Maîtreſſe ;
Il verra ce que c'eſt. . . Mais qu'il tarde à venir !
Loin de vous, loin de moi qui peut le retenir ?
Quel trouble me ſaiſit ! Ciel ! quel funeſte augure !
Dans le fonds de mon cœur je ne ſçai quoi murmure.
Il vous a ſecouru, le peuple en a frémi,
Et qui ſauve un tyran, eſt tyran à demi.
Ah ! que je crains pour lui quelque revers étrange ;
Je tremble que le Ciel malgré moi ne me venge,
Et qu'il ne ſoit puni par de trop juſtes coups,
D'avoir oſé ſe mettre entre les Dieux & vous.

OPIMIUS.

Eſpérez mieux, Madame, & d'une ame adoucie...
On vient, & de ſon ſort vous ſerez éclaircie.
Mais quel funeſte objet ?

SCENE DERNIERE.

CORNELIE, GRACCHUS, OPIMIUS, LICINIE, MAXIME, PHILOCRATE, SABINE, FULVIE.

CORNELIE.

Dieux ! qu'eſt-ce que je voi ?
C'eſt mon fils expirant.

LICINIE.

Sabine, soutiens-moi.

CORNELIE.

Quoi! mon fils, je te perds! mais quelle main perfide ...

GRACCHUS.

C'est la mienne. Aux Romains j'épargne un parricide.
J'ai détesté le jour qu'ils vouloient me ravir :
Les cruels de mon sang bruloient de s'assouvir
Ma main a prévenu cette barbare envie.
à Opimius.
Pour vous avoir sauvé, Seigneur, je perds la vie.
Le peuple, dont Drusus animoit la fureur,
A cru voir son tyran dans son liberateur.
Entre mille ennemis j'ai choisi ma victime :
Le sang de mon rival vient d'expier son crime.
Son trépas des Romains redoubloit le courroux :
Ils alloient le venger ; j'ai prévenu leurs coups.
Les Gaulois jusqu'ici m'ont ouvert un passage,
Et c'est pour m'épargner un plus cruel outrage.
Je connois les Romains..... Dieux, ne me vengez pas :
Tout trahi que je fuis ; j'aime encor ces ingrats.
à Cornelie.
Ils sont assez punis. Je meurs. Adieu, ma mere.
Sans remors aux enfers, je vais joindre mon frere.
à Licinie.
Madame, j'ai rempli les menaces des Dieux.

Vous le voyez ce ſang à Rome précieux,
Et puiſqu'avant ma mort j'ai ſauvé votre pere,
La main qui l'a verſé vous doit être bien chere.
Je ne méritois pas de vivre votre époux :
Mais je ſuis trop heureux enfin, je meurs pour vous.

LICINIE.

Il expire, ô douleur !

OPIMIUS.

O deſtin déplorable !

CORNELIE.

O mon fils ! ô Romains ! ô perte irréparable !

FIN.

TOMYRIS,

TRAGEDIE.

A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DU MAINE.

PRINCESSE, *digne Sang de ces nobles Ayeux,*
Que la gloire a placez au rang des demi-Dieux,
Reçois l'humble tribut d'une Muſe timide.
Du ſort de mes pareils c'eſt ton goût qui décide.
D'un accueil favorable honore TOMYRIS:
Un ſeul de tes regards en fera tout le prix.
Je n'ai pu lui choiſir de retraite plus ſure,
Pour la mettre à couvert des traits de la cenſure.
Hé, n'eſt-ce pas chez toi qu'on voit de toutes parts;
Comme en un lieu d'aſyle, accourir les beaux Arts?
Fugitifs, effrayez des horreurs de la Guerre,
Ils ſemblent ſe bannir du reſte de la Terre;

Et les neuf doctes Sœurs, par l'aveu d'Apollon,
Du beau séjour de Sceaux *font leur sacré Vallon;*
C'est-là qu'avec plaisir on te voit sur la Scene,
Imiter tour à tour Thalie & Melpomène.
Quelles graces alors ! que d'attraits à la fois !
Prête aux plus foibles vers la douceur de ta voix.
Mais puis-je m'arrêter (& sans m'en faire un crime)
A ce qui n'est qu'un jeu de ton esprit sublime;
Lorsqu'un si vaste champ s'ouvre devant mes pas ?
Que ne puis-je y courir ! que n'y verrois-je pas !
Quels secrets à nos yeux dérobe la nature,
Dont tu n'oses percer la nuit la plus obscure !
Quel abîme profond s'offre à l'esprit humain,
Dont tu ne te sois pas applani le chemin ?
Mais quels sont les projets où ma Muse s'égare ?
Quoi ? je vais dans les airs me perdre avec Icare !
J'oserois te chanter ! que j'en suis encor loin !
Non, ce n'est pas à moi qu'appartient un tel soin.
Heureuse, si je puis, pour le prix de mes veilles,
Occuper un moment tes yeux & tes oreilles !
Mais plus heureuse encor (je n'ose m'en flater)
Si tu cheris mes Vers jusqu'à les reciter !
Quel seroit mon destin ! Une gloire si belle,
D'une nouvelle ardeur animeroit mon zele.
Tous mes Vers à ton nom consacrez désormais,
Seroient trop assurez de ne vieillir jamais.

ACTEURS.

TOMYRIS, Reine des Meſſagetes.

CYRUS, Roi de Perſe.

ARYANTE, Roi des Iſſedons.

MANDANE, Princeſſe des Medes.

ARTABASE, Ambaſſadeur de Cyrus.

ARIPITHE, Capitaine des Gardes de Tomyris.

ORONTE, Général des Iſſedons.

GELONIDE, Confidente de Tomyris.

CLEONE, Confidente de Mandane.

GARDES.

La Scene eſt en Scythie, dans la Tente de Tomyris.

TOMYRIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TOMYRIS, ARIPITHE, GELONIDE.

TOMYRIS.

OUI, malgré les transports que ma douleur m'inspire,
Apprenons quelles loix Cyrus veut nous prescrire.
C'est son Ambassadeur qui demande à me voir ;
Je veux bien l'écouter ; allez le recevoir,
Aripithe, & qu'il soit introduit dans ma Tente.

SCENE II.

TOMYRIS, GELONIDE.

GELONIDE.

DAigne le juſte Ciel répondre à mon attente!
Puiſſe le fier Vainqueur nous accorder la paix!

TOMYRIS.

Ne me fais pas rougir par d'indignes ſouhaits.
Cyrus eſt mon Vainqueur. De ſes ſanglantes rives
L'Araxe a vû partir mes Troupes fugitives;
Et de mes Ennemis ce Camp environné,
Ne laiſſe aucun eſpoir au Scythe conſterné.
Mais en vain je prévoi ma perte inévitable,
Le cœur de Tomyris eſt toujours indomtable.

GELONIDE.

Ah, Madame! ce cœur, fût-il encor plus fier,
Peut-il de vos Etats voir le ravage entier?
Mais au moins partagez nos mortelles alarmes;
Ecoutez nos ſoupirs, voyez avec nos larmes,
Tant de ſang qui pour vous en ces lieux a coulé.

TOMYRIS.

Acheve, & parle-moi de mon fils immolé.
Ranime mon courroux par ces honneurs funébres
Que je viens de lui rendre au milieu des ténébres.
Montre-moi ce bucher dont la noire vapeur
Elevoit juſqu'au Ciel mes vœux & ma douleur

Ce tombeau, cette cendre, & cette urne funeſte
De Spargapiſe, helas! c'eſt tout ce qui me reſte,
O mon fils!

GELONIDE.

Ah! Madame, il n'y faut plus ſonger,

TOMYRIS.

Dis plûtôt que je dois périr, ou le venger.
Cyrus nous fait trembler, mais qu'il tremble lui-même;
Je tiens en mon pouvoir la Princeſſe qu'il aime;
Et lorſqu'il ſe promet de triompher de moi,
Je me trouve en état de lui faire la loi.

GELONIDE.

Ah! plûtôt de ces lieux qu'il parte avec Mandane;
Qu'il répaſſe l'Araxe, & revoye Ecbatane.
Prévenez notre perte, & calmez ſon courroux.
Nous avons trop gémi ſous le poids de ſes coups.
Le ſeul nom de Cyrus eſt l'effroi de la terre:
Qu'il porte loin d'ici le flambeau de la guerre.

TOMYRIS.

Quels que ſoient les malheurs que tu me fais prévoir,
Je ne me repens pas d'avoir fait mon devoir.
Peut-être je me ſuis attiré cet orage:
Mais tu ſçais que Cyrus me donnoit de l'ombrage.
A l'hymen de Mandane il élevoit ſes vœux.
Cet hymen m'alarma. D'indiſſolubles nœuds
Uniſſoient contre moi Cyrus & Ciaxare.
Des Médes, tu le ſçais, l'Araxe nous ſépare.
Que n'auroient-ils point fait ſoûtenus des Perſans,

Ces voisins qui sans eux n'étoient que trop puissans!
Toujours la liberté fut chere aux Massagetes.
Non, pour porter des fers nos mains ne sont point faites,
Géloniде, & je crus qu'il falloit prévenir
Un malheur que mes yeux lisoient dans l'avenir.
Tout me favorisoit. Frapé de jalousie,
Crésus contre Cyrus armoit toute l'Asie.
Je prens ce tems heureux, j'assemble des vaisseaux;
Spargapise est chargé de traverser les flots:
Il s'embarque, & suivi d'une nombreuse escorte,
Mouille devant Sinope; où l'Euxin le transporte.
Des douceurs du repos Cyaxare enyvré,
A ce revers du sort n'étoit point préparé.
Dénué de Soldats, que peut-il entreprendre?
Il songe à se sauver ne pouvant se défendre.
Il fuit, il abandonne, agité de frayeur,
La Princesse sa fille au pouvoir du Vainqueur.
Ainsi, de tant d'Etats l'orgueilleuse Héritiere
Au milieu de sa Cour, devint ma prisonniere;
Et conduite en ces lieux par les soins de mon Fils,
Le destin de l'Asie en mes mains fut remis.
Les armes à la main, Cyrus nous la demande;
Mais il en frémira s'il faut que je la rende.

GELONIDE.

Vous pourriez...

TOMYRIS.

Il suffit; & bientôt tu vas voir
Ce que peut Tomyris réduite au desespoir.

La, ſeule ambition n'eſt pas ce qui m'anime:
Cyrus m'oſe outrager; mais je tiens ma victime.
Je t'en atteſte ici, Flambeau de l'Univers,
La mort, la ſeule mort pourra briſer ſes fers.

SCENE III.

TOMYRIS, GELONIDE, ARIPITHE.

ARIPITHE.

MAdame, de Cyrus l'Ambaſſadeur s'avance;

TOMYRIS.

Qu'il entre.

SCENE IV.

TOMYRIS, GELONIDE, ARTABASE, *ſuite.*

ARTABASE.

LE Vainqueur preſſé par ſa clemence,
Aux droits de ſa Victoire eſt prêt à renoncer,
Madame, c'eſt à vous à prononcer
Du ſort de vos Sujets l'Arrêt irrevocable.
Cependant, quand ſon bras peut vous perdre à jamais,
Il en ſuſpend les coups pour vous offrir la paix.
Rendez ſans différer Mandane à Cyaxare.
Le crime eſt pardonné, pourvu qu'on le répare.

TOMYRIS.

Que parlez-vous de crime ? Et de quel front, Seigneur,
Pouvez-vous me vanter les bontés d'un Vainqueur
Qu'on a vu juſqu'ici de ſang inſatiable,
Par d'éclatans forfaits ſe rendre mémorable ?
Quoi ? ne peut-il ſouffrir Mandane entre nos mains ?
Lui qui bravant les loix des Dieux & des humains,
Sur de pompeux débris vient d'élever ſon Trône !
N'a-t-il pas mis aux fers Sardis & Babylone ?
Et ſemant en tous lieux l'épouvante & l'horreur,
Juſqu'aux murs de Memphis étendu ſa fureur ?
Dans quel coin de l'Aſie eſt-il encor des Princes
Dont il n'ait par le fer ravagé les Provinces,
Il traîne après ſon char vingt captifs couronnés.
Qui lui donne ce droit ſur ces infortunés ?
Cependant il ſe plaint, il accuſe, il condamne ;
C'eſt un crime, dit-il, que retenir Mandane.
Tandis qu'il foule aux pieds tant de Rois abatus,
Et qu'il met ſes fureurs au nombre des vertus,
Pour obtenir de moi la Princeſſe qu'il aîme,
Aux trônes uſurpés qu'il renonce lui-même
Que par un noble exemple il oſe m'exciter,
Et je verrai, Seigneur, ſi je dois l'imiter.

ARTABASE.

Je ſuis ſurpris, Madame, & je ne puis m'en taire :
Vous blâmez un Héros que l'Univers revére.
Cependant ſes vertus, malgré vos ſoins jaloux,
Ont fait aſſez de bruit pour venir juſqu'à vous.

Mais il en faut ici rappeller la mémoire,
Puiſque l'on me réduit à défendre ſa gloire;
Vous ſçavez de Cyrus quels furent les Ayeux;
Il les voit remonter juſqu'au Maître des Dieux.
Il fit trembler les Rois, même avant que de naître.
L'Aſie en frémiſſant le reconnut pour Maître,
Et pour nous annoncer ſa future grandeur,
Le Dieu qui nous éclaire en perdit ſa ſplendeur.
Je ne vous parle point des fureurs d'Aſtyage,
Qui pour trancher ſes jours, choiſit la main d'Arpage.
Cyrus fut garanti de cette affreuſe loi,
Et par le ſoin des Dieux il vécut, il fut Roi.
Ce Roi dont la naiſſance avoit troublé le monde,
Se bornoit à regner dans une paix profonde;
Lorſque des Lydiens le Maître ambitieux,
Se chargea d'accomplir les volontés des Dieux.
Creſus fut le premier à nous faire la guerre;
Son trône par Cyrus d'abord fut mis par terre;
Le fils de Nitocris partageant ſa fureur,
Bientôt dans Babylone eut part à ſon malheur.
De ces deux Rois unis tel fut le ſort funeſte.
Ils tomberent; leur chute entraîna tout le reſte:
Et Cyrus ſignalant la douceur de ſes loix,
Fait autant de Sujets, que l'Aſie eut de Rois.
D'un ſort commun à tous j'excepte Cyaxare;
Mais à quitter le ſceptre enfin il ſe prépare.
De ſon pere Aſtyage il condamne l'erreur,
Et donne à ſes Etats Cyrus pour Succeſſeur.

Charmé de ſes exploits il voit ſans jalouſie
Qu'il mérite lui ſeul l'Empire de l'Aſie;
Il céde, il reconnoît que les Dieux tout-puiſſans
Le veulent tranſporter des Médes aux Perſans;
Et, content de regner encor dans ſa famille,
Il deſtine à Cyrus & ſon trône, & ſa fille.
Enfin avec les Dieux tout ſemble conſentir.

TOMYRIS.

Et moi ſeule aujourd'hui je veux le démentir.
Cyrus aſpire en vain au trône d'Ecbatane,
S'il ne doit y monter qu'en épouſant Mandane;
Si je laiſſois unir deux Empires ſi grands,
Bientôt dans mes Voiſins je verrois mes Tyrans.
Je ſuis libre; & plûtôt que me voir aſſervie,
Je perdrai, s'il le faut, & le Trône, & la vie.

ARTABASE.

Cyrus, de ſes exploits prêt à borner le cours,
Vous laiſſe votre ſceptre, & reſpecte vos jours.
Il vous offre la paix; acceptez-la, Madame
N'attirez plus ſur vous & le fer & la flâme.
Pour avoir de mon Roi négligé les avis,
Il vous en a coûté le ſang de votre fils.

TOMYRIS.

Et contre ce cruel c'eſt-là ce qui m'anime.

ARTABASE.

Des rigueurs du deſtin lui faites-vous un crime?
Votre fils n'eſt pas mort de la main de Cyrus.
Le voyant expiré, que pouvoit-il de plus?
Pour permettre à vos pleurs d'en arroſer la cendre.

Dans un pompeux cercueil il vient de vous le rendre.

TOMYRIS.

Vains honneurs! faux respects! Ah! je dois l'en punir,
Ma fureur plus longtems ne peut se contenir;
Et Cyrus a pris soin de la rendre implacable.
En vain au monde entier son nom est redoutable,
En vain sous sa puissance il pense m'accabler;
S'il ne quitte ces lieux, c'est à lui de trembler.
Fier des sanglans effets de sa valeur cruelle,
Il me brave, il insulte à ma douleur mortelle.
Le barbare! il me rend mon fils dans un cercueil.
Qu'il s'éloigne, ou bientôt, pour punir son orgueil,
Dans le même cercueil je lui rendrai Mandane.
S'il balance, elle est morte, & lui seul la condamne.

ARTABASE.

Dieux! qu'entens-je! Ah! craignez le courroux de Cyrus.

TOMYRIS.

Portez-lui ma réponse, & ne repliquez plus.

SCENE V.

TOMYRIS, GELONIDE.

GELONIDE.

QU'avez-vous fait, Madame ? O Ciel ! quelles tempêtes
Cette horrible menace assemble sur nos têtes !

TOMYRIS.

Hé, crois-tu que Cyrus, par un funeste effort,
De Mandane aujourd'hui veuille avancer la mort ?
Non ; pour sauver ses jours il mettra bas les armes,
Et bientôt son départ va calmer tes allarmes.

GELONIDE.

Laisser Mandane aux fers, ou lui ravir le jour,
Quel Arrêt pour Cyrus ! quel sort pour son amour !

TOMYRIS.

Tu le plains ! justes Dieux ! je suis bien plus à plaindre.

GELONIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous de n'avoir rien à craindre.

TOMYRIS.

Hélas !

GELONIDE.

Jusqu'aujourd'hui la fiere ambition
Fut de votre grand cœur l'unique passion ;

Et la perte d'un fils n'eſt pas irréparable,
Aryante vous reſte.

TOMYRIS.

Et c'eſt ce qui m'accable.
Le jeune Spargapiſe à mes ordres ſoumis,
Ne me montra jamais qu'un ſujet dans un fils.
Aryante plus fier, n'eſt pour moi qu'un rebelle;
Son frere mort lui donne une fierté nouvelle,
En vain des Iſſedons je l'ai déclaré Roi,
Il n'eſt pas ſatisfait, s'il ne regne ſur moi.

GELONIDE.

C'eſt pour vous ſecourir qu'il eſt venu, Madame;

TOMYRIS.

Je perce mieux que toi les ſecrets de ſon ame.
Il a beau ſe cacher; j'entrevois tous les jours
A quel prix il me prête un importun ſecours.
Il adore Mandane, il s'oppoſe à ma haine.

GELONIDE.

Je le voi: vous craignez qu'il ne la faſſe Reine;
Et qu'un jour Cyaxare appuyant ſon deſſein,
Ne vous faſſe tomber le ſceptre de la main.

TOMYRIS.

Non, d'un ſi vain projet je ne m'allarme guére.
Plût aux Dieux qu'à mon fils deſormais moins contraire,
Mandane conſentît à le voir ſon Epoux!
J'aurois bien plus d'eſpoir, & bien moins de courroux.
Cyrus ſeroit trahi; je ſerois trop vengée.

Mais enfin trop avant je me ſuis engagée;
Il eſt tems que mon cœur ſe montre tout entier.
Gélonide, ce cœur qui te paroît ſi fier,
Quand il pourſuit Cyrus, crois-tu qu'il le haïſſe?

GELONIDE.

Quoi, Madame.....?

TOMYRIS.

L'amour fait mon plus grand ſupplice.

GELONIDE.

Dieux! que m'apprenez-vous? Quoi! Cyrus auroit pu
Vous inſpirer.....

TOMYRIS.

Hélas! tu ſçais que je l'ai vu.
Pour l'aimer, Gélonide, en faut-il davantage?
D'un ſeul de ſes regards ma flâme fut l'ouvrage.
Tu te ſouviens du jour où ce fier Conquerant
Sur ces bords malheureux parut comme un torrent.
Il me fit demander un moment d'entrevue,
J'y conſentis; mon ame en eſt encore émue.
Mon cœur à ce Heros en eſclave ſoumis,
N'oſa plus le compter entre ſes ennemis.
Il demanda Mandane, & tu peux bien comprendre
Si je fus jamais moins en état de la rendre.
Tu ſçais quel fut le fruit d'un ſi long entretien.
Cyrus demandoit trop, & je n'accordai rien.
La nuit nous ſépara: mais l'amour qui m'enflâme,

Avoit gravé ſes traits dans le fond de mon ame.
J'en perdis le repos ; que te dirai-je enfin ?
On offrit à Cyrus ma Couronne & ma main.
De maximes d'Etat je couvris ma foibleſſe,
Et mon ambition parla pour ma tendreſſe.
Quel en fut le ſuccès ? Cyrus, l'ingrat Cyrus,
Pour prix de mes bontés m'accabla d'un refus.

GELONIDE.

Ah ! rappellez ici la fierté de votre ame.
Il faut punir Cyrus, mais par l'oubli, Madame.

TOMYRIS.

Hé puis-je oublier ? Crois-tu que mon amour,
Comme il s'eſt allumé, s'éteigne dans un jour ?
Que tu le connois mal ! Mais connois-je moi-même,
Dans ce que j'entreprens, ſi je hais ou ſi j'aime ?
Sçai-je bien ſi je dois aux tranſports de mon cœur
Donner le nom d'amour, ou le nom de fureur ?
Hélas ! en éloignant Cyrus de ma Rivale,
J'exerce une vengeance à mon amour fatale.
Mon cœur en gémira. Je le ſçai, je le voi ;
Mais ma Rivale au moins gémira comme moi.
Ma peine partagée en ſera moins affreuſe.
Je ferai mon bonheur de la voir malheureuſe.
Du départ de Cyrus voilà ce que j'attens ;
Mais qu'il parte aujourd'hui : demain il n'eſt plus tems.
Ma fureur ſouffre trop à ſe voir ſuſpendue.
Qu'il ſe hâte, l'ingrat, ou Mandane eſt perdue.

GELONIDE.

Ah! Madame, craignez que le Roi votre fils . . . .
Vous ſçavez qu'à vos loix ſon cœur eſt peu ſoumis.
Que ne fera-t-il point pour ſauver ce qu'il aime ?

TOMYRIS.

S'il oſe l'entreprendre, il eſt perdu lui-même.
Mais il vient, & je dois me contraindre à ſes yeux.

SCENE VI.

TOMYRIS, ARYANTE, ORONTE, GELONIDE.

ARYANTE.

QUelles ſont les horreurs qu'on m'aprête en ces lieux,
Madame ? Si j'en croi ce qu'on vient de me dire,
A me donner la mort votre vengeance aſpire.
Car j'adore Mandane, & c'eſt vous dire aſſez
Qu'il faut d'un même fer que nos cœurs ſoient percés.

TOMYRIS.

Hé! qui vous fait aimer ma mortelle ennemie ?
Dois-je étouffer ma haine au gré de votre envie ?
Et ne pourrai-je enfin venger la mort d'un fils,
Qu'autant que par ſon frere il me ſera permis ?
Pour vous avoir fait Roi, ne ſerrai-je plus Reine ?
Prince, défaites-vous d'une fierté ſi vaine,

Songez que de ma main votre ſceptre eſt un don.
Je veux regner ici ; regnez dans Iſſedon.

ARYANTE.

Ainſi donc, je ne dois qu'aux bontés d'une mere
Un ſceptre qui me fut deſtiné par un pere,
Madame. Ce dépôt, que vous m'avez rendu,
Etoit donc votre bien, & ne m'étoit pas dû ?
Un fils plus fier que moi, vous répondroit peut-être,
Que même dans ces lieux il peut parler en Maître ;
Et qu'autrefois ſon pere ayant nommé deux Rois,
D'un frere qui n'eſt plus lui tranſmit tous les droits.
Non, regnez, j'y conſens ; & chez les Maſſagetes
Juſqu'au dernier ſoupir ſoyez ce que vous êtes.
Mais ne me forcez pas par une injuſte loi,
A ceſſer d'être fils, pour n'être plus que Roi ;
Et ne ménacez plus les jours de ma Princeſſe,
Lorſqu'à la proteger tant d'amour m'intereſſe.

TOMYRIS.

Je devrois n'écouter que mon reſſentiment :
Mais je pardonne au fils les fautes de l'Amant.
Sçachez que vous n'avez que graces à me rendre ;
Que j'ai plus fait pour vous que vous n'oſiez prétendre ;
Et que ſi le ſuccès répond à mes deſſeins,
Mandane pour toûjours demeure entre vos mains.
Adieu ; mais deſormais par plus d'obéiſſance
Montrez ce que ſur vous peut la reconnoiſſance.

SCENE VII.

ARYANTE, ORONTE.

ARYANTE.

ORonte, qu'en crois-tu? Tu l'entens, tu le vois:
Son orgueil ſe dément pour la premiere fois.
Dois-je être en ſureté pour moi, pour ce que j'aime?

ORONTE.

Je l'avourai, Seigneur, ma ſurpriſe eſt extrême,
Et je connoîtrois mal le cœur de Tomyris,
Si d'un tel changement je n'étois pas ſurpris.

ARYANTE.

Je le connois trop bien pour me laiſſer ſurprendre;
Je ſçai de ſes bontés ce que je dois attendre.
Non, ma ſuperbe Mere a beau diſſimuler:
Plus elle me raſſure, & plus je dois trembler.
N'ai-je pas vu cent fois ſon cœur de ſang avide,
Ne prendre en ſes projets que ſa fureur pour guide;
Et ſacrifiant tout à ſes moindres ſoupçons,
Tracer à ſes enfans de ſanglantes leçons?
Je frémis des horreurs que mon eſprit raſſemble.
Mais ſi je dois trembler, qu'à ſon tour elle tremble.
Du ſang de Tomyris j'ai déja la fierté.
Si je vais quelque jour juſqu'à ſa cruauté,
Juſqu'à ſuivre ſes pas ſi jamais je m'égare,
Je ſerai digne fils d'une mere barbare.

ORONTE.

Ne précipitez rien, Seigneur, & gardez-vous
D'attirer sur vous-même un funeste courroux.

ARYANTE.

Ah! qu'il tombe sur moi ce courroux si terrible;
Sans frapper de mon cœur l'endroit le plus sensible!
Je sçai que je devrois, aimant sans être aimé,
A défendre Mandane être moins animé.
Je te dirai bien plus; je voi que si j'éclate,
Pour mon heureux Rival je sauverai l'ingrate.
Mais enfin je l'adore, & quel que soit mon sort,
Je ne puis consentir qu'on lui donne la mort:
Et si le coup partoit de la main de ma Mere,
Plus loin que je ne veux j'étendrois ma colére;
Mon cœur au desespoir n'examineroit rien;
Mon pouvoir en ces lieux ne cede pas au sien.
Ses Sujets qu'un beau zele en ma faveur enflamme,
Ne vivent qu'à regret sous les loix d'une femme.
Ils font sonder mon cœur par de secretes voix.
Si je les en avoue, ils soutiendront mes droits.
D'ailleurs, mes Issedons pleins d'une noble envie,
Pour me rendre mon rang perdront cent fois la vie;
Et Tomyris enfin, malgré tout son orgueil,
En soulevant les flots peut trouver un écueil.
Elle n'a pas besoin que ma fureur s'irrite,
Et je ne sens que trop... Mais que veut Aripithe?

SCENE VIII.

ARYANTE, ORONTE, ARIPITHE.

ARIPITHE.

AH! Seigneur, accourez. Nos Scythes éperdus
N'oſent plus ſoutenir les efforts de Cyrus.

ARYANTE.

Dieux! Qu'eſt-ce que j'entens?

ARIPITHE.

Cyrus eſt dans nos tentes.

ARYANTE.

Dans nos tentes, ô Ciel!

ARIPITHE.

Ses armes éclatantes,
Au milieu des Perſans le montrent à nos yeux;
Mais ſes terribles coups nous l'annoncent bien mieux.

ARYANTE.

Viens, Oronte, ſuis-moi, hâtons-nous, le tems preſſe,
Allons à mon Rival diſputer ma Princeſſe.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARYANTE, ORONTE.

ARYANTE.

NOn, ne condamne pas un ſi juſte courroux....
Mais en vain Tomyris a ſuſpendu mes coups,
Je ſçaurai de mon frere achever la vengeance,
Puiſque ſon meurtrier eſt en notre puiſſance.

ORONTE.

Contentez-vous, Seigneur, d'avoir mis dans les fers
Un Roi qui menaçoit d'y mettre l'Univers,
Et jouiſſez en paix du fruit d'une Victoire,
Qui doit vous élever au comble de la gloire.

ARYANTE.

J'ai vaincu mon Rival; mais s'il ne perd le jour;
J'ai tout fait pour ma gloire, & rien pour mon amour.
Tu connois ſa valeur: plus elle eſt éclatante,
Plus à ma ſureté ſa mort eſt importante.
Oui, je dois l'immoler, puiſqu'enfin je le puis;
Et je le crains encor, tout vainqueur que je ſuis.
Tu l'as vu comme moi. Quel courage intrepide!

Combien de jours tranchés par ſon fer homicide!
Tout tomboit ſous les coups qui partoient de ſa main,
Ils étoient au-deſſus de tout l'effort humain.
Je ne puis ſans frayeur m'en retracer l'image :
A travers mille horreurs ſe frayant un paſſage
Terrible, & tout couvert de pouſſiere & de ſang;
Ce Guerrier furieux voloit de rang en rang;
Par-tout devant ſes pas marchoit la mort horrible:
Les ſiens étoient vaincus, lui toûjours invincible;
Et ſi mes Iſſedons ne l'avoient arrêté,
C'en étoit fait, Mandane étoit en liberté.
Dieux! par combien d'exploits leur foi s'eſt ſignalée!
La valeur de Cyrus, par le nombre accablée,
N'a pu le garantir du plus affreux revers.
Mais c'étoit peu pour moi de lui donner des fers:
J'en voulois à ſa vie, Oronte; & ſans ma Mere,
J'appaiſois par ſa mort les mânes de mon frere.
Tomyris l'a ſauvé de mon premier tranſport,
Elle m'a défendu de lui donner la mort.
Quel eſt donc l'intérêt qu'elle prend à ſa vie?
Croit-elle ſa fureur foiblement aſſouvie,
Si l'ennemi cruel que ſa haine pourſuit,
Deſcend par un ſeul coup dans l'éternelle nuit?
Veut-elle, pour répondre à l'horreur qui l'anime,
Au milieu des tourmens immolant ſa victime,
Arroſer de ſon ſang le tombeau de ſon fils?

ORONTE.

Non, elle eſt moins cruelle ; & s'il m'étoit permis,
Seigneur, de pénétrer dans le cœur d'une Reine,
Peut-être j'y verrois plus d'amour que de haine.

ARYANTE.

Que dis-tu ? Quoi, ma Mere aimeroit mon Rival ?

ORONTE.

Oui, Seigneur.

ARYANTE.

Cet amour lui deviendra fatal.
Mais dois-je ajouter foi. ...

ORONTE.

Vous avez vu vous-même,
Et ſon empreſſement, & ſa frayeur extrême ;
Quand le fer à la main prêt d'immoler Cyrus,
Vous n'aviez qu'à frapper pour ne le craindre plus,
Arrête, a-t-elle dit : garde-toi de pourſuivre,
Ou toi-même avec lui tu vas ceſſer de vivre.
Seigneur, à ſon amour ce mot eſt échappé.

ARYANTE.

Hé, moi j'ai pu l'entendre, & je n'ai pas frappé !
Ah ! j'ouvre enfin les yeux. Par un rapport ſincere
On m'avoit informé des projets de ma Mere.
Elle offroit, diſoit-on, & ſon ſceptre & le mien ;
Pour s'unir à Cyrus d'un éternel lien.
Je rejettois ce bruit. Hé ! le moyen de croire
Qu'une Reine à ce point pût oublier ſa gloire ?
Il faut donc que Cyrus par-tout ſoit mon Rival ?
Ah ! Ciel.... Des deux côtés l'attentat eſt égal.

Qu'il cherche à m'enlever mon ſceptre, ou ma Princeſſe,
Ma main l'en punira : tout le veut, tout m'en preſſe.
Oui, de tous ſes deſſeins j'arrêterai le cours,
Dût ma Mere en fureur s'armer contre mes jours.

ORONTE.

Contre des jours plus chers craignez qu'elle ne s'arme :
Tremblez pour la Princeſſe.

ARYANTE.

Ah ! c'eſt ce qui m'alarme.
Si j'étois ſans amour, je ſerois ſans frayeur ;
Et de mon ennemi prêt à percer le cœur,
Juſques dans ſa priſon j'irois, malgré la Reine ;
Eteindre dans ſon ſang mon implacable haine.

ORONTE.

Cachez donc avec ſoin ce dangereux courroux.
Montrez à Tomyris à ſuſpendre ſes coups.
Sa main prête à frapper conſultera la vôtre,
Et pour l'objet aimé vous craindrez l'un & l'autre.

ARYANTE.

Dieux ! il me faudra donc trembler à tous momens?
Mais je vois Tomyris : cachons nos ſentimens.

SCENE II.

TOMYRIS, ARYANTE, ORONTE.

TOMYRIS.

DU deſtin de Cyrus qui vous a fait l'arbitre ?
De grace, expliquez-vous. Dites-moi par quel titre,
Au mépris de mon rang, de mon autorité,
Sur ſa vie, à mes yeux, vous avez attenté ?

ARYANTE.

Hé, ſur quoi fondez-vous cette injuſte colere ?
Cyrus nous a privés, vous d'un fils, moi d'un frere ;
Et lorſqu'entre mes mains le Ciel remet ſon ſort,
Il ne m'eſt pas permis de lui donner la mort ?
Spargapiſe erre encor ſur le rivage ſombre.
Cyrus ſacrifié doit appaiſer ſon ombre,
Puiſqu'un même interêt nous en fait une loi,
Qu'importe qui l'immole, ou de vous, ou de moi ?

TOMYRIS.

Vous parlez d'immoler ! . . . O Ciel ! qu'oſez-vous dire ?
Songez-vous de Cyrus combien vaſte eſt l'empire ;
Combien de Rois unis fondroient ſur nos Etats ?
Combien de bras enfin vengeroient ſon trepas ?
Que dis-je ? de Cyrus la redoutable Armée

Par ſa ſeule priſon eſt aſſez animée;
Et ſi quelques Perſans ont péri par nos coups;
Il n'en reſte que trop pour nous immoler tous.
Prêts de voir éclater de nouvelles tempêtes
Gardons entre nos mains de quoi ſauver nos têtes.

ARYANTE.

C'eſt à moi d'approuver vos ordres ſouverains,
Cependant, ſi j'oſois dire ce que je crains...

TOMYRIS.

Parlez, je le permets; expliquez votre crainte.

ARYANTE.

Oui, puiſqu'il m'eſt permis de parler ſans contrainte;
Je crains que ce captif un jour par votre choix
Ne ſoit aſſez puiſſant pour m'impoſer des loix.
Vous avez ſur un fils des droits que je reſpecte:
Mais de mon ennemi la grandeur m'eſt ſuſpecte;
Et ſi de vos ſecrets je ſuis bien informé,
Je ne puis ſur ce point être aſſez allarmé.

TOMYRIS.

Vous êtes bien ſervi; mais ceux qui me trahiſſent;
Pour lire ces ſecrets dont ils vous éclairciſſent,
Juſqu'au fond de mon cœur ont-ils porté les yeux?
Cyrus, vous le ſçavez, eſt un ambitieux.
Si l'hymen l'uniſſoit un jour avec Mandane,
Rien ne balanceroit la puiſſance Perſane:
Et, s'il faut qu'à mon tour je ne vous cache rien;
Pour rompre cet hymen j'ai propoſé le mien.
Mais avez-vous penſé qu'une honteuſe chaîne
Dût m'unir pour jamais à l'objet de ma haîne?

J'ai

J'ai voulu défunir Cyaxare & Cyrus ;
Traverſer leurs projets, les rompre, & rien de plus.

ARYANTE.

Madame, pardonnez, ſi mon ame ſéduite....

TOMYRIS.

Je devrois vous punir d'éclairer ma conduite;
Mais en vain à mes loix vous êtes peu ſoumis ;
Je ne puis m'oublier que vous êtes mon fils.
Oui, malgré vos froideurs, je ſens que je vous aime,
Et je veux vous forcer à le ſentir vous-même.
Je ne voi qu'à regret que l'interêt du rang
Etouffe en votre cœur les tendreſſes du ſang.
Mes deſſeins, quels qu'ils ſoient, vous donnent de l'ombrage.
Hé bien, il faut vous mettre au-deſſus de l'orage.
Tant que vous me craindrez, vous ne m'aimerez pas,
Et les bienfaits ſuſpects ne font que des ingrats.
Pour bannir les ſoupçons dont votre ame eſt remplie,
Je veux qu'avec Mandane un nœud ſacré vous lie.

ARYANTE.

Avec Mandane! ô Ciel! de quoi me flatez-vous?

TOMYRIS.

Oui, je vous le promets, vous ſerez ſon époux.
Voyez quelle ſera pour lors votre puiſſance!
Combien d'Etats ſoumis à votre obéiſſance :

ARYANTE.

Croyez-vous que Mandane approuve...

TOMYRIS.

Vaine erreur !

Aſpirez à ſon Trône, & non pas à ſon cœur.
De Cyrus à ce prix je veux mettre la tête,
Elle l'aime, il ſuffit ; & ſi ſa main n'eſt prête,
Bien loin de condamner votre reſſentiment,
Je me joins avec vous pour perdre ſon Amant.
Allez. (*aux Gardes*) Auprès de moi, Gardes, que Cyrus vienne.
Sur-tout que ſans témoins ici je l'entretienne.

SCENE III.

TOMYRIS *ſeule.*

JE vais donc le revoir ce funeſte Vainqueur.
Quels troubles, juſtes Dieux ! s'élevent dans mon cœur ?
Eſt-ce haine ? eſt-ce amour ? ou tous les deux enſemble ?
Je ne ſais que je crains, je ſoupire, je tremble.
C'eſt ce même Cyrus qui vient de m'offencer.
Je veux l'entretenir ; mais par où commencer ?
Montrerai-je à ſes yeux la honte de ma flâme ?
Soutiendrai-je ſi mal la fierté de mon ame ?
Non, c'eſt trop t'abaiſſer, ſuperbe Tomyris ;

Songe que pour ton cœur c'eſt aſſez d'un mépris.
Par ſes premiers refus tu n'es que trop punie.
D'un outrage nouveau préviens l'ignominie.
L'inflexible Cyrus ajouteroit enfin
Le refus de ton cœur au refus de ta main.
C'eſt à toi, mon courroux, c'eſt à toi de paroître:
Eclate, & de mon cœur rens-toi l'unique maître.
Que Cyrus immolé... Que dis-je? Quel tranſport!
Quoi? moi-même à Cyrus je donnerois la mort?
Ah! ne vaut-il pas mieux que Mandane periſſe?
Eſt-il pour mon ingrat de plus cruel ſupplice?
Mais on vient; c'eſt lui même. Endurcis-toi, mon cœur.
Tu ne peux le punir avec trop de rigueur.

SCENE IV.

TOMYRIS, CYRUS.

CYRUS.

POurquoi m'appelle-t-on? Fiere de ma défaite,
N'en goûtez-vous encor qu'une joie imparfaite?
Pour rendre votre gloire égale à mes revers,
Dois-je offrir à vos yeux la honte de mes fers?
Ou plutôt penſez-vous qu'un lâche effroi me glace,
Et me jette à vos pieds pour vous demander grace?
D'un triomphe ſi vain ceſſez de vous flatter.
Dans l'abyme où le ſort m'a ſçu précipiter,

Je garde assez d'orgueil pour braver son caprice.
Il vient de me trahir : telle est son injustice.
Mais dussé-je m'attendre au plus affreux trépas,
Je répons que mon cœur ne me trahira pas.
Mes jours sont en vos mains, disposez-en, Madame.

TOMYRIS.

Seigneur, n'irritez pas les transports de mon ame.
Par un nouvel orgueil cessez de m'outrager;
C'est déja trop pour moi que d'un fils à venger.
C'est à vous de calmer la fureur qui m'anime;
Vous sçavez que son sang demande une victime.
Je ne vous parle plus de l'offre de ma foi;
La main de mon Captif n'est pas digne de moi.
Non, Prince; & vous voyez par quel revers étrange
De vos premiers refus la fortune me venge.
Mais comme elle pourroit à mon tour m'abaisser,
A l'hymen de Mandane il vous faut renoncer.

CYRUS.

A l'hymen de Mandane!

TOMYRIS.

Hé, pouvez-vous prétendre
Qu'après avoir vaincu, je veuille vous la rendre,
Moi qui l'ai fierement refusée à vos vœux,
Quand le sort du combat étoit encor douteux?
Je vous l'ai déja dit, nous fuyons l'esclavage.
Des Voisins trop puissans nous donnent de l'ombrage.
Nous regardons l'hymen dont on vous a flatté,
Comme l'écueil fatal de notre liberté.

Non, ne l'eſperez point. Ce n'eſt pas tout encore :
Mandane eſt dans mes fers ; Aryante l'adore ;
C'eſt en les uniſſant que je veux deſormais
Aſſurer à mon Peuple une conſtante paix.
Oui, que mon fils l'épouſe ; & la guerre eſt finie.

CYRUS.

Qu'il l'épouſe ! Ah ! plutôt qu'il m'arrache la vie !

TOMYRIS.

Sans moi déja ſa main vous eût ravi le jour :
Il avoit à venger ſon frere & ſon amour ;
Et ſa bouche en ces lieux vient de me faire un crime
D'avoir à ſa fureur dérobé ſa victime.
Il s'abuſe, & je veux qu'il avoue aujourd'hui
Que lors qu'il faut punir je frappe mieux que lui.
Je laiſſe à d'autres cœurs la vengeance ordinaire.
Non, votre ſang verſé n'eût pu me ſatisfaire.
Un cœur comme le mien, ſçait par un digne effort,
Inventer des tourmens plus cruels que la mort.
L'ambition vous guide, & l'amour vous enflâme ;
Ah ! par ces deux endroits je veux fraper votre ame,
Et vous livrer en proie au tourment ſans égal
De voir Sceptre & Maîtreſſe au pouvoir d'un Rival.

CYRUS.

Ce Rival n'aime point, ou je ne dois pas craindre
Qu'en adorant Mandane il oſe la contraindre.
Mais, Madame, je veux qu'oubliant ſon devoir,
Il exerce ſur elle un injuſte pouvoir ;
Quels que ſoient ſes projets, croit-il que Cyaxare
Souffre que de ſon Trône un Etranger s'empare ?

Doivent se préparer à de chutes cruelles!
J'ai fait voler mon nom aux plus lointains climats;
J'ai fait trembler les Rois, j'ai d'étruit leurs Etats;
Rien n'a pu s'opposer aux desirs de mon ame;
Et je me trouve enfin vaincu par une femme.
Mais ce n'est rien encor. Cette femme en fureur,
Après m'avoir vaincu, m'inspire la terreur.
Ma fermeté s'étonne, & ma raison s'égare.
Que venois-je chercher dans ce climat barbare?
O toi qu'on veut priver de la clarté du jour,
Et qui n'as d'autre crime ici que mon amour!
Ne viens-je de si loin faire éclater mon zele,
Que pour te dire enfin: Je suis un infidele?
Cependant il le faut, j'en ai reçu l'arrêt.
Pour te donner la mort le fer est deja prêt.
Mais on vient. Justes Dieux! C'est Mandane elle-même.
Peut-on plus tristement recevoir ce que l'on aime?

SCENE VI.

CYRUS, MANDANE, CLEONE.

MANDANE.

IL est donc vrai, Seigneur, vous êtes en ces lieux?

CYRUS.

Oui, c'est Cyrus captif, qui se montre à vos yeux, Madame,

Madame ; & le deſtin jadis ſi favorable ;
Du plus heureux des Rois fait le plus miſerable.

MANDANE.

Après cette rigueur qu'il exerce ſur vous ;
Je ne puis murmurer de reſſentir ſes coups.
Cyrus chargé de fers, doit ſoulager mes chaînes ;
Cyrus infortuné doit adoucir mes peines.

CYRUS.

Madame, du deſtin contre nous irrité
Vous ne connoiſſez pas toute la cruauté.

MANDANE.

Non ; ſes plus rudes coups ont beau fraper mon ame,
Vous pouvez ſeul . . . .

CYRUS.

Hélas ! hé, que puis-je, Madame ?

MANDANE.

M'aimer, & c'eſt aſſez pour combler mes deſirs.
Renouvellons l'ardeur de nos premiers ſoupirs ;
Rappellons cette foi ſi ſaintement jurée :
Cet amour dont le tems reſpecte la durée ;
Cet hymen qui devoit à jamais nous unir.
Quels maux n'adoucit point un ſi cher ſouvenir ?
Mais quoi ? vous vous troublez. Vous gardez le ſilence.
Vous détournez les yeux.

CYRUS *à part.*

Dieux ! quelle violence !

MANDANE.

Ah! que vous m'allarmez! expliquez-vous, Seigneur;
Votre cœur n'a-t-il plus pour moi la même ardeur?

CYRUS.

Ah! Madame....

MANDANE.

Parlez, Mon ame impatiente
Ne peut plus ſoûtenir....

CYRUS.

Epouſez Aryante.

MANDANE.

Que j'épouſe Aryante! Ah, cruel! eſt-ce vous
Qui devez m'inſpirer le choix d'un autre Epoux?

CYRUS.

Je ſçai qu'à mon Hymen vous êtes deſtinée:
Mais que ſert cette foi que vous m'avez donnée,
Si mon cœur....

MANDANE.

Achevez.

CYRUS.

Reprenez votre foi.
Je ne mérite pas que vous bruliez pour moi.
Otez-moi votre amour, donnez-moi votre haine.
Je ſuis....

MANDANE.

Pourſuivez.

CYRUS.

Ciel!... Gardes, qu'on me remene.

SCENE VII.

MANDANE, CLEONE.

MANDANE.

QUe deviens-je, Cléone? & quel ſort eſt le mien?
Que m'a-t-on annoncé? Quel funeſte entretien!
Cyrus, dont j'attendois ici ma délivrance,
Cyrus, dans mes malheurs ma derniere eſperance,
Cyrus que j'implorois dans mon funeſte ſort,
Ce Cyrus, vient enfin pour me donner la mort.
En faveur d'un Rival tu vois ce qu'il m'inſpire.
Helas! en me quittant qu'a-t-il voulu me dire?
Il eſt... Ah! le cruel n'a parlé qu'à demi.
Du coup qu'il me portoit ſans doute il a frémi;
Mais de cet entretien tout ce que je rappelle,
Ne m'annonce que trop qu'il eſt un infidéle.

CLEONE.

Madame, pardonnez. Sur un ſimple ſoupçon
Vous accuſez trop-tôt Cyrus de trahiſon.
Non; d'un crime ſi noir ſon cœur n'eſt pas capable.

MANDANE.

Hé, tu veux l'excuſer! il n'eſt que trop coupable.

N'as-tu pas vu toi-même avec quelle froideur
Il a reçu l'aveu de ma conſtante ardeur ?
Quel trouble il a fait voir ! quel deſordre, Cleone !
Non, je n'en puis douter, le cruel m'abandonne ;
Et plus barbare encor pour moi que Tomyris,
Il veut... Mais quel ſoupçon vient frapper mes eſprits ?
Si j'en crois Aryante ; au perfide que j'aime
La Reine offre ſa main avec ſon diadême.
Auroit-il accepté.... Puis-je en douter, grands Dieux ?
Cyrus n'eſt pas Amant, il eſt ambitieux.
Si du fond de l'Aſie il vient briſer mes chaînes,
Mon Trône eſt le ſeul prix qu'il propoſe à ſes peines.
Cet eſpoir le flattoit ; le ſort l'a démenti,
Et dans ce grand revers il a pris ſon parti.
L'ingrat ne m'aime plus.

CLEONE.

Dites plûtôt, Madame,
Qu'il ne brula jamais d'une plus belle flâme ;
Qu'étouffant un amour qui vous ſeroit fatal,
Son cœur pour vous ſauver, vous cede à ſon Rival.
Captif, il eſt contraint de ceder à l'orage :
Il ſçait de Tomyris tout ce que peut la rage.
Il prévoit les malheurs qui vont tomber ſur vous.

MANDANE.

Que ne m'épargnoit-il le plus cruel de tous !
Croit-il donc que l'exil, la priſon, la mort même

Approche du malheur de perdre ce qu'on aime ?
Que de tout autre ſort mon cœur ſoit allarmé;
Helas ! s'il le peut croire, il n'a jamais aimé.
Mais tu prétens en vain me rendre l'eſperance;
Je n'ai vu dans ſes yeux que de l'indifférence.
L'ingrat pour Tomyris garde tout ſon amour.
Ma Rivale triomphe; & peut-être en ce jour....
Non, ne le ſouffrons pas. Viens; qu'on cherche Aryante.
S'il m'aime, qu'il me ſerve au gré de mon attente.
Ah ! s'il oſe arracher Cyrus à Tomyris,
Il peut tout eſperer; ma main eſt à ce prix.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARYANTE, ORONTE.

ORONTE.

OUI, Seigneur, Tomyris m'a chargé de vous dire
Qu'à combler tous vos vœux Cyrus même conſpire.
Pour arracher Mandane aux plus funeſtes coups,
Feignant d'être infidelle, il a parlé pour vous;

La Princeſſe alarmée, interdite, incertaine :
Pour mieux être éclaircie a demandé la Reine ;
Et vous rendrez bientôt graces à Tomyris
De tout ce que pour vous ſes ſoins ont entrepris.

ARYANTE.

Ce que tu dis, Oronte, a-t-il quelque apparence ?
Et dois-je ſur ta foi reprendre l'eſperance ?
Quoi ! je pourrois.... hélas ! que j'aime à me tromper !
Si le deſtin me rit, c'eſt pour me mieux fraper.
Du bien qu'il me promet, l'agréable menſonge,
Sans doute en un moment s'enfuira comme un ſonge,
Et mon heureux rival... ah ! j'en frémis d'horreur.
Mon eſpoir en mourant r'anime ma fureur.
Fortune ; de tes coups c'eſt ici le plus rude.
J'avois fait de mes maux une longue habitude ;
Mais, ſi près d'un bonheur où je n'oſois penſer,
Malheur à mon Rival, s'il m'y faut renoncer.
Mais on vient....

SCENE II.

ARYANTE, ARIPITHE, ORONTE.

ARIPITHE.

EN ces lieux Cyrus prêt à ſe rendre,
Vous demande, Seigneur, un moment pour l'entendre,

Et la Reine consent....

ARYANTE.

Aripithe, il suffit;

(*Aripithe se retire.*)

Qu'il vienne. Justes Dieux! quel trouble me saisit!
Le seul nom de Cyrus rallume ma vengeance;
Et comment sans horreur soutenir sa présence?

SCENE III.

CYRUS, ARYANTE, ORONTE.

CYRUS.

VOus triomphez, Seigneur, de tenir sous vos loix,
Un Roi qui commandoit aux plus superbes Rois,
Avant que les destins vous donnant la victoire,
L'eussent précipité du faîte de la gloire.
Mais quoi, que ce triomphe ait pour vous d'éclatant,
La fortune ennemie, en me précipitant,
Vous en offre un nouveau, que vous n'osiez attendre;
Oui, jusqu'à vous prier elle me fait descendre.
Malgré tout mon orgueil je m'y trouve réduit,
Et c'est le seul dessein qui vers vous me conduit.
Vous sçavez pour quels jours je vous demande grace;

D'une Reine en fureur vous ſçavez la menace ;
Mandane doit périr, ou vous voir ſon époux,
Il faut qu'elle choiſiſſe entre la mort & vous.
Je prévois ſes refus, j'en prévois la vengeance,
Et c'eſt à vous, Seigneur, à prendre ſa défenſe ;
Car je ne penſe pas qu'à lui donner la mort
Avec ſes ennemis ſon Amant ſoit d'accord :
Et quand de ſon trépas l'épouvantable image
Lui feroit accepter un Hymen qui l'outrage ;
Ce bien eût-il pour vous mille fois plus d'attraits,
J'oſe m'en aſſurer, vous ne voudrez jamais
Qu'une grande Princeſſe en ſecret vous accuſe
D'arracher une main que ſon cœur vous refuſe.

ARYANTE.

Et ſur quoi croyez-vous, qu'en acceptant ma foi,
Sans l'aveu de ſon cœur ſa main ſe donne à moi ?
Le trône que j'occupe eſt-il indigne d'elle ?
Mon amour ne peut-il en faire une infidelle ?
Et tout ce que j'ai fait pour lui ſauver le jour,
Seroit-il trop payé par un tendre retour ?

CYRUS.

Quoi ? Mandane pourroit... Non, je ne le puis croire ;
Pour trahir ſes ſermens elle aime trop ſa gloire ;
Et du don de ſon cœur je ſerois peu jaloux,
S'il s'étoit oublié juſqu'à bruler pour vous.

ARYANTE.

A quel point oſez-vous vous oublier vous-même !
Quoi ? tout chargé de fers... Dieux ! quel orgueil extrême !

Vaincu, juſqu'au mépris vous portez votre cœur ;
Que feriez-vous de plus ſi vous êtiez vainqueur ?

CYRUS.

Si le deſtin ſur vous m'eût donné la victoire,
Mon cœur à s'abaiſſer eût mis toute ſa gloire.
N'en doutez point, Seigneur ; des Rois tels que Cyrus,
Ne ſont jamais plus fiers que lorſqu'ils ſont vaincus.

ARYANTE.

Mais ſçavez-vous, Seigneur, qu'une fierté ſi vaine,
A quelque éclat enfin pourroit porter ma haine,
Et qu'il eſt dangereux d'irriter mon couroux ?

CYRUS.

Oui, tout mon ſort dépend de la Reine & de vous ;
Mais ce même deſtin qui vous en fait l'arbitre,
Ne peut-il pas ſur vous me donner même titre ?
Quels Rois, quels Conquérans ſe ſont jamais flattés
D'avoir fixé le cours de leurs proſpérités ?
Tant que l'aſtre du jour roule encor ſur nos têtes ;
Notre bonheur chancelle ainſi que nos conquêtes :
Tout notre ſort dépend du dernier de nos jours ;
Et vous n'ignorez pas que ſans un prompt ſecours,
Un Roy qui du deſtin défioit le caprice,
Expiroit à mes yeux dans un honteux ſupplice.
Mais n'allez pas chercher des exemples ſi loin,
Cyrus peut aujourd'hui vous épargner ce ſoin.
Plus je fus élevé, plus ma chute eſt terrible ;

Et mon dernier malheur ſert de preuve infaillible
Que le ſort me gardoit ſes plus perfides coups,
Puiſqu'il m'abbaiſſe aſſez pour me ſoumettre à vous.

ARYANTE.

Ah! c'en eſt trop enfin, & ce ſanglant outrage....
Mais à vous épargner, trop d'interêt m'engage;
Et ſi mon bras differe à venger vos mépris,
Rendez grace aux bontés qu'a pour vous Tomyris,
Elle attache à vos jours les jours de la Princeſſe.

CYRUS.

Ah! Seigneur, à ce nom toute ma fierté ceſſe.
Si vous ne la ſauvez, Mandane va périr,
Et c'eſt à vous enfin que je dois recourir.
Vous me devez, Seigneur, quelque reconnoiſſance
D'avoir ſçu condamner mon amour au ſilence.
Oui, pour porter Mandane à vous donner la main,
J'ai pris ſoin d'étouffer mes ſoupirs dans mon ſein.
Voilà ce que j'ai fait pour vous, contre moi-même,
Et que ne fait-on pas pour ſauver ce qu'on aime!
Un poignard dans ſon ſang alloit être trempé;
Un mot, un ſeul regard, un ſoupir échapé
Eût été de ſa mort l'arrêt irrevocable:
Pour vous la conſerver j'ai feint d'être coupable.
Il ne tient pas à moi qu'elle ne ſoit à vous:
Mais ſi de Tomyris bravant tout le courroux,
Elle aime mieux la mort qu'un funeſte Hymenée,
Songez que vous l'aimez, qu'elle eſt infortunée,
Et que dans le péril qui menace ſes jours,

Ce n'eſt plus que de vous qu'elle attend du ſecours,
Mais je dois vous quitter, Seigneur, je vois la Reine.

SCENE IV.

TOMYRIS, CYRUS, ARYANTE;

TOMYRIS *arrêtant Cyrus.*

NOn, ne me fuyez pas, ne craignez plus ma haine.
Nos differens, Seigneur, vont finir pour jamais;
Et Mandane conſent à nous donner la paix.

CYRUS.

Qu'entens-je?

TOMYRIS.

Avec mon fils elle doit être unie,
Et c'eſt par cet Hymen que la guerre eſt finie.

CYRUS.

Et Mandane y conſent?

TOMYRIS.

Elle en fait ſon bonheur.

CYRUS.

Dieux! de quel nouveau trait me percez-vous le cœur?
(*à Tomyris.*) Barbare, triomphez, livrez-vous à la joie,

Jouissez des tourmens où mon ame est en proie ;
Moi-même j'ai porté Mandane à me trahir,
Pour trop l'aimer, hélas ! je m'en suis fait haïr ;
Plus que je ne voulois je l'ai persuadée,
Et par moi votre rage est si bien secondée,
Que d'un affreux Hymen qui m'ouvre le tombeau,
J'ai de ma propre main allumé le flambeau.
Achevez votre ouvrage : après ce coup funeste,
Je demande la mort, c'est tout ce qui me reste :
Mon rival est heureux, ne me condamnez pas
Au supplice de voir Mandane entre ses bras.
Et pour vous, & pour lui, ma mort est necessaire :
Oui, Madame ; & sur-tout gardez qu'on la differe :
Un moment peut changer votre sort & le mien ;
Je vous laisse y penser ; mais consultez-vous bien ;
Et si votre fureur rit de mon impuissance,
Craignez cent mille bras armés pour ma vengeance.

SCENE V.

TOMYRIS, ARYANTE.

ARYANTE.

VOus l'entendez, Madame ; & notre sureté
Nous fait de son trépas une nécessité.
Pour arrêter ces bras dont la vengeance est prête ;
Au milieu de son camp faisons porter sa tête ;
Dès qu'il ne sera plus, tous ces peuples soumis,

Loin d'être ſes vengeurs, ſeront ſes ennemis,
Et de leurs fers briſés viendront nous rendre graces,
Plutôt que d'accomplir ſes ſuperbes menaces.
Ne differez donc pas.

TOMYRIS.

Détrompez-vous, Seigneur,
Craignez tout des efforts d'une premiere ardeur,
Tous ces peuples ſoumis ſont faits à l'eſclavage;
Et de la liberté quand nous perdons l'uſage,
Le temps ſeul dans nos cœurs en reveille l'amour.
Non, non, ce n'eſt point là l'ouvrage d'un ſeul jour.
Cyrus à ſon courage égalant ſa prudence,
Prend ſoin ſur ſes bienfaits de fonder ſa puiſſance.
Moi-même, je l'ai vu de vingt Rois entouré:
Quel reſpect! quel amour! il en eſt adoré.
Je ne rends qu'à regret ce tribut à ſa gloire.
Mais on adorera juſques à ſa memoire;
Et s'il perd par nos mains la lumiere des Cieux,
Mille fleuves de ſang inonderont ces lieux.
Je vous l'ai déja dit; les Perſans pleins de rage,
Bientôt de ſa priſon viendront venger l'outrage.
Malgré tous mes captifs qu'ils offrent pour Cyrus,
Ils n'ont pu de ma part obtenir qu'un refus.
Pour prevenir les maux où le Ciel nous condamne,
Il faut ſans differer vous unir à Mandane.
Je l'ai laiſſée en proie à ſes ſoupçons jaloux,
Elle veut un moment s'expliquer avec vous,

Sans doute par Cyrus ſe croyant outragée ;
Sa derniere eſperance eſt de ſe voir vengée.
Si ſa bouche pour vous ſe déclare une fois,
Cyrus, tout fier qu'il eſt, reſpectera ſon choix ;
Ou plûtôt pour jamais renonçant à ſa flâme,
A la ſeule grandeur il livrera ſon ame.

ARYANTE.

Non, ne nous flattons pas de le voir en ce jour ;
Pour ſe rendre à ſa gloire oublier ſon amour.
Pour Mandane un tel ſort ne fut jamais à craindre,
Elle allume des feux que rien ne peut éteindre :
Et l'ingrate à mon cœur ne l'a que trop appris,
Puiſque je l'aime encor après tous ſes mépris.

TOMYRIS.

Hé bien, de ſes mépris puniſſez l'inſolence,
Et dans un prompt Hymen cherchez-en la vengeance.

ARYANTE.

Ah ! s'il faut me venger, c'eſt plûtôt d'un rival ;
Qui ſeul de mon bonheur eſt l'obſtacle fatal :
Tant qu'il verra le jour, point d'Hymen à prétendre.
Pour en briſer les nœuds il peut tout entreprendre ;
Fier même dans les fers, ſi jamais il en ſort,
Il ſacrifiera tout à ſon jaloux tranſport ;
Il faut le perdre enfin, ou ma perte eſt certaine.

TOMYRIS.

Vous parlez en rival, je dois agir en Reine.
Si ce fameux captif periſſoit aujourd'hui,

Tout mon peuple auſſi-tôt périroit après lui.
Cependant je vois trop que pour vous ſatisfaire,
En vain je veux agir moins en Reine qu'en Mere;
Il eſt tems de me rendre au bien de mes Sujets,
Je ne puis les ſauver qu'en acceptant la paix.
Mais ſongez à quel prix Cyrus me la propoſe;
De tous nos differens il faut ôter la cauſe,
Il faut remettre enfin Mandane en liberté;
Votre cœur ſur ce point s'eſt-il bien conſulté?
Et peut-il ſans fremir perdre tout ce qu'il aime?

ARYANTE.

Dieux! à quoi me réſoudre?

TOMYRIS.

A vous vaincre vous-même,
A ſervir un rival, à couronner ſes feux,
A mourir, puiſqu'enfin vous n'oſez être heureux.
J'avois pour votre amour ſignalé ma prudence,
Il ne vous en coutoit qu'un peu de violence.
Vous n'avez pas voulu. Soupirez, gemiſſez;
Venez voir d'un rival les feux recompenſez:
Mais n'accuſez que vous d'un Hymen ſi funeſte.

ARYANTE.

Moi, je pourrois former des nœuds que je deteſte!
C'en eſt fait, je me rens. Le bonheur d'un rival
Eſt de tous les malheurs pour moi le plus fatal.
Oui, ſans plus differer, achevons notre ouvrage,
Pour devenir heureux mettons tout en uſage;
Et vous, ne ceſſez point d'exercer vos bontez,
Mandane.

TOMYRIS.

J'en ai plus que vous ne meritez.
Mandane par mon ordre à vos yeux va paroître ;
Confirmez les soupçons qu'en son cœur j'ai fait naître,
Etalez de Cyrus l'outrage sans égal,
Le mépris d'une main qu'il cede à son rival.
Sur-tout, faites sentir à son ame jalouse,
Qu'il m'aime ; & s'il le faut, dites-lui qu'il m'épouse.
Déja dans sa prison j'ai fait semer ce bruit,
Répondez à des soins dont vous aurez le fruit.
Mais je la vois venir, je vous laisse.

SCENE VI.

ARYANTE, MANDANE, GARDES.

ARYANTE.

AH ! Madame,
Dois-je en croire aux transports que je sens dans mon ame ?
Et lorsque dans ces lieux on vous ose outrager,
Serois-je assez heureux pour pouvoir vous venger ?

MANDANE.

Oui ; Seigneur ; on me fait une mortelle offense,
Et je veux vous charger du soin de ma vengeance.

Jusques

Juſques dans ma priſon un bruit injurieux
M'annonce que Cyrus va regner en ces lieux;
L'ingrat pour Tomyris me quitte & me dédaigne;
Mais vous-même, Seigneur, ſouffrirez-vous qu'il regne?
Verrez-vous un rival malgré vous s'établir
Dans un rang que vous ſeul avez droit de remplir?

ARYANTE.

Hélas! que j'oublirois aiſément cette audace,
S'il ne me diſputoit que cette ſeule place!
Mais mon deſtin, Madame, aura bien plus d'horreur,
S'il occupe à la fois mon trône, & votre cœur.

MANDANE.

Mon cœur! Et vous pouvez me tenir ce langage?
Non, il n'aura jamais ce ſuperbe avantage.
Je ne vous cache point que l'Auteur de mes jours
N'ait fait naître pour lui mes premieres amours;
Et que par mille exploits éblouiſſant mon ame,
Cyrus juſqu'aujourd'hui n'ait accru cette flâme.
Mais que je l'aime encore après ſa lâcheté!
Non, mon cœur n'eſt point fait pour cette indignité.
Je ne vois plus en lui que l'objet de ma haine.

ARYANTE.

Ah! Dieux! que n'eſt-il vrai! ſa mort ſeroit certaine;
Et ſon ſang....

MANDANE.

Arrêtés, moderez ce transport,
Ce seroit l'épargner que lui donner la mort.
Qu'il vive dans vos fers, que pour prix de son crime,
D'un éternel remors son cœur soit la victime.

ARYANTE.

Et vous le haïssez ?

MANDANE.

Si je le hais ! grands Dieux !
A-t-il rien oublié pour se rendre odieux ?
Mais, Seigneur, je le vois; en vain de ma vengeance
Mon cœur sur votre amour a fondé l'espérance,
Et j'ai trop présumé de mes foibles appas,
Quand j'ai cru. . . .

ARYANTE.

Juste Ciel ! je ne vous aime pas !
Ah ! depuis le moment que mon ame éperdue
A pris dans vos beaux yeux cet amour qui me tue,
Vos rigueurs, vos mépris, le bonheur d'un rival,
Ont-ils éteint l'ardeur d'un poison si fatal ?
Pour vous mettre à couvert des fureurs de ma mere
Prête à venger sur vous tout le sang de mon frere,
N'ai-je pas devoué ma tête à son courroux ;
Helas ! combien de fois ai-je tremblé pour vous !

MANDANE.

Hé bien, si vous m'aimez, osez tout entreprendre.
Pour mettre votre amour en droit de tout prétendre;
Si ma main est pour vous un assez digne prix,

Arracher à Cyrus celle de Tomyris.

ARYANTE.

Dieux ! que m'ordonnez-vous ?

MANDANE.

Vous balancez !

ARYANTE.

Cruelle !

S'il me faut que mourir pour vous prouver mon zele,
Parlez, mon sang est prêt, il brule de sortir ;
Mais d'un affreux trépas qui peut vous garantir ?
Et que n'osera point une Reine barbare,
Si contr'elle aujourd'hui pour vous je me déclare ?
Ne precipitons rien, il est d'autres secours,
Je puis briser vos fers sans exposer vos jours.
Pour les mieux assurer, differons nos vengeances ;
Jusqu'en votre prison j'ai des intelligences.
Oui, Madame, & bientôt tout me sera permis,
Si le succès répond au soin de mes amis.
Assuré de vos jours je n'aurai plus d'allarmes,
Pour soutenir mes droits j'aurai recours aux armes ;
Et vous verrez Cyrus contraint à renoncer
Au vain espoir d'un trône où je dois vous placer.

MANDANE.

Quel supplice pour lui ! je goûte par avance,
Le plaisir que mon cœur attend de ma vengeance.
Il y manque un seul point, c'est qu'il en soit instruit.
S'il pouvoit l'ignorer, j'en perdrois tout le fruit.
Quel triomphe pour moi, si l'ingrat qui m'outrage

Peut ſçavoir que ſa chute eſt mon unique ouvrage!
Qu'il l'apprenne, Seigneur. Avant de le punir,
Pour la derniere fois je veux l'entretenir;
Et dans cet entretien lui montrer tant de haine,
Qu'en cherchant qui le perd, il me trouve ſans peine.

ARYANTE.

Vous voulez, dites-vous!... Non, ne le voyez pas.

MANDANE.

Que craignez-vous?

ARYANTE.

Je crains vos dangereux appas.
Je ne connois que trop que tout leur eſt poſſible.
Cyrus même autrefois n'y fut que trop ſenſible;
Et ſi ſes premiers feux alloient ſe r'allumer,
Vous l'aimeriez encor...

MANDANE.

Moi, je pourrois l'aimer?
Que vous connoiſſez mal la fierté de mon ame!
Qu'il vienne; & mon courroux à vos yeux....

ARYANTE.

Non, Madame,
Je n'y puis conſentir. Pour punir un ingrat,
Le plus profond ſilence eſt plus ſûr que l'éclat.

MANDANE.

Vous ne voulez donc pas répondre à mon envie?

ARYANTE.

Ce funeſte plaiſir vous couteroit la vie.
Tout m'allarme, Madame; & je crains en ce jour

La haine de ma mere, autant que votre amour.

MANDANE.

Non ; ces vaines raiſons n'ont rien qui m'éblouiſſe ;
Et je vois vos refus malgré votre artifice.
Mais enfin je vous viens d'expliquer mes ſouhaits ;
Si je ne vois Cyrus, ne me voyez jamais.

SCENE VII.

ARYANTE *ſeul.*

QUel coup de foudre, ô Ciel ! détruit mon eſperance !
D'un bonheur trop charmant, ô trop vaine apparence !
O revers imprévu qui confond mes eſprits !
Allons ſur ce malheur conſulter Tomyris.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TOMYRIS, GELONIDE, ARYANTE.

TOMYRIS.

NOn, ne permettons pas leur fatale entrevue;
La Princeſſe à jamais pour vous ſeroit perdue.
En vain à votre hymen j'aurois ſçu la porter,
Un éclairciſſement feroit tout avorter.
Cyrus triompheroit; il eſt tems qu'il periſſe.
Repoſez-vous ſur moi du ſoin de ſon ſupplice.
Mais les Perſans pourroient empêcher ſon trépas;
Allez à leur fureur oppoſer votre bras.

ARYANTE.

Ah! de tous les Perſans perdons le plus terrible.
Aſſuré de ſa mort je vais être invincible.

TOMYRIS.

Allez combattre & vaincre, & j'atteſte les Dieux
Que vous ne verrez plus de Rival en ces lieux.

ARYANTE.

Mais...

TOMYRIS.

Ne repliquez plus; hâtez-vous, le temps preſſe.
Oui, Madame, j'y cours. (*à part*) Songeons à ma Princeſſe.

SCENE II.

TOMERYS, GELONIDE.

GELONIDE.

VOus allez donc, Madame, immoler votre Amant?

TOMYRIS.

Du cœur de Tomyris juge plus ſainement.
C'eſt d'un ſang odieux que ma main ſera teinte:
Pour éloigner mon fils j'ai recours à la feinte;
Enfin je ne vei plus d'obſtacle à ma fureur,
Et ma Rivale ici n'a plus de protecteur.

GELONIDE.

Mais, Mandane au tombeau, qu'eſperez-vous, Madame?

TOMYRIS.

Je te l'ai déja dit; les tranſports de mon ame
Tiennent de la fureur autant que de l'amour;
L'un & l'autre en tyrans y régnent tour à tour;
Et s'il faut t'avouer lequel des deux l'emporte,
Je ſens que la fureur eſt enfin la plus forte.
L'amour a beau parler, je ne l'écoute plus,
Et je ne répons pas que j'épargne Cyrus.
Commençons toutefois par immoler Mandane.
Au deſtin qui l'attend c'eſt lui qui la condamne.
Tu vois par l'entretin qu'elle oſe demander,

Si l'ingrat a pris ſoin de la perſuader. ..
Je veux bien cependant, avant qu'elle périſſe,
Garder pour ſon trépas quelque ombre de juſtice;
Elle trompe Aryante, & loin de m'obéir,
Avec elle Cyrus conſpire à me trahir.
Il faut qu'ils ſoient tous deux convaincus de leur crime,
Et pour lors ma fureur choiſira ſa victime.
Mandane & ſon Amant en ces lieux vont venir;
Sans témoins, par mon ordre, ils vont s'entretenir;
C'eſt où je les attens. Qu'ils viennent, Gelonide;
De leur ſort & du mien cet entretien décide.
Mandane l'a voulu, j'y conſens à mon tour.
Mais, ô plaiſir funeſte! elle en perdra le jour;
On ouvre, je la vois; diſſimulons encore.

SCENE III.

TOMYRIS, MANDANE, GELONIDE.

TOMYRIS.

JE cede aux volontés d'un fils qui vous adore, Madame, & je veux bien riſquer en ſa faveur
Tout le droit que Cyrus m'a donné ſur ſon cœur.
Je ne me flatte point: je ſçai que ma conquête
Peut encor m'échaper, ſi ma main ne l'arrête;
Et mon hymen peut-être auroit dû prévenir
L'entretien que mon fils vous a fait obtenir.

Vous

Vous allez voir Cyrus. Si vous l'aimez, Madame,
Par des reproches vains n'accablez point ſon ame.
Il n'eſt que trop puni de vous manquer de foi ;
Il perd bien plus en vous qu'il ne retrouve en moi.
Sur-tout, gardez-vous bien d'ajouter à la plainte
Le ſoin de rallumer une eſperance éteinte.
Je le connois, je ſçai qu'il eſt ambitieux,
Que la ſeule grandeur peut éblouir ſes yeux,
Et qu'il vous donneroit toute la préference,
Si mon Trône & le vôtre entroient en concurrence:
Mais ſongez qu'il perdroit & le vôtre & le mien,
Et que pour l'aggrandir vous ne pouvez plus rien.

MANDANE.

Ah! de grace, quittez ces injuſtes allarmes,
Madame. Hé penſez-vous qu'au défaut d'autres charmes,
Je daigne avoir recours à l'éclat des grandeurs,
Pour éblouir les yeux & captiver les cœurs?
Cyrus, je le confeſſe, autrefois ſçut me plaire.
J'avois cru qu'il m'aimoit: cette erreur me fut chere;
Mais mon cœur auſſi-tôt libre que détrompé,
Eſt enfin tout entier de ſa gloire occupé.
Oui, Madame, Cyrus peut croire que je l'aime.
Il faut de ſon erreur le détromper lui-même;
Que ſur-tout par ma bouche il en ſoit éclairci;
Et c'eſt dans ce deſſein que je l'attens ici.

TOMYRIS.

Ou je ſuis fort trompée, ou j'entrevoi, Madame,
A travers ce dépit quelque reſte de flâme:

L'objet qui la causa pourroit la rallumer.
Non, ne le voyez point.

MANDANE.

C'est trop vous allarmer.
Pour rappeller à moi l'ingrat qui m'abandonne,
Je ne puis, comme vous, donner une Couronne.

TOMYRIS.

Vous pourriez lui donner un malheureux amour,
Qui peut-être à tous deux vous coûteroit le jour:
Craignez une vengeance où ma gloire m'engage;
Songez que je suis Reine, & sensible à l'outrage;
Qu'enfin... Mais Cyrus vient.

SCENE IV.

TOMYRIS, CYRUS, MANDANE, GELONIDE.

CYRUS.

QU'exigez-vous de moi?
Faut-il redire encor que j'ai trahi ma foi?
Pourquoi redemander un aveu qui me blesse?
N'avez-vous pas déja celui de la Princesse?

TOMYRIS.

Elle a voulu, Seigneur, s'expliquer avec vous;
Et mon fils y consent, loin d'en être jaloux.
Achevez d'étouffer une funeste guerre.
Vous sçavez de quel sang j'ai vu rougir la terre,

Je veux bien l'oublier ; ſongeons à nous unir :
Mon fils eſt à l'Autel, hâtez-vous d'y venir.
(*à Mandane*)
Vous ne pouvez trop tôt répondre à cette tendreſſe.
(*à Cyrus*)
Vous, Seigneur, vous ſçavez quelle eſt votre promeſſe.

SCENE V.

CYRUS, MANDANE.

CYRUS.

VOus allez donc combler les deſirs de ſon fils ?

MANDANE.

Je tiendrai, comme vous, tout ce que j'ai promis.

CYRUS.

Je l'ai voulu, Madame, & je ne puis m'en plaindre;
Mais puiſqu'il m'eſt permis de ne me plus contraindre,
Mon cœur, je l'avourai, ſe flatoit en ſecret,
Qu'on me perdroit du moins avec quelque regret.

MANDANE.

Hé ſur quoi fondiez-vous cette vaine eſperance ?
Devois-je être fidelle après votre inconſtance ?
En me ſacrifiant vous étiez-vous flatté
Du barbare plaiſir de vous voir regretté ?
Ah ! vous jouiriez trop de votre ſacrifice ;
Et moi, je traiterois avec trop d'injuſtice

L'ardeur d'un tendre amant ou plûtôt d'un Epoux,
Qui d'un cœur ſans partage eſt plus digne que vous.

CYRUS.

O Ciel! il eſt donc vrai ? votre cœur infidéle
Brule pour mon Rival d'une flâme nouvelle ;
Mais que dis-je, nouvelle ? Un ſi parfait amour
N'eſt pas dans votre cœur formé depuis un jour:
Et tantôt mon Rival... Dieux! je n'oſois le croire.
Hé, pouvois-je penſer, ſans bleſſer votre gloire,
Que tandis que Cyrus, au ſeul bruit de vos fers,
Abandonnoit pour vous cent Triomphes divers,
Et dans un vaſte champ ouvert à ſes conquêtes
Négligeoit de cueillir des palmes toutes prêtes,
Pour venir en ces lieux vous conſacrer ſes jours,
Votre cœur lui gardât de perfides amours ?

MANDANE.

Hé de quoi m'a ſervi l'ardeur de votre zele ?
N'avois-je pas aſſez de ma douleur mortelle ?
Falloit-il redoubler l'horreur de ma priſon
Par l'horreur du parjure & de la trahiſon?
Que ne me laiſſiez-vous dans un long eſclavage ?
J'aurois pu me flater que votre grand courage
Gardoit, pour le dernier de ſes fameux exploits,
L'honneur de m'arracher à de barbares loix :
Ou du moins votre cœur m'auroit permis de croire
Qu'il n'oublioit l'amour que pour ſuivre la gloire.
Mais, helas ! vous venez, vous volez en ces lieux,

Pourquoi ? Pour étaler vos mépris à mes yeux ;
Et vous portez ſi loin votre injuſtice extrême,
Qu'aux mains de votre Epoux vous me livrez vous-même.

CYRUS.

Cruelle ! il falloit donc vous conduire à l'autel,
Et vous laiſſer tomber ſous un couteau mortel ?
D'une Reine en fureur vous étiez la victime.
J'ai voulu vous ſauver : voilà quel eſt mon crime.
Oui, réduit à vous voir, par un arrêt fatal,
Dans les bras de la mort, ou dans ceux d'un Rival,
Je n'ai point balancé. Vous ſçavez le reſte.
Chargé de propoſer un hymen ſi funeſte,
Quel tourment ! De moi-même il m'a fallu garder.
Il m'importoit ſur-tout de vous perſuader.
Je l'ai fait : Vous allez épouſer Aryante,
Et moi je vais mourir. Regnez, vivez contente.
Mais pour ſauver vos jours, quand je cours au trépas,
Si vous ne me plaignez, ne me condamnez pas.

MANDANE.

Qu'ai-je entendu ? grands Dieux ! que je ſuis criminelle !
Quoi ! j'ai pu ſoupçonner l'amant le plus fidéle,
Tandis qu'il s'immoloit pour me prouver ſa foi :
Ah, Seigneur ! ſi jamais vous brulâtes pour moi,
Et ſi vous connoiſſez l'amour & ſa puiſſance,
Pardonnez une erreur qui lui doit ſa naiſſance.
Vous ſçavez qu'un cœur tendre eſt toujours allarmé ;

Et j'aurois moins failli, ſi j'avois moins aimé.
J'avourai, s'il le faut, que je n'ai pas dû croire
Qu'un Héros juſqu'ici couvert de tant de gloire,
En eût terni l'éclat par une trahiſon:
Mais pouvois-je vous perdre, & garder ma raiſon?

CYRUS.

Ah! c'en eſt trop, Madame; Aryante lui-même
Ne peut qu'être jaloux de mon bonheur extrême.
Allez à ce Rival engager votre foi.
Je triomphe de lui; votre cœur eſt à moi.

MANDANE.

Moi, je pourrois ſouffrir qu'une fatale chaîne
Me livrât pour jamais à l'objet de ma haine!
Mais vous-même, Seigneur, pourriez-vous le ſouffrir?
Il m'attend à l'autel; j'y vais, mais pour mourir.

CYRUS.

Pour mourir! juſtes Dieux! quel funeſte langage!

MANDANE.

Heureuſe, ſi mon ſang peut expier l'outrage
Dont j'ai voulu flétrir l'amour le plus parfait!
Puis-je trop en répandre?

CYRUS

Helas! qu'ai-je donc fait?
Cruel, n'ai-je pas dû, ſans rompre le ſilence,
Vous laiſſer de mon cœur ſoupçonner la confiance?
De votre hymen mon crime allumoit le flambeau;
Et vous ſortez d'erreur pour deſcendre au tombeau.

Ah! s'il faut à ce prix recouvrer votre eſtime,
Reprenez votre erreur, & rendez-moi mon crime.

MANDANE.

Hé quoi! vous avez cru que j'allois à l'Autel,
De tous mes ennemis cherchant le plus cruel,
Des caprices du ſort victime infortunée,
Lui donner une main, qui vous fut deſtinée?
Détrompez-vous, Seigneur. Par un noble tranſport,
Aux pieds de Tomyris j'allois chercher la mort.
J'allois à ſes fureurs m'offrir en ſacrifice.
Ne vous plaignez donc plus quand je cours au ſupplice,
De me donner la mort en m'ôtant mon erreur.
Loin de me la donner, vous m'en ôtez l'horreur.
Oui, Seigneur, je ſentois une horreur ſans égale,
De voir en expirant triompher ma Rivale:
Je n'en mourrai pas moins: mais mon ſort eſt trop beau,
D'emporter avec moi votre cœur au tombeau.

CYRUS.

Quoi, vous allez mourir, & vous croyez, cruelle,
N'emporter que mon cœur dans la nuit éternelle?
Non, ne l'eſperez pas. Pour nous y dévancer,
Je porte à Tomyris tout mon ſang à verſer.

MANDANE.

O Ciel! où courez-vous? Non, Seigneur...

SCENE VI.

TOMYRIS, CYRUS, MANDANE.

MANDANE *à Tomyris.*

AH! Madame,
Un affreux deſeſpoir s'empare de ſon ame:
Il prétend s'accuſer: Mais ne l'en croyez pas.
Pour me ſauver la vie, il cherche le trépas.

TOMYRIS.

Dieux! qu'eſt-ce que j'entens?

MANDANE.

C'eſt moi qui ſuis coupable,
Il a beau me prier, je ſuis inexorable.
Ah! ſi vous aviez vu quels efforts il a faits
Pour ſervir votre fils au gré de vos ſouhaits...:
Non, il ne pouvoit mieux vous tenir ſa promeſſe.

CYRUS *à Tomyris.*

Aprenez à la fois mon crime & ma foibleſſe,
Madame. C'eſt moi ſeul que vous devez punir.
Mandane à votre fils étoit prête à s'unir.
Du bonheur d'un Rival les funeſtes approches
M'ont malgré ma promeſſe, arraché des reproches.
Vous en voyez l'effet; vengez-vous, perdez-moi.
C'eſt à mon ſeul trépas à dégager ſa foi:

TOMYRIS.

Oui, je me vengerai de votre perfidie.
Hola, Gardes, à moi. Tremblez, fiere ennemie;
Il en eſt tems. Reglez l'arrêt de votre ſort.
Choiſiſſez de mon fils enfin, ou de la mort.

MANDANE.

Qu'on me donne la mort.

TOMYRIS.

Oui, ta perte eſt certaine;
Qu'au ſortir de ces lieux on l'immole à ma haine.

CYRUS.

Arrêtez, inhumains

TOMYRIS.

Gardes, obéiſſez.

SCENE VII.

CYRUS, TOMYRIS.

CYRUS.

REine barbare! Et vous, Dieux qui me trahiſſez!
Etes-vous comme moi, captifs & ſans puiſſance;
Quand vous voyez le crime accabler l'innocence!
Qu'attendez-vous? Frappez, vengez-moi, vengez-vous.
Faites tomber la foudre au défaut de mes coups.
Mais, helas! ils ſont ſourds; & l'objet de ma flâme

Peut-être en ce moment... J'en frémis... Ah! Madame,

De grace revoquez un ſi terrible Arrêt.
Qu'exigez-vous de moi? Commandez, je ſuis prêt:
Mes Perſans, s'il le faut, renonçant à leur gloire,
Vont par un prompt départ vous ceder la victoire;
Rendez-leur ma Princeſſe, & redoublez mes fers.

TOMYRIS.

Tu penſes la ſauver, & c'eſt toi qui la perds.
L'ardeur de ton amour ranime ma vengeance.
Mais enfin c'en eſt fait. Aripithe s'avance.

SCENE VIII.

TOMYRIS, CYRUS, ARIPITHE.

ARIPITHE.

AH Madame! Aryante...

TOMYRIS.

Hé bien, expliquez-vous.

ARIPITHE.

Il vient de dérober la victime à nos coups.

CYRUS.

Dieux puiſſans!

TOMYRIS.

Et pour prix de cette audace extrême,
Deviez-vous balancer à l'immoler lui-même?

ARIPITHE.

J'aurois pu le punir dans mes premiers tranſports ;
Mais il a triomphé malgré tous mes efforts.
Mandane au fer vengeur déja livroit ſa tête,
Le coup alloit tomber ; un cri perçant l'arrête ;
Et ſoudain votre fils écartant mes Soldats,
Vole, joint la Princeſſe, & l'arrache au trepas.
Par mes ſoins, mais en vain, ma troupe raſſemblée,
En bravant le peril pour vous s'eſt ſignalée ;
J'ai vu par le ſuccès ſon zele démenti,
Et d'un fils revolté tout a pris le parti.
De votre Priſonniere enfin il eſt le Maître.

TOMYRIS.

A ma juſte fureur qu'on immole ce traître ;
Mais il pourroit plus loin porter ſa trahiſon.
(*à Aripithe*)
Allez, & remettez Cyrus dans ſa priſon.
(*à Cyrus*)
Toi, ne croi pas Mandane à couvert de ma rage.

CYRUS.

Dieux, qui l'avez ſauvée, achevez votre ouvrage.

SCENE IX.

TOMYRIS, GELONIDE.

TOMYRIS.

NOn, ne t'en flatte pas. Mais ſans plus differer,
Des mains de ce rebelle allons la retirer.

GELONIDE.

Madame, le voici.

SCENE X.

TOMYRIS, ARYANTE, GELONIDE.

TOMYRIS.

QUelle eſt donc votre audace?
Déja ſur mes Sujets regnez-vous en ma place?
Rendez-moi ma captive; ou bientôt ma fureur
Va, pour vous l'arracher, remplir ces lieux d'horreur.

ARYANTE.

Hé, puis-je à plus d'horreur me préparer encore?
Sur le bord du tombeau j'ai vu ce que j'adore.
O Mere impitoyable! o Fils infortuné!
C'eſt donc là cet hymen qui m'étoit deſtiné?
Quoi? vos bontés pour moi n'ont été qu'une feinte;
Pour porter à mon cœur la plus cruelle atteinte?
Ah! c'en eſt trop enfin; & ces perfides coups
Etouffent tout l'amour qui me reſtoit pour vous.

TOMYRIS.

Hé que m'importe, ingrat, ton amour ou ta haine?
Ne cherche plus en moi qu'une Mere inhumaine.
Va, tu n'es plus mon fils. Sans toi, ſans ton ſecours,
Un fer, de ma Rivale auroit tranché les jours.

De ma Rivale ! O Ciel ! qu'ai-je dit ! quelle honte !
Quoi ? je puis avouer que l'amour me ſurmonte ?
Il fut toûjours ſecret ce malheureux amour :
Tu le forces, cruel, à ſe montrer au jour.
Mais je vais te punir, en perdant ta Princeſſe,
De m'avoir arraché l'aveu de ma foibleſſe.

ARYANTE.

Vous voulez donc la perdre? Hé bien, je vois enfin
Qu'il faut l'abandonner à ſon triſte deſtin.
Hé pourquoi la défendre ? & qu'eſt-ce que j'eſpere?
Cet odieux Rival que ſon cœur me préfere,
De toutes mes bontés profiteroit un jour :
Mais, Madame, du moins ſervons-nous tour à tour:
Puiſqu'il faut frapper, frappons d'intelligence.
Oui, ſervez ma fureur, je ſers votre vengeance.
Dans nos juſtes tranſports ne nous traverſons plus:
Je vous livre Mandane, immolez-moi Cyrus.

TOMYRIS.

Sçais-tu bien, Aryante, à quoi ton cœur s'engage?
Tu crois que mon amour eſt plus fort que ma rage.
Tu t'abuſes. Je vais, par un dernier effort,
Offrir à mon ingrat ou mon ſceptre, ou la mort.
Mais malgré mes bontés s'il veut que je l'immole,
Je viens te demander l'effet de ta parole.

ARYANTE.

Vous pourriez immoler l'objet de votre amour ?
Grands Dieux ! de quelle Mere ai-je reçu le jour !
Jugeant de votre ardeur par celle qui m'anime,
J'ai cru que fremiſſant au nom de la victime,

Vous ſauveriez Mandane en faveur de Cyrus;
Mais puiſque tous mes ſoins enfin ſont ſuperflus ;
Sçachez que c'eſt en vain que Mandane inhumaine,
Autant que j'ai d'amour veut m'inſpirer de haine ;
Qu'un ſeul de ſes regards ſuffit pour m'attendrir,
Et que ſi par vos coups je la voyois périr,
Que ſçai-je ? ma fureur... Toute autre que ma Mere
Me payroit de ſon ſang une tête ſi chere.

TOMYRIS.

Il faut donc t'animer à marcher ſur mes pas:
Oui, je veux en livrant ce que j'aime au trépas,
T'apprendre à te venger d'une beauté cruelle.
Mais ſi le lâche amour dont tu brules pour elle,
A mes reſſentimens s'obſtine à l'arracher;
Dans le fond de ton cœur ma main l'ira chercher.

SCENE XI.

ARYANTE *ſeul.*

QUel exemple barbare! Hé, je pourrois le ſuivre!
Ah! plutôt par ta main que je ceſſe de vivre.
Viens, Mere impitoyable, au gré de ta fureur
Arracher à ton fils & Mandane, & le cœur.
Mais ſuis-je encor ton fils, lorſque de ſang avide,
Tu portes tes horreurs juſques au paricide ?
Quels horribles projets viens-tu de mettre au jour!

Sourde à la voix du ſang, à celle de l'amour,
Tu ne balances pas à franchir les limites
Qu'aux plus ſauvages cœurs la nature a preſcrites.
Prevenons l'inhumaine, & commençons d'abord..

SCENE XII.

ARYANTE, ORONTE.

ORONTE.

AH, Seigneur! les Perſans font un dernier effort.
Tout fuit devant leurs pas; nos Troupes avancées
Dans leurs retranchemens viennent d'être forcées.
Accourez; ou bientôt préparez-vous à voir
Et Mandane & Cyrus remis en leur pouvoir.

ARYANTE.

Dieux! d'un coup ſi cruel vous fraperiez mon ame?
Viens, allons ſignaler ma fureur & ma flâme;
Et ſi de ce combat le ſuccès m'eſt fatal,
Revenons en ces lieux pour perdre mon Rival.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TOMYRIS, ORONTE.

TOMYRIS.

ENfin je ſuis vaincue, & le deſtin barbare
Me trace à chaque pas la mort qu'il me prépare:
Ces lieux, où j'ai regné, n'offrent à mes regards
Que morts & que mourans de tous côtés épars;
Et parmi tant de traits où je me vois en bute,
Je ne puis eſperer qu'une éclatante chute:
C'eſt auprès de Cyrus que je viens la chercher.
Si les Perſans vainqueurs veulent me l'arracher,
Qu'ils oſent penetrer ces nombreuſes cohortes
Dont j'ai de ſa priſon environné les portes.

GELONIDE.

De grace, à leur fureur ne vous expoſez pas;
Sauvez-vous: Iſſedon vous tend encor les bras.
Partez avec Cyrus; qu'Aryante vous ſuive:
Il ne peut qu'en fuyant conſerver ſa Captive.

TOMYRIS.

Ah! m'accablent plutôt mes cruels ennemis!
Quoi!

Quoi ! j'irois obéir où regneroit mon fils !
Moi, qui foulant aux pieds les droits de ſa naiſſance,
Lui retiens en ces lieux la ſuprême puiſſance ?
Non ; mon ambition auroit trop à ſouffrir :
J'ai vécu ſur le Trône, & je veux y mourir.
Je te dirai pourtant, que ma chute infaillible,
Des malheurs que je crains n'eſt pas le plus terrible.
Deux Amans que je laiſſe au comble de leurs vœux,
Des maux que je reſſens voilà le plus affreux.
O cruel déſeſpoir ! neceſſité fatale
De mourir ſans donner la mort à ma Rivale !
Par un fils odieux derobée à mes coups,
L'orgueilleuſe triomphe, & brave mon courroux.
Triomphons à mon tour. Immoler ce qu'elle aime,
C'eſt toujours immoler la moitié d'elle même.
Sacrifions Cyrus. On va me l'amener ;
De ſon ſort & du mien c'eſt à lui d'ordonner.
Malgré moi, ſes regards ont ſurpris ma tendreſſe ;
Mais juſqu'à l'avouer ſi jamais je m'abaiſſe,
S'il me dédaigne enfin, c'eſt par un fer vangeur
Qu'il me verra chercher le chemin de ſon cœur.
Il vient. Dieux tout-puiſſans, qui voyez mon ſupplice,
Ne me condamnez pas à ce grand ſacrifice.

SCENE II.

TOMYRIS, CYRUS, GELONIDE, SUITE.

TOMYRIS.

LA Victoire, Seigneur, ſe déclare pour vous;
Mais ne prétendez pas me voir à vos genoux.
Le ſang de mes ſujets, dont la terre eſt couverte,
A ma juſte fureur demande votre perte;
Pour ce ſang répandu le vôtre doit couler:
Oui, Seigneur, c'eſt vous ſeul qu'il me faut immoler.
Réduite à me venger, gardez de m'y contraindre;
Plus on me deſeſpere, & plus je ſuis à craindre.

CYRUS.

Hé d'où vous peut venir cet affreux deſeſpoir?
Veut-on vous dépouiller du ſouverain pouvoir?
Non; mes vœux ne vont pas juſqu'à votre Couronne,
Je vous la remettrai ſi le ſort me la donne,
Ce n'eſt point ſon éclat qui frape ici mes yeux.
Qu'on me rende Mandane, & je parts de ces lieux.

TOMYRIS.

Non, à quelque revers que le ſort nous condamne,
Ne prétendez jamais qu'on vous rende Mandane.
Mais les momens ſont chers; apprenez à quel prix
Vous pouvez déſarmer le cœur de Tomyris.

Seigneur, que vos Perſans s'éloignent de mes Tentes ;
Arrachez mes Sujets d'entre leurs mains ſanglantes.

CYRUS.

Moi, je conſentirois... qu'auriez-vous prétendu ?

TOMYRIS.

Qu'ils s'éloignent, vous dis-je, ou vous êtes perdu.

CYRUS.

Connoiſſez-vous Cyrus, quand vous croyez, Madame,
Qu'une telle menace épouvante ſon ame ?
Cent fois dans les perils j'ai cherché le trépas ;
Je l'ai vu d'aſſez près pour ne le craindre pas.
Tantôt, je l'avourai, j'ai craint votre colere.
Il falloit vous livrer une tête trop chere,
Mandane alloit périr, mon cœur s'en eſt troublé ;
Dans cet affreux moment j'ai pâli, j'ai tremblé :
Mais Mandane eſt ſauvée ; & malgré votre envie,
L'amour de mon Rival me répond de ſa vie.

TOMYRIS.

Songez que ce Rival de mon ſang eſt formé,
Et que par mon exemple il peut-être animé.
N'expoſez pas, Seigneur, cette tête ſi chere,
Peut-être que le tems calmera ma colere.

CYRUS.

Non, je n'eſpere pas calmer votre fureur.
Nai-je pas vu tantôt... Dieux ! j'en fremis d'horreur ;
Quel arrêt eſt parti d'une bouche inhumaine !

TOMYRIS.

Tu te souviens, ingrat, de ce qu'a fait ma haine;
Et ne comptant pour rien ce qu'a fait mon amour,
Tu ne te souviens pas qu'il t'a sauvé le jour!
Prête à te voir perir, de quel effroi glacée,
Entre mon fils & toi je me suis avancée!
Dis, cruel, as-tu vu balancer un moment
Mon cœur entre l'amour & le ressentiment?
Mais que fais-je, grands Dieux! je vois sa haine extrême;
Et je puis sans rougir lui dire que je l'aime!
Et je puis me réduire au desespoir affreux
De faire vainement un aveu si honteux!
Triomphe; tu le dois: ta Victoire est entiere;
Tomyris à tes yeux a cessé d'être fiere:
Mais crains une vengeance où tu me vois courir:
Je ne dis plus qu'un mot: Veux-tu vivre, ou mourir?
Ce choix est important, pese bien ta réponse,
Et dicte-moi l'arrêt qu'il faut que je prononce.
Parle, c'est trop long-tems suspendre mon courroux.

CYRUS.

Si l'arrêt de mon sort doit dépendre de vous,
Puis-je faire aucun choix qui ne blesse ma gloire?
C'est des Dieux que j'attens la mort ou la victoire.

TOMYRIS.

Et moi, malgré ces Dieux, je veux faire ton sort.
Va, rentre dans tes fers, & n'attens que la mort.

SCENE III.

TOMYRIS, GELONIDE.

TOMYRIS.

OUI, tu mourras, cruel; n'eſpere plus de grace;
Il faut partout ton ſang que ma honte s'efface.
C'en eſt fait; il eſt tems qu'un noble deſeſpoir,
M'arrachant à l'amour, me rende à mon devoir.
N'en déliberons plus. Mais que veut Aripithe?
Dieux! que dois-je penſer du trouble qui l'agite?

SCENE IV.

TOMYRIS, GELONIDE, ARIPITHE.

ARIPITHE.

JE ne puis vous cacher un funeſte revers;
Madame; de Cyrus on va briſer les fers.
Ses Gardes effrayés ne ſongent qu'à ſe rendre.

TOMYRIS.

Ah, Ciel! dans ce malheur quel parti dois-je prendre?
Allons, ſuivez mes pas... Que vois-je, juſtes Dieux!
C'eſt mon fils expirant qui ſe montre à mes yeux.

SCENE V.

TOMYRIS, ARYANTE, ORONTE, ARIPITHE, GELONIDE.

ARYANTE *soutenu par Oronte.*

REine, songez à vous; les Perſans pleins de rage
Vont bientôt ſur vous-même achever leur ouvrage.
Vos deux fils malheureux n'ont pu leur échaper,
Il ne leur reſte plus que la Mere à fraper.
Mon amour contre moi vous arma de colere;
Que mon trépas du moins vous rende un cœur de Mere.
Vengez-moi, vengez-vous, vengez tout l'Univers;
C'eſt le ſang de Cyrus que j'attens aux Enfers.
(*il meurt.*)

SCENE VI.

TOMYRIS, GELONIDE, ARIPITHE.

TOMYRIS.

OUi, tu l'auras ce ſang à tout le mien funeſte:
Nous ſerons tous vengez, Dieux, je vous en atteſte,

Oui, Dieux qui m'entendez; ſi je romps mon ſerment,
Déployez ſur ma tête un ſoudain châtiment;
Puiſſe-je dans vos mains voir allumer la foudre;
Mon Trône mis en cendre, & tout mon peuple en poudre,
Moi-même être aſſervie, & pour dire encor plus;
Puiſſe-je voir Mandane heureuſe avec Cyrus!
Mais ne differons plus, il eſt tems que je frape;
Si je ſuſpens mes coups, ma victime m'échape.
Aripithe, écoutez. Si jamais votre foi
Par des faits éclatans ſe ſignala pour moi;
J'ai beſoin, pour ſçavoir juſqu'où va votre zele;
Et d'un cœur intrepide, & d'une main fidéle.
Puis-je attendre de vous un genereux effort?

ARIPITHE.

Commandez.

TOMYRIS.

A Cyrus allez donner la mort.

ARIPITHE.

Je ne balance point, vous ſerez obéie.
Oui, duſſe-je perir, Cyrus perdra la vie;
Mon zele juſqu'à lui va m'ouvrir un chemin;
Et mon cœur vous répond d'une fidelle main.

SCENE VII.

TOMYRIS, GELONIDE.

GELONIDE.

QU'avez-vous ordonné ?

TOMYRIS.

Ce que ma gloire ordonnoit.

GELONIDE.

Quoi ? les Perſans vainqueurs n'ont rien qui vous étonne ?
Ah ! revoquez de grace un ſi funeſte arrêt.
J'implore vos bontés ; & pour votre interêt,
Si vous comptez pour rien de vous perdre vous-même,
Songez quelle eſt l'horreur de perdre ce qu'on aime.
Ecoutez votre amour.

TOMYRIS.

Que j'écoute une ardeur
Que je dois comme un monſtre étouffer dans mon cœur !
Un amour plus cruel qu'une horrible furie !
Contre lui, Gelonide, entens mon ſang qui crie.
Laiſſons ces vains diſcours ; je n'ai plus qu'un moment,
Que je dois tout entier à mon reſſentiment.
C'eſt Mandane ſur-tout, qu'il faut que je puniſſe.

Cyrus

Cyrus l'aime, il eſt tems que ma main les uniſſe.
Du trépas de mon fils retirons quelque fruit:
Il ne s'oppoſe plus... Ciel! qu'entens-je? quel bruit?
Mais qu'eſt-ce que je vois? Ma Rivale s'avance.
Dieux! me derobez-vous ma derniere vengeance?

SCENE VIII.

TOMYRIS, MANDANE, GELONIDE, CLEONE.

MANDANE.

ENfin le juſte Ciel vient d'exaucer mes vœux.
Les airs de toutes parts percez de cris affreux,
De mes Gardes troublés la troupe fugitive,
Tout m'apprend qu'en ces lieux je ne ſuis plus captive.
(*à Tomyris*)
Madame, par vos ſoins puis-je voir le vainqueur?

TOMYRIS *à part.*

Ah! Ciel... Mais renfermons ma rage dans mon cœur.

MANDANE.

N'offenſez pas Cyrus par d'injuſtes allarmes:
Il n'eſt plus ennemi dès qu'on lui rend les armes.

TOMYRIS.

Tout généreux qu'il eſt, je l'ai trop irrité,
Pour eſperer encor de prouver ſa bonté :
Cependant pour fléchir ce Vainqueur magnanime,
J'ai déja réparé la moitié de mon crime.
Bientôt vous n'aurez plus à craindre aucun revers.
Mes ordres ſont donnés, on va briſer ſes fers.
J'ai voulu de ce ſoin ne charger qu'Aripithe ;
Je ſçai quel eſt pour moi le zele qui l'excite.
Mais, Madame, Cyrus tarde plus qu'il ne faut,
Je vais preſſer... Adieu, vous le verrez bientôt.

SCENE IX.

MANDANE, CLEONE.

MANDANE.

JE le verrai bientôt ! Qu'en croirai-je, Cleone ?
Tout mon ſang eſt glacé ; je tremble, je friſſonne.
Que va-t-elle preſſer ? N'eſt-ce point ſon trepas ?
Ah, cruelle ! ah, barbare ! Allons, ſuivons ſes pas.
Rien ne ſçauroit calmer le trouble de mon ame.
Viens, ne me quitte pas....

CLEONE.

Où courez-vous, Madame !

Et qu'allez-vous chercher à travers tant d'horreur?
D'un peuple au deſeſpoir redoutez la fureur.
Demeurez ; votre Amant près de vous va ſe rendre,
Madame, & c'eſt ici que vous devez l'attendre.

MANDANE.

L'attendre! hé, le peut-on ſans un mortel effroi,
Quand on a dans le cœur autant d'amour que moi?
Je frémis du deſtin qu'à Cyrus on prépare,
Cleone, je crains tout d'une Reine barbare.
Mais qu'eſt-ce que je vois? Artabaſe, grands Dieux!
Le malheur que je crains eſt écrit dans ſes yeux.

SCENE DERNIERE.

MANDANE, ARTABASE, CLEONE.

ARTABASE.

OUi, du plus grand malheur j'apporte la nouvelle.
Cyrus....

MANDANE.

Ciel! il eſt mort?

ARTABASE,

Une Reine cruelle
Vient de couvrir ſes yeux d'une éternelle nuit.

MANDANE.

Soûtiens-moi.

ARTABASE.

Quelle horreur! Le flambeau qui nous luit
A-t-il pu l'expoſer aux yeux de la nature?
Mais comment vous tracer cette affreuſe peinture?

MANDANE.

Artabaſe, achevez, & ne m'épargnez pas,
Je veux ſuivre Cyrus dans la nuit du trépas.
Je l'ai perdu; la mort eſt tout ce qui me reſte;
Et je dois la chercher dans ce récit funeſte.

ARTABASE.

Et je devrois, Madame, en me perçant le flanc,
Au défaut de ma voix, faire parler mon ſang.
La victoire pour nous hautement déclarée,
Déja de vos priſons nous permettoit l'entrée,
Quand j'ai vu Tomyris un poignard à la main,
Pour aller à Cyrus prendre un autre chemin.
J'ai tremblé, j'ai ſuivi ſa furieuſe eſcorte;
J'arrive au lieu fatal, on m'en défend la porte,
On m'arrête, le ſang coule de toutes parts:
Des Scythes effrayés je force les remparts,
Tout fuit; j'avance enfin, l'ame de crainte émue.
Juſtes Dieux! quel objet vient s'offrir à ma vue
Mes Soldats conſternés en pouſſent mille cris.
Une troupe barbare entoure Tomyris,
Tandis que par trois fois, ſans qu'aucun cri l'ar-

rête

Dans un vaſe de ſang elle plonge une tête,
Et dit, à chaque fois, d'un ton mal aſſuré :
Saoule-toi de ce ſang dont tu fus alteré.
Tout tremble, tout frémit à ce diſcours horrible ;
Tout eſt ſaiſi, tout garde un ſilence terrible.
Le Soleil ſe couvrant d'un voile ténébreux,
Semble ſe refuſer à ce ſpectacle affreux.
Tomyris elle-même, autrefois ſi cruelle,
Oublie en ce moment ſa fureur naturelle ;
Et ſes yeux condamnant ſon projet inhumain,
N'oſent enviſager l'ouvrage de ſa main.
Hé ! quels yeux ſoutiendroient cet objet effroyable ?
Quel cœur juſqu'à ce point ſeroit impitoyable ?
Les traits de votre Amant dans le ſang confondus,
N'offrent plus qu'une playe à mes ſens éperdus ;
Et dans la juſte horreur dont mon ame eſt ſaiſie,
J'y cherche vainement le Vainqueur de l'Aſie.

MANDANE.

Ah ! courons le venger.

ARTABASE.

Vos vœux ſont ſatisfaits.
Les Scythes de leur ſang ont payé leurs forfaits ;
Et par nous Tomyris immolée à ſon ombre,
Des victimes ſans doute alloit croître le nombre ;
Mais d'un œil de mépris enviſageant la mort :
Je ſçaurai bien ſans vous diſpoſer de mon ſort,
Dit-elle ; & ſe livrant au tranſport qui l'inſpire,

Prend un poignard, ſe frape, & ſoudain elle expire.

MANDANE.

La barbare! elle évite un juſte châtiment.
Il ne reſte plus qu'à ſuivre mon Amant.
C'eſt pour moi qu'il eſt mort; & mon amour fidéle
Doit m'unir avec lui dans la nuit éternelle.

FIN.

LA MORT
DE CESAR,
TRAGEDIE.

A MONSEIGNEUR D'ARGENSON, CONSEILLER D'ÉTAT.

Accepte de ma Muſe un légitime hommage :
C'eſt à toi, D'ARGENSON, *que je dois cet Ouvrage ;*
Sans toi j'abandonnois l'empire des neuf Sœurs,
Où même nos amis deviennent nos Cenſeurs.
Par toi contre leurs traits je me vis raſſurée,
Par toi dans la carriere enfin je ſuis rentrée ;
Quel que ſoit le péril, je ne m'en repens pas.
J'ai vu quelques lauriers y croître ſous mes pas :
Tu m'en avois promis la moiſſon éclatante,
Et l'aveu du public a ſuivi ton attente.
Quelle augure pour moi que ces pleurs glorieux ;
Qu'une ſimple lecture arracha de tes yeux.
Que n'attendis-je pas du ſecours du ſpectacle ?
Et que pouvois-je craindre après un tel oracle !

Je vis le grand César indignement trahi ;
Aussi cheri de Toi, que Brutus fut haï,
O qu'à mes yeux charmés, cette horreur pour un traître,
Peignit tes sentimens pour notre auguste maître !
Que tu me montras bien par quelle ardente foi
Tu répons aux bontés que LOUIS *a pour toi.*
Qu'il est digne du Trône, & digne de ton zele !
Quel Roi plus généreux ! Quel sujet plus fidéle !
Quand nos champs fatigués d'une inutile main,
Refusent les trésors déposés dans leur sein.
Lorsqu'à tous nos désirs le Ciel même s'oppose ;
Sur Toi de nos destins ce Heros se repose :
De nos maux par tes soins adoucissant le poids ;
Que tu sçais bien alors justifier son choix !
Puisse augré de mes vœux un choix encor plus juste ;
Te donner pour Mécene à ce nouvel Auguste.
Au seul bruit de ton nom, on verroit les beaux Arts,
Pour habiter ces lieux, voler de toutes parts ;
Et le sacré valon établi sur la Seine,
Célébrer à l'envi l'Auguste & le Mécene.

PREFACE.

C'Est plûtôt pour rendre compte au Public, que pour appeller de ſon jugement, que je mets une Préface à la tête de cette Tragedie. Les applaudiſſemens qu'on a donnés aux trois derniers Actes, ſont allés au-delà de mes eſpérances, & j'entendrois mal mes intérêts, ſi je recuſois des Juges ſi favorables : ce n'eſt donc que pour juſtifier mes intentions ſur le caractére que j'ai donné à mon Heros, que je m'adreſſe à mon Lecteur. On m'a blâmée de l'avoir dégradé de toute ſa gloire paſſée, en lui donnant une timidité qui ne pouvoit convenir au vainqueur de Pharſale. En effet, dira-t-on, qui ne ſçait que Jules Céſar fut le plus audacieux de tous les Conquerans, & que ce fut du ſeul paſſage du Rubicon, comme d'un coup de dez, qu'il fit dépendre le deſtin de l'empire du monde : lorſque fermant les yeux à tous les périls attachés à la grandeur de ſon entrepriſe, il prononça ces paro-

roles si célébres, où son audace est si bien caracterisée, *Le sort en est jetté.*

Ce seul endroit de la vie de ce grand homme suffiroit pour me fermer la bouche, si j'étois tombée dans la faute qu'on a voulu m'imputer : mais on n'a qu'à lire ma Piéce sans prévention, pour me rendre justice sur ce point.

Dès le premier Acte, Jules César proteste à son confident qu'il ne craint point la mort, mais seulement de mourir de la mort des Tyrans, & j'ose avancer que toute crainte fondée sur un tel principe est vertu plûtôt que foiblesse. Mais sur quoi, dira quelqu'un, cette crainte est-elle fondée, sur le simple songe d'une femme ? Je répons à cela que tous les signes célestes qui ont précédé ce songe, joints aux signes des sacrifices, lui donnent beaucoup de poids, & qu'on ne doit pas regarder Calpurnie comme une femme ordinaire.

Cette derniere raison est soutenue de l'autorité de Plutarque, à qui je dois les principales beautés de ma Tragedie. Voici ses propres termes de la traduction d'Amiot. *Cela*, dit-il, en parlant du songe en question, *mit César en quelque soupçon & quelque défiance, pource que jamais auparavant il n'avoit apperçu en Calpurnia aucune superstition de femme, & lors il voyoit qu'elle se tourmentoit fort de son songe.*

L'agitation continuelle de César a revolté

quelques-uns des ſpectateurs ; mais on a dû conſiderer dans quelle circonſtance de ſa vie je le mets ſur la ſcene, & quelle eſt la paſſion prédominante que je lui donne : la circonſtance eſt des plus triſtes, & la paſſion des plus violentes. C'eſt un ambitieux que je peins, & un ambitieux qui, comme il l'avoue lui-même, craint de perdre en un ſeul jour le fruit des travaux de pluſieurs années.

J'ajoute à cela que la Tragedie n'ayant point d'autre fin, ſelon Ariſtote, que de purger les paſſions, ce ſeroit les entretenir & les autoriſer, que de les montrer ſans les funeſtes ſuites qu'elles traînent après elles, & que chacun voudroit être ambitieux, ſi l'on pouvoit l'être impunément & avec tranquillité.

La derniere raiſon que j'apporte pour juſtifier l'agitation de Céſar, eſt que la terreur & la pitié étant l'ame de la Tragedie, je n'ai pas cru pouvoir inſpirer ces deux paſſions, en peignant Céſar inſenſible à ſes propres malheurs. On ne s'aviſe guéres de plaindre un homme qui ne ſe croit pas à plaindre, & l'on ne s'allarme pas pour lui quand on le voit tranquille.

On me reproche encore d'avoir fait Brutus plus grand que Jules Céſar ; mais pour peu qu'on y faſſe de reflexion, on verra que Brutus n'eſt grand qu'en ſecond, puiſque ce n'eſt

qu'à la générosité de César qu'il doit tout ce qu'il y a de plus vertueux dans son repentir. Toute la grandeur d'ame, qui précéde ses remords, n'est fondée que sur le système de liberté qui a immortalisé son ayeul: & à raisonner sur ce fondement, Brutus est véritablement plus grand que César, puisqu'il y a autant de gloire à rendre la liberté à sa Patrie, que d'injustice à l'en dépouiller.

Je ne dirai rien des autres caractéres, puisqu'on en a paru content. Je sçais qu'on a trouvé Octavie un peu indifférente, sur-tout quand elle apprend de la bouche d'Antoine que César la destine à Brutus; mais comme l'histoire ne lui a pas donné des passions bien vives, & qu'elle a toûjours préféré son devoir à ses plus chers intérêts, je n'ai pas cru qu'il me fût permis d'en faire une Hermione ou une Roxane, & je me suis contentée de ne lui point faire démentir le caractére que je lui ai donné dès la premiere scene, où il semble qu'elle n'aime Antoine qu'en considération du zéle de ce Consul pour Jules César. Dans tout le reste de la Piéce elle est si scrupuleusement attachée à son devoir, qu'elle proteste à César que si une fois elle avoit épousé Brutus, elle seroit si aveuglement soumise à ses volontés, qu'elle lui garderoit un secret inviolable dans les entrepriſes même qu'il formeroit contre sa vie,

Au reſte, quelques perſonnes ont pris le change au ſujet de cette vertueuſe Romaine dans la ſixiéme Scene du ſecond Acte, on lui a imputé à ambition une réponſe qu'elle fait à Antoine, la voici :

Quoi ? Céſar m'aſſocie à d'illuſtres ayeux,
Il m'unit à ſon ſang par un choix glorieux !
Il m'adopte, & j'irois l'obliger à reprendre
Tout l'éclat que ſur moi ſa main daigne répandre !
Que n'auroit pas alors l'envie à publier ?

On a cru que ces illuſtres Ayeux, dont elle parle au premier Vers, ſont ceux de Brutus. Hé ! qui ne voit que c'eſt de ceux de Céſar qu'elle parle ? Le terme d'*adoption*, qu'elle employe au troiſiéme Vers, peut-il laiſſer le moindre doute là-deſſus ? & cette adoption qui la rend fille de Céſar lui permet-elle un autre langage ? Elle fait plus ; elle ajoute qu'Octavien a tranſmis à Céſar tous les droits qu'il avoit lui-même ſur ſon ſort. En faut-il davantage pour la tenir indiſpenſablement dans l'obéiſſance qu'elle doit à ce pere d'adoption ?

Voilà toutes les critiques qui ſont venues à ma connoiſſance. Je ne ſçais ſi le Public ſera content de mes réponſes : mais s'il continue à me condamner après m'avoir entendue, je me ſoumettrai aveuglément à ſes déciſions, & je renoncerai à mes foibles lumieres, pour me conformer à ſon goût.

ACTEURS.

JULES CESAR, Dictateur.

ANTOINE, Consul Romain.

BRUTUS, Préteur.

OCTAVIE, Niéce de Jules Céſar.

PORCIE, Fille de Caton.

ALBIN, Confident de Jules Céſar.

FLAVIEN, Confident de Brutus.

JULIE, Confidente d'Octavie.

PAULINE, Confidente de Porcie.

La Scene eſt à Rome dans le Palais de Jules Céſar.

LA MORT DE CÉSAR, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVIE, JULIE.

JULIE.

NON, je ne puis, Madame, aprouver la douleur,
Qui depuis si long-tems déchire votre cœur.
Dans un jour de triomphe, où l'orgueilleuse Rome,

Fléchiſſant à nos yeux ſous les loix d'un ſeul homme,
Du nom du Roi des Rois doit honorer Céſar,
Et de ſa propre main s'attacher à ſon char,
Vous vous plaignez du ſort; hé! qui le pourroit croire?
Des mortels peuvent-ils prétendre à plus de gloire?
Et dans tout l'Univers eſt-il quelqu'autre rang
Qui puiſſe encor plus haut élever votre ſang?

OCTAVIE.

Ah! ceſſe un entretien dont le cours m'importune;
Tu ſçais trop ſi mon cœur adore la fortune,
Julie, & ſi jamais ſes préſens dangereux
De la triſte Octavie ont arraché des vœux.

JULIE.

Antoine, je le ſçai, regne ſeul dans votre ame:
Mais, Madame, le ſort trahit-il votre flamme?
Pouvez-vous vous en plaindre, ou plûtôt en ce jour
N'avez-vous pas pour vous la fortune & l'amour?
Antoine vous adore, il n'eſt rien qu'il n'eſpere
Des bontés de Céſar qui vous tient lieu de pere;
Et s'il a dérobé ſa tendreſſe à ſes yeux,
C'eſt pour mieux s'aſſurer un bien ſi précieux.

OCTAVIE.

Je ſçai que pour Céſar Antoine s'intereſſe,
Qu'il ménage pour lui les cœurs avec adreſſe,
Que Céſar lui doit tout, & que ſi les Romains
Dépoſent à ſes pieds l'empire des humains,

Son rang de ce Conſul ſera le ſeul ouvrage ;
Oui, chaque jour pour lui briguant quelque ſuffrage,
Ma main eſt le ſeul prix qu'il en veut demander,
Et Céſar lui doit trop pour lui moins accorder :
Mais lorſque j'en conçois un eſpoir qui me charme,
Céſar, Rome, les Dieux, tout m'agite & m'alarme ;
Céſar comblé d'ennuis glace mon cœur d'effroi,
Rome craignant les fers frémit au nom de Roi,
Et les Dieux s'expliquant par des ſignes terribles,
Semblent nous annoncer les maux les plus horribles.
Et tu peux condamner le trouble de mes ſens !
Puis-je voir ſans frayeur des périls ſi preſſans ?
Ai-je plus de vertu que n'en a Calpurnie,
Au ſort du grand Céſar ſi digne d'être unie ?
Songe aux torrens de pleurs qui coulent de ſes yeux :
De quels gémiſſemens remplit-elle ces lieux ?
Pour fléchir, s'il ſe peut, la colére céleſte,
Elle va conſulter les deſtins à Preneſte ;
Et moi, de leurs Arrêts pour ſçavoir la rigueur,
J'ai beſoin ſeulement de conſulter mon cœur.

JULIE.

C'eſt trop vous allarmer : ne ſçauriez-vous attendre
Que les Dieux irrités ſe faſſent mieux entendre ?

Et pour avoir à Rome annoncé leur courroux ;
Ont-ils dit que Céſar en dût ſentir les coups ?

OCTAVIE.

Ah ! s'il faut que le Ciel éclate contre Rome,
Peut-il mieux la fraper qu'en frapant ce grand homme ?

JULIE.

Madame, Antoine aproche, & vient vous raſſurer.

SCENE II.

ANTOINE, OCTAVIE, JULIE.

OCTAVIE.

HE' bien que dois-je craindre, ou que dois-je eſperer,
Antoine ? Quel ſuccès a ſuivi votre zele ?

ANTOINE.

Tout va prendre en ces lieux une face nouvelle,
Madame, les Romains d'une commune voix,
Déferent à Ceſar le nom de Roi des Rois :
Je l'ai peint à leurs yeux brillant, comblé de gloire,
Et partout ſur ſes pas enchaînant la victoire :
Je l'ai fait voir dans Rome au milieu de la paix,
Captivant tous les cœurs à force de bienfaits :
Ces mots ſur les eſprits font plus que je n'eſpere,
Tous appellent Ceſar du tendre nom de Pere ;

Et moi, pour profiter d'une heureuſe chaleur :
Le Parthe a juſqu'ici bravé notre valeur,
Leur dis-je, & pour domter le reſte de la terre,
Nous n'avons plus, Romains, qu'à finir cette guerre.
Mais ne nous flattons point, quels que ſoient nos guerriers,
Ils n'en reviendront pas le front ceint de lauriers :
Un oracle, autrefois dicté par la Sibylle,
Nous condamne à ſemer dans un champ infertile,
A moins que nos ſoldats pour y donner la loi,
N'y marchent quelque jour commandés par un Roi :
Sans doute c'eſt Céſar que l'oracle deſigne,
Si quelqu'un doit regner, en eſt-il de plus digne ?
Combien le nom ſacré de la Religion
Impoſe de reſpect & de ſoumiſſion !
Il n'eſt point de Romain, quelque fier qu'il puiſſe être,
Qui ne tienne à bonheur de l'accepter pour Maître ;
Et dès qu'il faut remplir les volontés des Dieux,
Le nom de Liberté diſparoît à leurs yeux.

OCTAVIE.

Que ne doit point Céſar à votre zele extrême,
Et que ne vous doit pas Octavie elle-même ?

ANTOINE

Quoique mon zele ait fait, le prix en eſt trop doux,
Et que n'attens-je pas de Céſar & de vous ?
Enfin il m'eſt permis de rompre un long ſilence,
Qui n'a fait à mon cœur que trop de violence :
Céſar ſur l'Univers va regner en ce jour,

Et demain je lui fais l'aveu de mon amour.
Ne permettez-vous pas qu'à ſes yeux il éclate?

OCTAVIE.

Oui, demandez le prix dont votre amour ſe flate;
On vous le doit, Seigneur, & vous ſerez heureux,
Si pour vous l'accorder on conſulte mes vœux.
Mais Céſar vient à nous, ſouffrez que je vous quitte,
Puiſſiez-vous diſſiper le trouble qui l'agite!

SCENE III.

CE'SAR, ANTOINE, ALBIN.

ANTOINE.

SEigneur, il en eſt tems, quittez ce ſombre ennui,
Tout le peuple Romain vous couronne aujourd'hui.

CE'SAR.

Tout le peuple Romain! Eſt-ce ainſi que l'on nomme
Un tas d'hommes confus qu'on voit naître dans Rome?
Un vain peuple entraîné par tous les changemens,
Dont le caprice ſeule regle les jugemens?
Je pourrois de mon ſort rendre ce peuple arbitre!
Il veut me faire Roi, connoît-il bien ce titre?
Ah! ſi je me fiois ſur un ſi foible appui,
Il détruiroit demain ce qu'il fait aujourd'hui.

Quelque inconſtant que ſoit l'empire de Neptune,
J'ai commis à ſes flots Céſar & ſa fortune:
Mais de quelque ſuccès qu'on oſe ſe flatter,
L'inconſtance du peuple eſt plus à redouter.

ANTOINE.

Sa faveur, je le ſçai, n'eſt pas long-temps durable:
Mais, Seigneur, un ſeul jour, un moment favorable,
Vous ne l'ignorez pas, eſt ſouvent d'un grand prix.
Ah! ſi vous aviez vu l'ardeur...

CESAR.

J'ai tout appris;
Antoine, & ſi j'obtiens la ſuprême puiſſance,
Vous devez être ſûr de ma reconnoiſſance:
Mais puiſque votre foi brille avec tant d'éclat,
Employez-en l'ardeur à gagner le Senat;
C'eſt par là qu'il vous faut achever votre ouvrage:
A la faveur du peuple ajoûtez ſon ſuffrage.
Pour voir tous les Romains à mes pieds abatus,
J'ai beſoin du Senat, & ſur-tout de Brutus.

ANTOINE.

Qu'entens-je? A vos deſirs Brutus ſeroit contraire?
Lui qui de vos bontés tient le jour qui l'éclaire.
Trop fidelle au parti que reprouva le ſort,
Au ſortir de Pharſale il eût trouvé la mort;
Il l'attendoit du moins: votre cœur magnanime
Suſpendit à nos yeux un couroux legitime;
Et le rang où depuis votre faveur l'a mis,
Eût pu remplir les vœux de vos plus chers amis.

CE'SAR.

Si Brutus a dans Rome obtenu la Préture,
Au moins Antoine peut le ſouffrir ſans murmure:
Sur vous mon amitié répand bien plus d'éclat,
Puiſque vous me devez l'honneur du Conſulat.
Je ne me plains pourtant ni de l'un ni de l'autre;
Et la foi de Brutus ne doit rien à la vôtre:
Mais quoi qu'il ait pour moi de zele & de reſpect;
Son nom m'eſt odieux, & me le rend ſuſpect.
Oui je me ſens fremir auſſi-tôt qu'on le nomme.
Un Brutus autrefois chaſſa les Rois de Rome;
Ce Brutus, cher Antoine, étoit de ſes Ayeux.
Je ſçai que ſur lui ſeul Rome entiere a les yeux.
J'ignore s'il prétend me ſervir ou me nuire:
Mais je ne vois que lui qui puiſſe me détruire.

ANTOINE.

Quels que ſoient ſes deſſeins il faut les prévenir:
Aſſurez-vous de lui... Qui peut vous retenir?
Pour conſerver vos jours tout devient legitime.

CESAR.

Quoi! pour ſauver mes jours j'oſerois faire un crime?
Sur les pas des Tyrans je pourrois.. Ah! plûtôt
Quittons la Dictature, & mourons s'il le faut.
Aux Romains contre moi ne donnons pas des armes.
Mais je puis ſans éclat diſſiper mes allarmes:
Oui, quoi qu'enfin Brutus cauſe tout mon ennui,
Il faut que je menage un homme tel que lui.

J'ai

J'ai pour m'en assurer une plus douce voye,
J'en prendrai soin. Allez, faites qu'on me l'envoye.

SCENE IV.

CESAR, ALBIN.

CESAR.

O Dieux ! à quels malheurs mes jours sont condamnés.
Je ne vois que perils l'un à l'autre enchaînés,
Tout me nuit, tout m'allarme; & le ciel & la terre
Semblent être d'accord pour me faire la guerre.
Oui, tout prêt à me voir maître de l'univers,
Albin, je dois m'attendre au plus affreux revers.
Plus on me croit heureux, & plus je suis à plaindre.

ALBIN.

Quoi le cœur de Cesar est capable de craindre !
Ce cœur que jusqu'ici rien n'avoit pu troubler,
Pour la premiere fois apprendroit à trembler !
Ah ! Seigneur, poursuivez votre illustre carriere.

CESAR.

Il faut te découvrir mon ame toute entiere :
C'est toi dont pour mes jours la foi se signala,
Quand j'allois éprouver la fureur de Sylla,
Et ta tendre amitié que rien ne m'a ravie,
Ne peut être suspecte à qui te doit la vie.
J'ai de l'ambition, je ne m'en cache pas ;

C'eſt l'ardeur de regner qui conduit tous mes pas.
De cette noble ardeur l'ame toute occupée,
Je ſçus du premier rang precipiter Pompée;
Et ſa chute irritant mes deſirs empreſſés,
Je pourſuivis par tout ſes amis diſperſés.
Tu ſçais par quels travaux, courant de guerre en guerre,
J'ai voulu meriter l'empire de la terre:
Mais malgré tant de ſoins je me trouve réduit
A m'en voir en un jour enlever tout le fruit.

ALBIN.

Voyez plûtôt la gloire où ce jour vous éleve.
Tout ce qu'a fait Céſar, Rome en un jour l'acheve.
Le Senat par votre ordre eſt prêt à s'aſſembler;
Ne ſongez qu'aux honneurs dont il va vous combler.

CESAR.

Helas! que ces honneurs perdent bien de leurs charmes,
Quand on les enviſage à travers tant d'allarmes!
Je vois de toutes parts les cieux étincelans,
Dans les airs embraſés mille ſpectres volans.
Des hommes tout en feu qu'enfantent des abymes;
Incertain de mon ſort j'ai recours aux victimes,
Je porte dans leurs flancs mes regards curieux:
Tout m'annonce à la fois la colere des Dieux.
Pour délivrer mes yeux de ces objets funebres,
Je cherche, mais en vain, le ſecours des ténebres:
Je vois briller le jour au milieu de la nuit.

J'implore le ſommeil, & le ſommeil me fuit ;
Et lorſque loin de moi toute paix eſt bannie,
J'entens pour m'accabler la triſte Calpurnie,
Qui s'éveille en tremblant, & fremiſſant d'horreur,
Croit voir des aſſaſſins qui me percent le cœur.

ALBIN.

O Ciel !

CESAR.

L'eſprit frapé d'un ſi ſanglant ſpectacle,
Elle va de Preneſte interroger l'Oracle.
Ne crois pas toutefois que la peur du trépas
Puiſſe allarmer un cœur nourri dans les combats.
Je ne crains point la mort, je crains l'ignominie ;
Puite affreuſe du crime & de la tyrannie.
Pour tout autre malheur je ſerois ſans effroi :
Mais je frémis du nom que je laiſſe après moi.
Faut-il, ingrats Romains, faut-il, cœurs infideles,
Que, pour vous rendre heureux, ayant pris pour modeles
Les plus fameux Heros, & les Rois les plus grands,
Vous me faſſiez mourir de la mort des tyrans.

ALBIN.

Ah ! de grace aux Romains rendez plus de juſtice.
Pour Brutus je le crois capable d'artifice :
Mais il eſt genereux, & quel que ſoit ſon nom,
Il a trop de vertu pour tant de trahiſon.

CESAR.

Et c'eſt cette vertu qui la rend redoutable:
S'il a juré ma mort, elle eſt inévitable.

Rome par ſon auteur jugeant de l'attentat,
Croira qu'en me perdant il veut ſauver l'Etat;
Et lorſqu'aux grands projets un grand exemple anime,
On doit plus redouter la vertu que le crime:
Ainſi pour m'en punir j'aurois pu l'élever...
Je m'abuſe peut-être, & je vais l'éprouver.
La Fille de Caton tient ſon ame aſſervie:
Pour rompre cet hymen, qu'il épouſe Octavie.
A l'honneur d'un tel choix s'il s'oppoſe aujourd'hui,
Je pourrai juſtement me défier de lui:
Et juſqu'à l'épouſer s'il veut bien ſe contraindre,
C'en eſt fait, de ſa part je n'ai plus rien à craindre:
Car enfin ſur mes jours s'il oſoit attenter,
A la ſeule Porcie il faudroit l'imputer.
Je ſçai que dans ſon cœur cette fiere Romaine
De Caton contre moi fait revivre la haine;
Et ſi de ſes beautés Brutus eſt trop épris,
Sans doute de ma mort ſa main ſera le prix.
Eteignons, s'il ſe peut, cette funeſte flâme...
Mais on vient, c'eſt Brutus; Dieux! éclairez mon ame.

SCENE V.

CESAR, BRUTUS, ALBIN, FLAVIEN.

CESAR.

VOus me voyez, Brutus, dans de mortels ennuis,
Je n'eſpere qu'en vous dans le trouble où je ſuis.
Le Parthe va m'ouvrir une noble carriere;
Je cours venger Craſſus, le Senat, Rome entiere:
Mais ſi nous en croyons ce qui frape nos yeux,
Ce projet ne peut-être avoué par les Dieux;
Et ſi nous reſpectons la foi des ſacrifices,
Nous ne pouvons partir ſous de plus noirs auſpices.
Rome, à qui je ſuis cher, dans ce commun effroi
Croit que ce grand peril ne regarde que moi.
Je ne me flate point juſqu'au point de prétendre
Qu'au ſoin de mon ſalut les Dieux daignent deſcendre:
Mais je ſçai ſi le ſort, chez le Parthe où je cours,
De mes exploits paſſés interrompoit le cours,
Que je ne pourrois pas ſurvivre à ma défaite.
Aprenez donc, Brutus, tout ce qui m'inquiete.
Octave eſt jeune encor, ſeul reſte de mon ſang,
Rome eût pu quelque jour l'élever à mon rang:
Mais à combien de traits ma mort le laiſſe en bute,
Je lui cherche un appui ſur le point de ſa chute.

Je ſçai que les Romains, charmés de vos vertus,
N'ont rien de plus ſacré que le nom de Brutus.
Enfin entre vos mains je veux remettre Octave;
Il n'eſt point d'ennemis qu'avec vous il ne brave.
Si le Senat en vous me donne un ſucceſſeur,
Tenez-lui lieu de frere en épouſant ſa Sœur.

BRUTUS.

En épouſant ſa ſœur! Moi l'époux d'Octavie!

CESAR.

Je vous entens, Brutus, vous adorez Porcie:
Mais ſongez de quel pere elle a reçu le jour,
Et que Céſar ne peut approuver votre amour.
Vous ne répondez rien? Parlez ſans vous contraindre.
Ha! je lis dans ton cœur, il n'eſt plus temps de feindre.
Oui, ce cœur à mes yeux ne parlant qu'à demi,
A trompé trop long-tems un trop credule ami.
Aveugle que j'étois! quand j'ai cru que ſon ame
Combattoit, pour me plaire, une fatale flâme.
La fille de Caton plus fiere que jamais,
D'un ſeul de ſes regards détruiſoit mes bienfaits.
Va, cours de tes refus inſtruire l'inhumaine:
Mais, prêt de triompher, crains d'en porter la peine:
Car enfin je ſçai tout, & malgré tes détours...

BRUTUS *à part.*

Dieux! qu'entens-je?

CESAR.

Brutus, je vous aime toûjours,

Et je ne pretens pas vous faire violence.
Parlez. . . .

BRUTUS.

Vous l'ordonnez, & je romps le silence.
Je ne le nierai pas, Porcie a des vertus
Dignes de captiver l'amitié de Brutus.
Son pere me l'avoit autrefois destinée.
Vous le voulez, il faut rompre cet hymenée.
Je renonce au bonheur de me voir son époux,
Et ne puis balancer entre Porcie & vous:
Mais lorsque mon amour vous cede la victoire,
Souffrez que je balance entre vous & ma gloire.
Plus je vois qu'Octavie est au-dessus de moi,
Plus je trouve de honte à recevoir sa foi.
Que j'aprête à l'envie une vaste matiere,
Que dira le Senat, que dira Rome entiere?
Que j'immole Porcie à mon ambition:
Car dès long-tems pour elle on sçait ma passion.
Brutus, triste débris d'un naufrage funeste,
De tant de biens perdus est le seul qui lui reste;
Et par un autre hymen il pourroit aujourd'hui
La laisser sans espoir, sans parens, sans apui.
Ah! Seigneur, condevez cette rigueur extrême.

CESAR.

Et bien de son destin je me charge moi-même;
Oui, je lui vais offrir un époux dont le rang
Ne fera pas rougir les Héros de son sang.
Un époux qui des Dieux tire son origine;
C'est Antoine en un mot que ma main lui destine.

BRUTUS.

Antoine !... Je l'avoue, en recevant sa foi,
Elle recouvre plus qu'elle ne perd en moi ;
Et ce seroit avoir l'âme peu genereuse,
Que de me plaindre encor quand on la rend heureuse.
C'en est fait, je me rends, vous pouvez desormais
Disposer de ma main au gré de vos souhaits.

CESAR.

Ah ! que vous me charmez par cette déference ;
Oui, Brutus, mon bonheur passe mon esperance :
Je vous comptois déja parmi mes ennemis,
Et dans le même instant vous devenez mon fils !
Qu'heureusement enfin mon ame est éclaircie !
Mais hâtons mon bonheur, qu'on appelle Porcie :
Vous pouvez demeurer, je vais l'attendre. Adieu.

SCENE VI.

BRUTUS, FLAVIEN.

FLAVIEN.

QUoi Seigneur ?

BRUTUS.

Flavien, nous sommes dans un lieu,
Qui ne me permet pas de t'ouvrir ma pensée :
Mon ame jusqu'à feindre ici s'est abaissée.
Césat me soupçonnoit, je l'ai trop entendu ;

Il falloit le tromper, ou tout étoit perdu.
Ah! que par ſes ſoupçons mon ame eſt ſoulagée
Du poids d'une amitié par lui-même outragée,
Oui Céſar le premier s'eſt défié de moi,
Et par-là m'autoriſe à lui manquer de foi.

FLAVIEN.

Courez-donc chez Porcie, & prevenez ſon ame.

BRUTUS.

Non, malgré ſes vertus, elle eſt amante & femme:
Laiſſons-la dans l'erreur; je l'aime, Flavien:
Mais l'interêt de Rome eſt préferable au ſien.
L'amour de mon pays eſt tout ce qui m'inſpire;
C'eſt pour la liberté qu'aujourd'hui je conſpire.
Mais on peut nous entendre; allons, quittons ces lieux:
C'eſt trop perdre en diſcours un tems ſi précieux.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PORCIE, PAULINE.

PORCIE.

DEs deſſeins de Céſar ne puis-je être éclaircie?
D'où vient auprès de lui qu'il appelle Porcie?
A-t-il donc oublié tous les maux qu'il m'a faits?
Ignore-t-il enfin à quel point je le hais?

PAULINE.

Des maux qu'il vous a faits rappellant la memoire;
Sans doute à les finir il veut mettre ſa gloire,
Madame, &, de Brutus favoriſant les vœux,
De votre hymen peut-être il veut former les nœuds.

PORCIE.

Ah! Pauline, eſt-ce à lui de former cette chaîne?
Brutus en m'épouſant doit épouſer ma haine.
Comment le pourroit-il? il eſt trop genereux
Pour deteſter la main qui le rendroit heureux:
Mais tu ſçais à quel prix je lui fus deſtinée,
Quand l'auteur de mes jours conclut notre hymenée,
Le Senat fugitif, & Rome miſe aux fers,

N'avoient point d'autre eſpoir dans un ſi grand revers.
Il falloit que Caton pour revivre en ſa fille,
Unît un vrai Romain à ſa triſte famille.
Brutus portoit un nom formidable aux tyrans,
Un nom dont ſes vertus étoient de ſurs garans:
C'eſt par-là ſeulement qu'il m'obtint de mon pere;
C'eſt par-là qu'il m'eſt cher: mais en vain il eſpere
De pouvoir meriter la fille de Caton,
S'il vient à démentir ſes vertus & ſon nom.

PAULINE.

Mais pour vous meriter que voulez-vous qu'il faſſe?

PORCIE.

Qu'il marche ſur les pas des Heros de ſa race.
Mais, Dieux, qu'il en eſt loin! Le tyran aujourd'hui
A-t il d'ami plus cher, plus fidele que lui?
Cette union, Pauline, a droit de me confondre.
Aux bontés de Céſar toûjours prêt à répondre,
Il m'a preſque oubliée, & je vois chaque jour
L'amitié s'enrichir des pertes de l'amour.

PAULINE.

Quoi, vous pouvez penſer que Brutus vous oublie!
Non, Madame, avec vous un trop beau nœud le lie;
Et de quelque froideur dont nos yeux ſoient témoins,
Il ne faut l'imputer qu'à ſes penibles ſoins;
Songez à quels devoirs la Préture l'engage.

PORCIE.

S'il les veut bien remplir, qu'il oſe davantage;

De notre liberté qu'il ſoit le protecteur ;
C'eſt ſur-tout ce que Rome exige d'un Préteur :
Mais à de tels devoirs il a fermé l'oreille,
Et le bruit de nos fers n'a rien qui le reveille.
Que dis-je ? ſi j'en crois quelques avis ſecrets,
A ſecouer le joug nos Citoyens ſont prêts.
Pour ôter à Céſar & la vie & l'Empire,
Un bruit confus m'apprend que le Senat conſpire.
Sur le point d'éclater, on en parle tout bas,
Et Brutus eſt le ſeul qui ne m'en parle pas.
Il me fuit, il me craint, & ma vertu le géne.

PAULINE.

Madame, Céſar vient, cachez-lui votre haine.

SCENE II.

CESAR, PORCIE, ALBIN, PAULINE.

CESAR.

MAdame, à votre ſang je ſçai ce que je doi ;
Et ſi j'oſe aujourd'hui vous appeller chez moi,
Il en faut accuſer les ſoins où je m'applique
Pour le bonheur de Rome & de la République.
Enfin voici le jour où je veux faire voir
Si je ſçai bien uſer du ſouverain pouvoir.
Je rappelle à regret la Diſcorde fatale
Qui, ne nous raſſemblant dans les champs de Pharſale,

Que pour voir les Romains triompher des Romains
Dans notre propre ſang nous fit tremper nos mains.
De nos diviſions ſi malgré ma clémence,
Il reſte dans les cœurs encor quelque ſemence,
Apprenez quels chemins je prens pour l'y chercher;
Sans employer le fer je l'en veux arracher;
Et pourquoi recourir à cet affreux remede,
Qui fait qu'au premier mal un plus grand mal ſuccede?
Non de moi les Romains doivent mieux eſperer:
Je veux les reunir; mais ſans les déchirer.
Que l'hymen entre nous forme ces douces chaînes;
Dans nos embraſſemens qu'il étouffe nos haines;
Qu'aux vaincus à jamais uniſſant les vainqueurs,
Dans une paix profonde il tienne tous les cœurs.
Madame, c'eſt à vous à donner la premiere
Un aveu dont l'exemple entraîne Rome entiere.
En vain je la parcours pour trouver un Romain
Qui merite l'honneur de vous donner la main:
Je n'y vois rien du prix d'une telle conquête;
Et ſur le ſeul Antoine enfin mon choix s'arrête.

PORCIE.

Quand les ſoins de Céſar deſcendent juſqu'à moi,
J'ai ſi peu mérité l'honneur que j'en reçoi,
Que mon eſprit confus cherche encor à comprendre
Si l'on adreſſe à moi ce que je viens d'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'un ſort ſi glorieux,
En flatant mon orgueil, n'éblouit point mes yeux.
Oui, je vous dois beaucoup: mais quand je conſidere

Ce que doit une fille aux ordres de son pere ;
Je ne regarde plus Antoine, ni son rang ;
L'acceptant pour époux, je trahirois mon sang :
A l'auteur de mes jours je dois être soumise.

CESAR.

Je sçai que votre main à Brutus fut promise,
Oui, Madame, & Caton, le nommant votre époux,
Ne pouvoit en choisir de plus digne de vous;
Mais croyez, si les Dieux nous rendoient ce grand homme,
Que, sacrifiant tout aux intérêts de Rome,
Vous le verriez lui-même approuver un dessein
Que le Ciel a pris soin de mettre dans mon sein.

PORCIE.

Je ne sçai de quel œil Caton verroit lui-même
Ce que projette ici votre prudence extrême ;
Mais s'il avoit encor ses premieres vertus,
Je sçai qu'il garderoit sa parole à Brutus.

CESAR.

Si ce n'est que Brutus qu'à mes vœux on oppose
De vos refus, Madame, on peut ôter la cause ;
Oui, pour vous affranchir d'une severe loi,
Il épouse Octavie & vous rend votre foi.

PORCIE.

Qu'entens-je? quoi Brutus pourroit trahir sa gloire!
Il m'abandonneroit ? Non, je ne le puis croire:
Mais que dis-je ? pourquoi ne le croirois-je pas ?
Dès longtems de sa gloire il ne fait plus de cas;
Et la triste vertu n'a plus rien qui l'enflâme,

Depuis que la fortune a captivé ſon ame.
Voilà de vos faveurs le fruit pernicieux,
Ce n'eſt plus que pour vous que Brutus a des yeux,
Vous ſeul étiez en droit de le rendre infidéle,
C'eſt donc là ce que Rome attend de votre zele ?
Ah ! cruel, eſt-ce ainſi que vous vous préparez
A réunir les cœurs, quand vous les ſéparez ?

CESAR.

Votre hymen à l'Etat pourroit être funeſte,
Je ſépare deux cœurs, pour réunir le reſte ;
Ce n'eſt pas que Brutus en s'attachant à moi,
Ait pu me donner lieu de ſoupçonner ſa foi,
De ſes vœux empreſſés je connois l'innocence ;
Mais je ſçai de l'amour juſqu'où va la puiſſance ;
Et rien ne pourroit plus m'aſſurer de ſon cœur,
Si je l'abandonnois à ſon premier vainqueur.
Ah ! j'ai trop d'intérêt de rompre cette chaîne :
A travers vos diſcours j'entrevois votre haine ;
Je vois mon ennemi, le plus cruel de tous,
L'implacable Caton revivre encor en vous ;
Et ſi je n'arrêtois cette haine fatale,
Rome ne ſeroit plus bientôt qu'une Pharſale :
C'eſt par moi qu'elle vit ſous de paiſibles loix ;
Qu'elle goûte à jamais le fruit de mes exploits.

PORCIE.

Quels exploits ! Et quel fruit Rome en peut-elle attendre,
Lorſqu'elle perd un bien que rien ne peut lui rendre ?
Non, la noire diſcorde, & toute ſa fureur,

Ces champs semés de morts, ce théatre d'horreur,
Et tout ce qu'a d'affreux une guerre intestine,
N'aproche pas des maux que la paix nous destine.
Malgré tant de malheurs, Reine de l'Univers,
Rome donnoit des loix, on lui donne des fers.

CESAR.

Que parlez-vous de fers? Quel est donc ce langage?
Est-il rien sous mes loix qui sente l'esclavage?
Ah! si votre Pompée eût été mon vainqueur....
Je ne sçai quels projets il rouloit dans son cœur:
Mais les Dieux l'ont jugé, leur sagesse équitable
Montre assez qui de nous étoit le plus coupable.

PORCIE.

Et d'un éclat si vain on croit fraper mes yeux:
Caron seul dans mon cœur balance tous les Dieux.
Par le destin Pompée en vain s'est vu proscrire,
Caton vous condamna, c'est à moi d'y souscrire;
Comment de cet Arrêt puis-je me défier?
Vous prenez trop de soin de le justifier,
Et déja sur les cœurs portant la tyrannie...
Mais ne vous flattez pas de la voir impunie:
Ce Brutus à vos loix en esclave asservi,
Quelqu'autre peut l'ôter à qui me l'a ravi,
Vous vous répentirez d'en avoir fait un traître;
Il trahit sa Maîtresse, il trahira son Maître:
Et si le Ciel m'entend, s'il daigne m'exaucer,
Vous l'aprochez du cœur que sa main doit percer.

CESAR.

O Dieux! quelle fureur! chaque moment l'augmente:

Mais

Mais je dois excuſer les tranſports d'une Amante,
Et montrer qu'aux Romains je puis donner la loi,
Puiſque par ma vertu je puis regner ſur moi.

SCENE III.

PORCIE, PAULINE.

PORCIE.

BOrne-la donc, Tyran, à regner ſur ton ame;
Mais ſur Rome & ſur moi....

PAULINE.

Que faites-vous, Madame!
A quelle épreuve, ô Ciel! mettez-vous ſa bonté!

PORCIE.

Que n'eſt-il contre moi cent fois plus irrité?
Que ne peut le cruel me prendre pour victime!
Pour allumer la foudre, il a beſoin d'un crime:
Les projets des Tyrans n'irritent point les Dieux
Et c'eſt leur reſſembler que d'être ambitieux.

PAULINE.

O Ciel! quelle fureur de votre ame s'empare!
Vous outragez les Dieux!

PORCIE.

Que veux-tu? je m'égare:
Mais mon reſſentiment peut-il trop éclater,
Après ce dernier coup qu'on vient de me porter?
Je perds tout, & tu veux que la raiſon me guide!

Brutus m'a pu trahir !

PAULINE.

Oubliez un perfide.

PORCIE.

Il faut donc oublier mon pere & mon païs ;
Nos malheurs ſont communs, nous ſommes tous trahis.
Souviens-toi de ce jour fatal à notre gloire,
Je n'en puis ſans frémir rappeller la mémoire ;
Jour affreux où Caton s'immolant de ſa main,
Dans Utique avec lui périt le nom Romain.
C'eſt là que ce Héros déchirant ſes entrailles,
De notre liberté marqua les funerailles.
Mes yeux, mes triſtes yeux en furent les témoins:
Mais ſa main fut trop prompte, & prévint tous mes ſoins.
La mienne dans mon ſang alloit être plongée:
Arrête, me dit-il, Rome n'eſt pas vengée ;
Dans le camp de Céſar je te laiſſe un époux :
Je le connois, ma fille, il nous vengera tous;
C'eſt à lui d'immoler un Tyran que j'abhore ;
Et je meurs trop heureux, puiſqu'il reſpire encore.
A ces mots il expire à mes yeux éperdus,
En prononçant les noms de Rome & de Brutus.

PAULINE.

N'y penſez plus, Madame, & rendue à vous-même
Haïſſez un ingrat....

PORCIE.

J'en rougis : mais je l'aime

Et quoique de mon pere il dement le choix,
Je me vois pour jamais asservie à ses loix.
Que dis-je ? Moi l'aimer ? Pardonne, ombre plaintive,
Brutus n'eſt qu'un eſclave, & je ſuis ſa captive.
Tu me l'as commandé, j'ai trop ſçu t'obéir ;
Oui je l'ai trop aimé pour pouvoir le haïr ;
Il le faut toutefois, ma gloire me l'ordonne.
L'effort eſt grand, Pauline, & mon cœur s'en étonne :
Mais quelque grand qu'il ſoit, le beau ſang dont je ſors,
Ne doit pas ſe borner à de communs efforts.
Silence, mon amour, laiſſe regner ma haine,
Je ne puis à la fois être Amante & Romaine :
Allons, cherchons Brutus, je veux lui reprocher...
Demeurons... C'eſt ici que je dois le chercher ;
Sur les pas du Tyran l'ambition l'attache.
Je vois Antoine, ô Ciel ! ſeroit-il ſi lâche ?...

SCENE IV.

ANTOINE, PORCIE, PAULINE.

PORCIE.

ANtoine, quel deſſein vous amene en ces lieux

ANTOINE.

Madame, pardonnez ſi je m'offre à vos yeux ;

J'ai cru trouver Céſar.

PORCIE.

Il va vous faire entendre
Que Porcie à vos vœux refuſe de ſe rendre.

ANTOINE *à part.*

Je ne ſçai que penſer, & mon eſprit confus....

PORCIE.

Il pourroit à mépris imputer mes refus ;
Et je veux ſur ce point vous inſtruire moi-même.
Fille d'un vrai Romain, Rome eſt tout ce que j'aime ;
Et pour ſon intérêt au bout de l'univers,
J'irois chercher la main qui briſeroit ſes fers.
Du crime de Céſar trop fidéle complice,
Je n'attens pas de vous un ſi grand ſacrifice ;
Brutus même, Brutus ſur qui j'oſois compter,
Auroit craint à ce prix de me trop acheter ;
Et l'éclat des grandeurs flatant ſeul ſon envie,
Malgré ſa foi donnée il épouſe Octavie.

ANTOINE.

Il épouſe Octavie ! ô Ciel ! que dites-vous ?

PORCIE.

Ce que m'a dit Céſar, qu'il ſera ſon époux.

ANTOINE.

Quoi ? Céſar... juſte Ciel, je perds ce que j'adore.

PORCIE.

Vous aimez Octavie ? O vous que Rome implore,
Achevez, Dieux puiſſans, l'eſpoir nous eſt permis,
Puiſque vous diviſez nos communs ennemis.

SCENE V.

ANTOINE *seul.*

QU'entens-je? quel revers contre toute apparence,
Quand je me crois heureux, détruit mon espérance.
César m'ôte Octavie! ô Dieux! mais dans quel tems!
Au moment qu'il doit tout à mes soins éclatans.
Moi seul sous son pouvoir rangeant la terre & l'onde,
Je viens mettre à ses pieds tous les Sceptres du monde.
Pour lui je réunis le peuple & le Sénat,
Je change en sa faveur la face de l'Etat;
Et, lorsque pour tout fruit je ne veux qu'Octavie,
On m'apprend que l'ingrat me l'a déja ravie.
Je lui donne un Empire, & j'en reçois la mort.
Non, non qu'il craigne, tout de mon jaloux transport.
Je puis contre sa tête exciter quelque orage,
Je puis du moins, je puis détruire mon ouvrage.
Allons. Mais Octavie ici porte ses pas:
Dieux! peut-on se resoudre à ceder tant d'appas?

SCENE VI.

ANTOINE, OCTAVIE.

OCTAVIE.

ET bien, Seigneur, enfin que faut-il que j'espere!
Le Senat nous est-il favorable, ou contraire?
Que vous a dit César dans ce long entretien;

ANTOINE.

Ah! Madame...

OCTAVIE.

Achevez: vous ne me dites rien!
Auriez-vous découvert...

ANTOINE.

Helas!

OCTAVIE.

Parlez, je tremble:
Vous me faites prévoir tous les malheurs ensemble;
C'est tenir trop long-tems mes esprits suspendus.

ANTOINE.

Madame, je vous perds, vous êtes à Brutus.

OCTAVIE.

Helas!

ANTOINE.

Vous soupirez: O soupir qui me charme!
Non, le choix de César n'a plus rien qui m'alarme;
C'est en vain qu'à Brutus il promet votre foi,

Au fond de votre cœur l'amour parle pour moi.

OCTAVIE.

D'un malheureux amour que ſert la voix plaintive?
Il parle dans un cœur que le devoir captive.
Par de ſuprêmes loix Brutus eſt mon époux,
Et vous n'avez, Seigneur, que mes ſoupirs pour vous.

ANTOINE.

Quoi vous accepteriez l'époux qu'on me prefere!
Mais quel devoir! Je ſçai qu'Octave votre frere
D'une ſœur de Céſar tient la clarté du jour:
Mais vous, lorſqu'au devoir vous immolez l'amour,
Devez-vous à Céſar la même obéiſſance?
Une autre que ſa ſœur vous donne la naiſſance.

OCTAVIE.

Quoi Céſar m'aſſocie à d'illuſtres ayeux;
Il m'unit à ſon ſang par un choix glorieux:
Il m'adopte, & j'irois l'obliger à reprendre
Tout l'éclat que ſur moi ſa main daigne répandre!
Que n'auroit pas alors l'envie à publier?
Mais quand juſqu'à ce point j'oſerois m'oublier,
Ignorez-vous, Seigneur, qu'Octavien mon pere
A ſoumis à Ceſar Octavie & ſon frere?
Qu'enfin c'eſt à lui ſeul qu'au moment de ſa mort,
Il tranſmit tous les droits qu'il avoit ſur mon ſort.

ANTOINE.

He bien! obeiſſez, trahiſſez-moi, cruelle:
Mais ne prétendez pas qu'à moi-même infidelle,
J'acheve des projets pour vous ſeule entrepris,

Et dont une autre enfin doit recevoir le prix.
Non, je ne ſerai point l'inſtrument de ma perte;
Et puiſque votre main à Brutus eſt offerte,
C'eſt à lui déſormais d'engager le Senat
A remettre à Céſar le deſtin de l'Etat.
Je m'attens qu'en ſecret, blâmant ſes injuſtices,
Céſar connoîtra mieux le prix de mes ſervices.
Rome, plus qu'il ne penſe, aime la liberté:
Mais quand même Brutus domteroit ſa fierté;
A vos communs efforts quand tout ſeroit poſſible,
Songez que j'y puis mettre un obſtacle invincible;
Et que ne ſuivant plus que mon juſte tranſport...

OCTAVIE.

Ah cruel! achevez de me donner la mort,
Avec nos ennemis ſoyez d'intelligence,
Allez contre Céſar animer leur vengeance;
Et ſuivant en aveugle un tranſport furieux,
Chargez-vous de remplir les menaces des Dieux.
Ainſi donc un Heros qui me tient lieu de pere
Verra trancher ſes jours par une main ſi chere:
Helas! quand je craignois de ſi funeſtes coups,
Aurois-je pu penſer qu'ils partiroient de vous?

ANTOINE.

Céſar m'eſt toûjours cher, & plus cher que moi-même:
Mais enfin c'eſt par lui que je perds ce que j'aime;
Et de quelque fureur que je me puiſſe armer,
Vous excuſeriez tout, ſi vous ſçaviez aimer.
Je vous en dis aſſez pour vous faire comprendre

A quels emportemens vous devez vous attendre :
C'eſt à vous de prévoir...

OCTAVIE.

Et que puis-je, Seigneur ?
Voyez plutôt Céſar ; ouvrez-lui votre cœur.
S'il trahit votre amour, c'eſt parce qu'il l'ignore :
Mais enfin à Brutus je ne ſuis pas encore,
Pour changer notre ſort il ne faut qu'un moment.
Allez, parlez, preſſez, mais ſans emportement ;
Céſar, vous le ſçavez, ne peut ſouffrir d'outrage.

ANTOINE.

Et bien pour l'attendrir, mettons tout en uſage ;
Je vais lui déclarer l'amour que j'ai pour vous.
Puiſſe-t-il à ſon tour m'écouter ſans courroux.
C'eſt à lui de ſçavoir dans cette concurrence
Entre Antoine & Brutus mettre une difference.
Il peut me refuſer : mais qu'il y penſe bien ;
Après un tel affront, je ne répons de rien.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, FLAVIEN.

BRUTUS.

QUoi Porcie en ces lieux, obſtinée à m'attendre,

Veut, malgré ſon dépit, me parler & m'entendre!
Quel eſt donc ce deſſein?

FLAVIEN.

Elle doute, Seigneur,
Qu'un jour, qu'un ſeul moment ait changé votre cœur,
Et ne peut ſe reſoudre à vous croire parjure,
A moins que votre bouche ici ne l'en aſſure.

BRUTUS.

Je pourrois.. ah! fuyons, je me connois trop bien;
Je ne ſoutiendrois pas un ſi triſte entretien.
Tu ſçais quel eſt l'amour qui pour elle m'enflâme,
Et mes yeux trahiroient le ſecret de mon ame.

FLAVIEN.

Et pourquoi plus long-tems lui cacher ce ſecret?
On le peut dans ſon ſein dépoſer ſans regret.
Comme vous des tyrans ennemie implacable,
De quelle fermeté n'eſt-elle point capable?
En doutez-vous, Seigneur, vous qui la connoiſſez?

BRUTUS.

Je te l'ai déja dit, elle aime; c'eſt aſſez.

FLAVIEN.

Apprenez-lui du moins que votre cœur fidelle,
En abuſant Céſar, ſe conſerve pour elle.

BRUTUS.

M'en croiroit-elle? non; & pour la raſſurer,
Il faudroit me reſoudre à lui tout déclarer.
Avec elle toûjours j'ignorai l'art de feindre:
Elle aprofondiroit ce qui peut m'y contraindre;

Et le tendre interêt qu'elle prend à mes jours,
Groſſiroit à ſes yeux les périls où je cours.
Mais quand, pour ſurmonter de ſi juſtes alarmes,
Le ſang dont elle ſort lui prêteroit des armes,
Son cœur ne doutant plus de ma fidélité,
Montreroit à Ceſar trop de tranquilité :
Et que penſeroit-il de cette grandeur d'ame ?
Perdre un cœur, & ſe taire, eſt trop pour une femme.
Ceſar ſçait notre amour, & pour le mieux tromper,
En reproches ſanglans elle doit s'échaper.
Ah ! je verrois bientôt l'entrepriſe avortée,
Si la feinte entre nous paroiſſoit concertée.
Il faut que mes deſſeins ne ſoient pas pénétrés.

FLAVIEN.

Mais vous ſerez ſuſpect à tous les conjurés ;
Et d'un prompt changement leur foi ſera ſuivie,
S'ils ſçavent que Céſar vous deſtine Octavie.

BRUTUS.

Je viens de prevenir Caſſie & Metellus,
Popilius, Cinna, Decime & Lentulus...
Mais cherchons d'autres lieux pour cette confidence
Viens... Dieux ! je vois Porcie, évitons ſa preſence.

SCENE II.

BRUTUS, PORCIE, FLAVIEN, PAULINE.

PORCIE.

NE fuyez pas, Brutus, je ne veux pas long-tems
Suspendre les projets de vos vœux inconstans.
On m'en avoit instruite, & je n'osois le croire ;
Tout me parloit pour vous, votre nom, votre gloire :
Mais j'ouvre enfin les yeux. Ce soin de m'éviter
Ne me fait que trop voir qu'il n'en faut plus douter.
O Ciel ! il est donc vrai, vous êtes infidelle !
Ne croyez pas pourtant que ma douleur mortelle,
Quand vous me trahissez, n'ait pour objet que moi.
C'est à tous les Romains que vous manquez de foi.

BRUTUS.

Pour vous, pour les Romains, que ne puis-je, Madame,
Montrer ce que je sens dans le fond de mon ame ?
Mais je ne puis former, malgré ce que je sens,
Ni pour vous, ni pour eux que des vœux impuissans.
Je sçai qu'après l'honneur de vous avoir servie,
J'ai dû compter pour rien d'épouser Octavie :
César m'en est témoin, j'ai long-tems combatu.

PORCIE.

Va, ne te pare pas d'une fauſſe vertu.
Cet éclat impoſteur ne m'a que trop déçue :
Helas ! je ne m'en ſuis que trop tard aperçue.
Mon pere en expirant me remit en tes mains :
Je crus aimer en toi le vengeur des Romains.
Quel apas pour un cœur qui n'aimoit que la gloire
Ce cœur ſans balancer te ceda la victoire.
Mais n'en triomphe pas, je l'ai déja repris ;
Tu n'es plus à mes yeux qu'un objet de mépris.
Adieu, je me retire, & crains d'être importune ;
Tu dois tous tes momens au ſoins de ta fortune :
Cependant ne crois pas jouir en ſeureté
De ces triſtes grandeurs dont Céſar t'a flaté ;
Crains pour ton cher Tyran quelque revers funeſte :
Si Rome perd Brutus, Porcie au moins lui reſte.
Je vais prendre ta place, &, bravant le danger,
Tirer Rome des fers, me perdre, ou la venger.
Penſes-tu qu'en toi ſeul tout notre eſpoir ſe fonde ?
Je puis à ton défaut trouver qui me ſeconde :
Il eſt des Caſſius, des Cinnas, des Metels,
Qui peuvent au Tyran porter cent coups mortels.

BRUTUS.

Ciel !

PORCIE.

Je vais les chercher. Tous amis de mon pere,
Ils prêteront leurs bras à ma juſte colere :
Qui, j'y cours.

BRUTUS, *à part.*

Justes Dieux ! les Chefs des conjurez !
Empêchons un éclat... Madame, demeurez.

PORCIE.

Tu m'arrêtes ! barbare, achève ton ouvrage,
Et me livre au Tyran pour assouvir ta rage.

BRUTUS.

Quels transports ! c'en est trop, ma prudence est à bout :
Je le vois bien, Madame, il faut vous dire tout.
Flavien, en ces lieux on pouroit nous entendre.
Va, sors, & garde bien de nous laisser surprendre.

SCENE III.

BRUTUS, PORCIE.

BRUTUS.

QU'alliez-vous faire ? O Ciel ! un éclat indiscret
D'une noble entreprise eût trahi le secret ;
Mais il faut à nos yeux dévoiler ce mistere ;
Oui, je venge en ce jour & Rome & votre pere,
Et ces mêmes amis que vous m'avez nommés,
Déja contre César je les avois armés.

PORCIE.

Qu'entens-je ? n'est-ce point un songe qui m'abuse ?
C'est Brutus qui nous venge, & c'est lui que j'accuse !

Quels injuſtes ſoupçons... ah ! Seigneur, pardonnez
Tous les noms odieux que je vous ai donnez.

BRUTUS.

Au milieu du Senat une vengeance prompte
Dans le ſang de Céſar en va laver la honte ;
C'eſt-là qu'aux yeux de tous je pretens faire voir
Si le cœur de Brutus a trahi ſon devoir.
Je reçois tous les jours quelque nouvelle injure,
Juſqu'à mon tribunal on porte le murmure ;
Et ſi l'aſpect du rang où Céſar m'a placé
Impoſe aux plus hardis un ſilence glacé,
Empruntant d'autres voix pour me crier vengeance,
Ils ſement des écrits dont ma gloire s'offence ;
Ces mots y ſont tracez, à mes regards confus,
Tu dors Brutus, tu dors, & n'es pas vrai Brutus.
Ah ! d'un couroux trop lent puiſque l'on ſe défie,
Il eſt tems que j'éclate, & que je juſtifie
Et le fameux Romain dont je porte le nom,
Et l'amour de Porcie, & le choix de Caton ;
Non, Rome, moi vivant, tu n'auras point de maître,
Je ſçaurai ſoutenir le ſang qui m'a fait naître,
Ou t'en ſacrifiant le reſte infortuné,
Te le rendre auſſi pur que tu me l'as donné.

PORCIE.

Ah ! Brutus, dans mon cœur que vous jettez d'allarmes.

BRUTUS.

Vous vous troublez, Madame, & vous verſez des larmes.

PORCIE.

Helas! ſi vos deſſeins ſont trahis par le ſort. . .

BRUTUS.

Mourant pour mon païs, vous pleureriez ma mort?
Ah! montrez-vous, de grace, une ame plus Romaine,
Et ne me forcez pas à rougir de ma chaîne;
Laiſſez les vains regrets aux vulgaires Amans,
Vous devez à Brutus de plus hauts ſentimens.

PORCIE.

Et comment ſans regret ſonger que c'eſt moi-même
Qui viens de vous jetter dans ce peril extrême?
J'ai pris ſoin, que ne peut une Amante en couroux?
D'inſpirer au Tyran des ſoupçons contre vous;
Ma bouche ne prenant que ma fureur pour guide,
Vous a peint à ſes yeux ſous les traits d'un perfide.
Peut-être en ce moment les Dieux m'ont fait parler,
Pour lui montrer la main qui devoit l'immoler;
Puis-je voir ſans frémir à quoi je vous expoſe,
Et ſi vous periſſez, que j'en ſerai la cauſe?
Céſar de tous vos ſoins prêt à ſe défier. . .

BRUTUS.

Gardez dans ſon eſprit de me juſtifier;
Ou plutôt affectant une haine implacable,
A ſes yeux, s'il ſe peut, peignez-moi plus coupable;
Deguiſez votre cœur pour mieux fraper le ſien,

C'eſt l'interêt de Rome, & le vôtre & le mien.
Pour notre liberté nous avons tout à craindre,
Et pour perdre un Tyran c'eſt vertu que de feindre.

PORCIE.

Oui feignons, j'y conſens, & ſi c'eſt trahiſon,
A qui nous y contraint demandons-en raiſon.
C'en eſt fait & j'étouſe un regret qui vous bleſſe,
Votre vertu m'anime à vaincre ma foibleſſe;
Allez affranchir Rome, n'attendez de moi
Qu'un cœur comme le vôtre incapable d'effroi:
Mais ſongez bien, Seigneur, que de ſa délivrance
C'eſt ſur vos jours que Rome a fondé l'eſperance:
Que pour la garantir d'un joug injurieux,
Vous devez ménager des jours ſi précieux:
Que Céſar doit perir...

BRUTUS.

Sa perte eſt aſſurée,
Tout le Senat enſemble avec moi l'a jurée:
Oui Madame, & le ſort, favorable aux Romains,
Permet que de lui-même il ſe livre en nos mains;
Antoine à tous nos coups va l'expoſer en bute,
Et croyant l'élever précipite ſa chute.

SCENE IV.

BRUTUS, PORCIE, FLAVIEN.

FLAVIEN.

SEigneur, Céſar aproche.

BRUTUS *à Porcie.*

Allez, quittez ces lieux,
Madame, & de mon ſort laiſſez le ſoin aux Dieux.

SCENE V.

CESAR, BRUTUS, ALBIN, FLAVIEN.

CE'SAR.

POrcie eſt irritée, elle fuit ma préſence;
Tantôt de ſes tranſports j'ai vu la violence:
Par vos ſages conſeils ne ſont-ils point calmés?

BRUTUS.

Seigneur, tous ſes regards de colere enflâmés,
Ne m'ont d'abord montré qu'une haine implacable,
Elle m'a des mortels nommé le plus coupable:
Mais joignant à l'honneur que m'a fait votre choix
Ce qu'on doit de reſpect à vos ſuprêmes loix,
J'ai cru voir dans ſes yeux ſa colere adoucie;
Elle a moins éclaté, c'eſt beaucoup pour Porcie,

Le tems fera le reſte, & j'eſpere, Seigneur,
Que la haine & l'amour ſortiront de ſon cœur.

CESAR.

Que je ſerois heureux, ſi ce cœur indomtable,
A force de bienfaits rendu plus équitable,
Pouvoit enfin pour moi déſarmer ſes rigueurs!
Je n'aſpire, Brutus, qu'à regner ſur les cœurs,
Et Rome vainement m'offre un ſuperbe empire,
S'il faut qu'un ſeul Romain en ſecret en ſoupire.
A de ſi beaux deſſeins prêtez-votre ſecours,
Faites bénir par tout & mes loix & mes jours;
Prevenez le Senat, & faites-lui connoître
Que Céſar en ces lieux eſt plus pere que maître;
Je l'attens de vos ſoins, & j'oſe me flater
Que, pour me rendre heureux, vous allez tout tenter.

BRUTUS.

Seigneur, votre bonheur dépend tout de vous même,
Le Senat vous revere, & le peuple vous aime.
Votre pouvoir ici n'a pas beſoin d'apui:
Mais Antoine paroît, je vous laiſſe avec lui.

SCENE VI.

CESAR, ANTOINE, ALBIN.

CESAR.

APproche, cher Antoine, & prens part à ma joye :
Que mon cœur tout entier à tes yeux ſe deploye.
De la part du Senat rien ne m'alarme plus,
Je viens à mon deſtin d'aſſocier Brutus.
Ce Brutus ſoupçonné d'attenter ſur ma vie,
Va devenir mon fils, il épouſe Octavie.

ANTOINE.

Il épouſe Octavie ! ah Seigneur, ſongez-vous
Combien un choix ſi beau lui fera de jaloux ?

CESAR.

Je ne l'ignore pas : mais je ne puis mieux faire ;
Tu ſçais qu'à mes deſſeins ce choix eſt neceſſaire.

ANTOINE.

Ciel !

CESAR.

N'en murmure point, je te veux deſormais
Combler de tant de gloire & de tant de bienfaits...

ANTOINE.

Hé que me ſerviront ces bienfaits, cette gloire ?
Mon malheur eſt plus grand que vous ne ſçauriez croire :

Le bonheur de Brutus eſt pour moi trop fatal :
Il épouſe Octavie, & je ſuis ſon rival.

CESAR.

Son rival; Dieux, qu'entens-je ? ô fortune cruelle !
O plus cruel ami ! car enfin votre zele
Avoit trop merité ce préſent de ma main ;
Pourquoi renfermiez-vous vos feux dans votre ſein ?

ANTOINE.

Octavie eſt un bien ſi grand, ſi plein de charmes,
Que ma témerité me cauſoit des alarmes ;
Je n'oſois avouer la gloire de mes fers,
Qu'en mettant à vos pieds Rome & tout l'univers.

CESAR.

Je plains de votre amour la triſte deſtinée :
Mais enfin à Brutus ma parole eſt donnée.

ANTOINE.

Quoi Seigneur, vous pouriez inſenſible à mes vœux,
Aux dépens de mon cœur rendre un rival heureux !
Mais que dis-je ? un rival ? il n'aime que Porcie :
Il me verroit heureux ſans me porter envie,
Et quand vous m'accablez du plus mortel ennui,
Le bien que vous m ôtez n'en eſt pas un pour lui.

CESAR.

Je ne ſçai ſi Brutus s'abaiſſe juſqu'à feindre ;
Mais de mon changement il auroit à ſe plaindre,
Et ce n'eſt pas à moi, quoi qu'il ait projetté,
De lui ſervir d'exemple à l'infidelité.

ANTOINE.

Non, non, ce n'eſt point là ce qui vous inquiette.
Vous n'aſpirez, Seigneur, qu'à voir Rome ſujette,
Et voilà d'où me vient le ſort dont je me plains :
Brutus peut au Senat traverſer vos deſſeins,
Vous craignez ſeulement qu'il ne vous ſoit contraire,
Vous l'avouez vous-même, il vous eſt neceſſaire ;
Ainſi donc je verrai mes ſervices paſſés
De votre ſouvenir en un jour effacés :
Oui j'éprouve en ce jour ce que je n'oſois craindre,
Ah ! des premiers amis que le ſort eſt à plaindre,
Puiſqu'on les ſacrifie après mille travaux,
A la neceſſité d'en faire de nouveaux.
Quoi ? faut-il qu'aujourd'hui Brutus ſur moi l'emporte,
Parce qu'à vos deſſeins ce nouveau choix importe ?
Mais quand vous lui donnez le plus grand de vos biens,
Mettez dans la balance & ſes ſoins & les miens,
Pour voir s'il me ſurpaſſe, ou plûtôt s'il m'égale ;
Remettez-nous tous deux dans les champs de Pharſale,
Pour divers interêts voyez tomber nos coups,
Tous les ſiens pour Pompée & tous les miens pour vous ;
Mais ſans aller ſi loin, Seigneur, dans Rome même
Voyez qui de nous deux vous offre un diadême.

CESAR.

Ah ! ne m'offrez plus rien, je renonce à vos ſoins;
Ou ceſſez de m'en rendre, ou me les vantez moins.

ANTOINE.

Vous avez arraché ce reproche à ma bouche;
Mais je le vois, mes ſoins n'ont plus rien qui vous touche,
De mes foibles ſecours vous allez vous paſſer,
Et ſans moi ſur le trône on s'offre à vous placer.
Cependant des Romains ce que j'ai pu connoître,
M'apprend qu'avec regret ils ſouffriront un maître
Le premier en ces lieux : mais, parmi vos égaux,
Vos ſujets prétendus ſont autant de rivaux.
Et ce rang, qu'en ſecret peut-être on vous diſpute,
Eſt aſſez chancelant pour en craindre la chute.

CESAR.

Arrêtez, téméraire, ou craignez mon courroux.

ANTOINE.

Et peut-il me porter de plus terribles coups ?
C'eſt un bonheur pour moi que de perdre la vie,
Lorſque je perds l'eſpoir d'obtenir Octavie....
Elle vient. Que ſa vue augmente mes tranſports !

SCENE VII.

CESAR, ANTOINE, OCTAVIE, ALBIN.

ANTOINE.

MAdame, ſur Céſar j'ai fait de vains efforts.
Il conſent à ma perte en m'ôtant ce que j'aime,
Et vous allez ſans doute y conſentir vous-même,
Obéiſſez, ſuivez un barbare devoir;
Et moi je ne ſuivrai que mon ſeul deſeſpoir.

SCENE VIII.

CESAR, OCTAVIE, ALBIN.

OCTAVIE.

AH! Seigneur, excuſez un Amant qui s'emporte,
Ou plûtôt, s'il ſe peut, empêchez qu'il ne ſorte,
Il a quelque pouvoir ſur le cœur des ſoldats,
Et dans un premier feu....

CESAR.

Non je ne le crains pas.
Quand d'un courroux ſi prompt une ame eſt enflammée,
Tout ce qu'elle a d'ardeur ſe diſſipe en fumée,
Je crains bien plus un feu ſous la cendre amorti:

Mais

Mais puiſqu'à votre hymen Brutus a conſenti,
Je ſuis heureux, ma fille, à la fin je reſpire;
Je ne craignois que lui, puiſqu'il faut vous le dire,
Et quoiqu'il me fût cher & qu'il fût mon ami,
A le voir ſeulement j'ai mille fois frémi.

OCTAVIE.

Ah! Seigneur, je frémis moi-même à vous entendre,
D'un noir préſentiment j'ai peine à me deffendre.
Ces troubles qu'un objet en nous vient exciter,
Sont des avis des Dieux dont on doit profiter.
Brutus m'épouſe, ô Ciel! que n'ai-je point à craindre
D'une ame ſi longtems inſtruite en l'art de feindre?
Vous formez entre nous d'indiſſolubles nœuds,
Qu'allons-nous devenir s'il nous trompe tous deux?
Que ſeroit-ce, grands Dieux! ſi la triſte Octavie
Découvroit des complots, & contre votre vie?
Par ma bouche, Seigneur, ſeroient-ils déclarés?
Ses intérêts alors me ſeroient trop ſacrés.

CESAR.

Qu'entens-je! ſi Brutus un jour tramoit ma perte,
Malgré ſa perfidie à vos yeux découverte,
Vous pourriez ſans remords le laiſſer achever.

OCTAVIE.

Je répons de mourir, mais non de vous ſauver.

CESAR.

C'eſt donc là tout le fruit d'un ſi triſte hymenée:
N'importe, pourſuivons, ma parole eſt donnée;

Oui, Madame, à Brutus j'ai promis votre main;
Je veux être obéi; soyez prête à demain.

OCTAVIE.

Helas!

CESAR.

Vous soupirez.

OCTAVIE.

Seigneur, si je soupire,
Ce n'est pas qu'à vos loix je balance à souscrire:
Mais si je hais Brutus, c'est que je vois, Seigneur,
Que l'ingrat vous trahit dans le fond de son cœur,
Que je vous fais, sans fruit, un triste sacrifice,
J'obéirai pourtant, s'il faut que j'obéisse.
J'y vais forcer mon cœur autant que je pourai,
Et ce n'est qu'en mourant que je vous trahirai.

SCENE IX.

CESAR *seul.*

Ciel! qu'est ce langage, & par quel sort étrange
Chacun à son devoir avec peine se range?
Octavie à mes loix obéit à regret:
Si je l'en crois, Brutus me trahit en secret:
Antoine furieux en reproches éclate.
C'est donc là le pouvoir dont mon orgueil se flate?
O combien est à plaindre un cœur ambitieux!

Les Rois ſont vainement les images des Dieux,
Ils ne ſçauroient jouir de cette paix profonde
Que goûtent dans les cieux ces arbitres du monde.
Car enfin, ſont-ils bons, regnent-ils en vrais Rois ?
Il faut qu'à leurs ſujets ils conforment leurs loix,
Regnent-ils en Tyrans, ſont-ils inexorables ?
Sans pouvoir être heureux, ils ſont des miſerables.
Prend ton parti ; le trône a pour toi des appas,
Vois donc ſi des vrais Rois tu veux ſuivre les pas ;
Ou ſi tu veux choiſir les Tyrans pour modelles.
Mais quoi ? tu cours déja ſur les traces cruelles,
Ton pouvoir foible encor attente ſur les cœurs,
Octavie à tes yeux gémit de tes rigueurs,
Tu lui donnes la mort en l'appellant ta fille,
Et tu deviens Tyran juſques dans ta famille ;
Mais quelqu'un vient.

SCENE X.

CESAR, ALBIN.

ALBIN.

SEigneur, Calpurnie en ces lieux
Vient de vous raporter la réponſe des Dieux.

CESAR.

Et bien allons ſçavoir ce qu'ils daignent m'aprendre ;
Puiſſent-ils m'inſpirer quel parti je dois prendre.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OCTAVIE, JULIE.

OCTAVIE.

NOn, ne condamne plus de si justes douleurs,
Tout m'annonce en ces lieux le comble des malheurs :
Et comment puis-je voir d'une ame indifférente
Dans les bras de César Calpurnie expirante ?
N'en doutons plus, les Dieux à Preneste ont parlé,
Des destins ennemis l'arrêt est revelé :
C'est en vain qu'on le cache à la triste Octavie;
Du plus grand des mortels on va trancher la vie
Mais ce n'est rien encor ; pour me desesperer,
Antoine contre lui vient de se déclarer.

JULIE.

Que dites-vous, Madame, & osez-vous le croire?
Antoine jusques-là pourroit trahir sa gloire?

OCTAVIE.

Malheureuse j'espere & tremble tour à tour ;
Sa vertu me rassure, & je crains son amour.
L'amour au desespoir n'est que trop redoutable.

Ah ! Julie, il n'eſt rien dont il ne ſoit capable.
Antoine perd en moi ce qu'il aime le mieux.
Il parloit de vengeance en ſortant de ces lieux ;
Et ſi de ſes deſſeins je ſuis bien informée,
Il va contre Céſar ſolliciter l'armée.
Helas ! ce bruit cruel eſt venu juſqu'à moi ;
Il m'aſſaſſine enfin : c'eſt pour me prouver ſa foi :
Ainſi donc des malheurs annoncés à Preneſte
Mes yeux infortunés ſont la ſource funeſte,
Et leur éclat fatal allume le flambeau
Qui conduira Céſar dans la nuit du tombeau.

JULIE.

Madame, Céſar vient, tâchez de vous contraindre.

SCENE II.

CESAR, ALBIN, OCTAVIE, JULIE.

CESAR, *en entrant.*

O Deſtins ! ce que j'aime eſt ce qu'il me faut craindre.

OCTAVIE.

Ah ! Seigneur, parlez-vous ou d'Antoine, ou de moi ?

CESAR.

Je parle des ingrats qui me manquent de foi.

OCTAVIE.

Sous ces traits odieux puis-je me reconnoître ?

CESAR.

Vous m'aimez, je le ſçai : mais Antoine eſt un traître ;
Il oſe à la révolte exciter mes ſoldats.

OCTAVIE.

Ah ! ſouffrez juſqu'à lui que je porte mes pas :
C'eſt pour me trop aimer qu'il vous eſt infidéle :
Mais de ſon repentir fiez-vous à mon zele,
J'attendrirai ſon cœur à force de pleurer ;
Mes yeux ont fait le crime, ils vont le reparer.

CESAR.

Non, je n'ai pas beſoin du ſecours de vos larmes ;
Sa révolte après tout me cauſe peu d'alarmes,
Et je puis à mon gré diſpoſer de ſon ſort.

OCTAVIE.

Ciel ! que méditez-vous ?

CESAR.

Ne craignez point ſa mort.
Bientôt auprès de moi votre amant doit ſe rendre ;
Mes ordres ſont donnés, je ſuis prêt à l'entendre.

OCTAVIE.

Examineriez-vous en Juge rigoureux
Un amant qui déja n'eſt que trop malheureux ?

CESAR.

Je vous l'ai déja dit, pour lui rien n'eſt à craindre ;
En vain à le punir l'ingrat veut me contraindre ;

Malgré ſon attentat, malgré tout mon courroux,
Mon cœur, mon propre cœur le défend mieux que vous :
Par moi notre amitié ne ſera pas trahie.

OCTAVIE.

Ah! Seigneur.

CESAR.

C'eſt aſſez, rentrez chez Calpurnie ;
Ne l'abandonnez pas dans ſon mortel effroi,
Elle eſt de mon malheur plus à plaindre que moi.

SCENE III.

CESAR, ALBIN.

ALBIN.

VOus verrai-je, Seigneur, ſous un profond ſilence
Cacher de vos ennuis toute la violence ?

CESAR.

O Ciel !

ALBIN.

Quelles horreurs vous annoncent les Dieux?

CESAR.

Antoine avec Brutus viendra-t-il en ces lieux ?
Les as-tu vus tous deux ? Dois-je long-tems attendre ?

ALBIN.

Seigneur, auprès de vous ils sont prêts à se rendre.

CESAR.

N'ont-ils point balancé ?

ALBIN.

Les Chefs & les soldats
D'Antoine vainement ont retenu les pas.

CESAR.

Mais Albin, dans le camp que prétendoit-il faire ?

ALBIN.

Il s'est plaint de vous voir, à son amour contraire,
Et tout le camp, Seigneur, ne souffre qu'à regret
Que Brutus, dès long-tems votre ennemi secret,
Soit plus cher à vos yeux qu'un ami si fidele.

CESAR.

L'un obéit pourtant, & l'autre est un rebele.

ALBIN.

Brutus en apparence à vos loix obéit :
Mais je crois qu'en secret, Seigneur, il vous trahit.
Moi-même à ses vertus je me laissai séduire.

CESAR.

Ah ! dans le fond des cœurs est-il permis de lire ?
Sur de simples soupçons doit-on se défier
De ceux que leur vertu semble justifier ?
J'aime Antoine & Brutus, tous deux je les estime ;
Je les crois l'un & l'autre incapables de crime ;
Et cependant les Dieux entre tous les Romains,
Pour me percer le cœur n'ont choisi que leurs mains.

ALBIN.

ALBIN.

Ah, jugez mieux d'Antoine!

CESAR.

Et qui peut m'en répondre?

ALBIN.

Votre cœur....

CESAR.

Non, ce cœur ne fait que me confondre.
Plus Antoine m'eſt cher, plus je le crains, Albin.
Et les Dieux... Mais il faut t'apprendre mon deſtin.
Ecoute, & par ces mots juge ſi de Preneſte
Je pouvois recevoir d'oracle plus funeſte.

ORACLE.

En vain par tes exploits mille peuples ſoumis
De l'Univers entier te promettent l'Empire;
Contre tes jours Rome conſpire:
Crains les Ides de Mars & tes plus chers amis.

ALBIN.

Juſtes Dieux!

CESAR.

La voici cette affreuſe journée
Où l'Oracle fatal marque ma deſtinée:
Aujourd'hui l'on conſpire, aujourd'hui je péris,
Et par les mains de ceux que j'ai le plus cheris;
Moi-même contre moi je leur prête des armes.

ALBIN.

Mais cependant ce jour qui cauſe vos alarmes,
Sans accomplir l'Oracle eſt enfin arrivé.

CESAR.

Je le ſçai : mais, Albin, il n'eſt pas achevé.

ALBIN.

Vous pouvez prévenir le coup qui vous menace.

CESAR.

Et pour le prévenir que veux-tu que je faſſe ?
Dois-je à tous mes amis faire donner la mort ?
Et quand je l'oſerois, puis-je éviter mon ſort ?

ALBIN.

Mais Antoine & Brutus devant vous vont paroître ;
Pénétrez, s'il ſe peut, qui des deux eſt le traître,
Et vengez-vous alors de ſon lâche attentat :
On n'eſt pas criminel de punir un ingrat.

CESAR.

Tout ingrat qu'il ſeroit, s'il étoit ma victime ;
Je ſçai trop de quel œil Rome verroit ſon crime ;
On lui décerneroit des honneurs immortels,
Je verrois à ſon nom élever des Autels,
Tandis que par ſa mort couvert d'ignominie,
Je n'entendrois parler que de ma tyrannie ;
Moi Tyran ! ce nom ſeul me fait frémir d'horreur.
Albin, tu lus cent fois dans le fond de mon cœur,
Rien ne me fut plus cher que de regner ſur Rome.
Quelle gloire, quel ſort ! c'étoit trop pour un homme,
Et ce ſuprême rang ſi long-tems déſiré,
Entre les Dieux & moi n'eût laiſſé qu'un degré ;
Mais je crus que le peuple & le Sénat lui-même

Viendroit me présenter le sacré diadême ;
Et loin de m'égarer en d'injustes projets,
Je comptois tous les cœurs pour mes premiers sujets :
N'y pensons plus, le Ciel autrement en ordonne ;
Peuple, Sénat, amis, enfin tout m'abandonne :
Et sur qui me fier ? où trouver de la foi,
Lorsqu'Antoine & Brutus conspirent contre moi ?
Je les attens, mais non pour les charger d'outrages ;
Non pour briguer encor leurs indignes suffrages,
Ni pour les effrayer, ni pour les attendrir,
Je ne veux que les voir, les confondre & mourir.
Ils viennent, mon transport à leur aspect redouble :
Qu'on me laisse avec eux, & qu'aucun ne nous trouble.

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS.
Ils s'assoient.

CESAR.

COnsul & vous Préteur, qui tous deux dans vos mains
Tenez le sort de Rome, & celui des humains,
Si mon ordre aujourd'hui près de moi vous appelle,

C'eſt pour vous faire part de ma douleur mortelle.
Juſqu'ici pour vous deux n'ayant point de ſecrets,
Je vous ai confié mes plus chers intérêts;
Je veux le faire encor. Par plus d'une victoire
De Rome en cent climats j'ai fait voler la gloire,
Vous ſçavez mes travaux, le fruit m'en eſt bien doux,
Puiſque je n'ai vaincu que pour Rome & pour vous:
Mais qu'à cette douceur ſuccede d'amertume!
De la diſcorde ici le flambeau ſe rallume;
J'apprens que l'on conſpire, & malgré leurs vertus,
Je n'en puis accuſer qu'Antoine & que Brutus.

ANTOINE.

O Ciel! de vous trahir vous me croyez capable.

BRUTUS.

Ah! Seigneur, à vos yeux qui m'a rendu coupable?

ANTOINE.

Moi! j'aurois pu former ce projet odieux,
Qui me fait ſoupçonner...

BRUTUS.

Qui m'accuſe?

CESAR.

Les Dieux.
De mes plus chers amis, ſur l'avis de Preneſte,
La main doit en ce jour me devenir funeſte:
C'eſt vous ſeuls par ces mots que l'Oracle a nommés.
Pour en douter, helas! je vous ai trop aimés;

Et c'eſt-là de mon ſort le coup le plus horrible ;
A tout autre malheur je ſerois inſenſible ;
Oui, ſi mes aſſaſſins n'étoient pas des ingrats,
D'un œil indifférent je verrois mon trépas :
Mais qu'Antoine & Brutus, en qui je me confie ;
Comblés de mes bienfaits, attentent ſur ma vie ;
Malgré tout mon amour que l'une & l'autre main
S'ouvre juſqu'à mon cœur un barbare chemin.
Le Ciel peut-il ſur moi déployer plus de rage,
Et puis-je ſans horreur m'en tracer une image ?
Parlez, & d'un tel ſort pour m'épargner l'horreur,
Démentez, s'il ſe peut, & les Dieux & mon cœur.

ANTOINE,

Si c'eſt au nom d'ami, Seigneur, qu'on doit connoître,
Quiconque auprès de vous doit paſſer pour un traître ;
S'il faut qu'un nom ſi cher donne un titre odieux,
Je ne puis démentir votre cœur ni les Dieux ;
Des témoins ſi ſacrés ont droit de me confondre,
Et dès qu'ils ont parlé je n'ai rien à répondre :
Mais ſi des faux amis les vrais ſont diſcernez,
Tout parle en ma faveur quand vous me ſoupçonnez :
A mon zele, à ma foi rendez toute leur gloire,
De tout ce que j'ai fait rappellez la mémoire,
Et remontez d'abord juſqu'à ces premiers tems,
Où vous aviez beſoin d'amis vrais & conſtans.
A votre fier Rival le Sénat favorable,

Lui prêtoit contre vous un ſecours redoutable ;
Je m'oppoſai moi ſeul au Conſul Marcellus,
Et par moi ce ſecours marcha vers Bibulus.
Ce grand coup, & cent fois vous l'avez dit vous-même,
Fit paſſer en vos mains l'autorité ſuprême,
Et votre Concurrent denué de ſoldats,
Par là ſe vit contraint à fuir devant vos pas.
Mais allons plus avant, aux champs de Macédoine,
Quel ami fut pour vous plus fidéle qu'Antoine!
Le ſort vous y gardoit un funeſte revers,
Si je n'euſſe été prompt à traverſer les Mers,
Du Chef Gabinius quel que fût le courage,
Il n'en eut pas aſſez pour défier l'orage ;
Je le bravai pourtant, & mes heureux ſecours
Mirent en ſûreté votre gloire & vos jours :
Vous vainquîtes enfin : mais cette ſeule guerre
N'avoit pas décidé du deſtin de la terre ;
Juba vous attendoit ſur les bords Afriquains ;
Il falloit voir encor Romains contre Romains,
Avant que tout fléchît ſous les loix d'un ſeul homme,
Et votre éloignement vous auroit nui dans Rome.
J'y courus par votre ordre, & trop ſûr de ma foi,
Votre cœur de ce ſoin ſe repoſa ſur moi :
J'arrivai, je trouvai Rome à demi rebelle,
Par les complots ſecrets d'un Tribun infidelle :
Mais contre les mutins ma foi ſe ſignala,
Et ſoumit avec eux leur Chef Dolabella.

Voilà ce que j'ai fait; ſi c'eſt être perfide,
Je conſens contre moi que votre cœur décide.
Mais quand vous n'en croyez que ce cœur & les Dieux,
Seigneur, un faux éclat peut éblouir vos yeux;
Et je tremble pour vous, ſi votre ame trompée
Confond vos vrais amis avec ceux de Pompée.

BRUTUS.

Sans vous importuner, Seigneur, d'un long diſcours,
Je conviendrai d'abord qu'au repos de vos jours
La perte de Brutus plus que tout autre importe;
Tout eſt ſuſpect en moi, juſqu'au nom que je porte,
Et les Dieux, dont l'avis n'eſt pas à dédaigner,
S'ils ne me nomment pas, ſemblent me déſigner.
Cependant juſqu'ici de quoi m'accuſe Antoine?
D'avoir ſuivi Pompée aux champs de Macedoine?
Vous ſçavez trop, Seigneur, avec tous les Romains,
Que du ſang de mon pere on vit rougir ſes mains.
Non, je ne ſuivis pas l'aſſaſſin de mon pere;
Je ſuivis le Sénat, & crus le devoir faire.
Si je fus dans l'erreur, j'attendois que les Dieux,
Pour m'en faire ſortir, m'euſſent ouvert les yeux.
Pour vous contre Pompée à peine ils prononcerent,
Que je fus du parti que les Dieux embraſſerent;
Je me rendis à vous. Depuis chez les Gaulois
Par votre ordre, Seigneur, je diſpenſai vos loix,
J'y remplis mon devoir, & par la renommée
Du ſuccès de mes ſoins Rome fut informée.

Pour prix d'un zele enfin, loin de Rome éprouvé,
A la Preture ici vous m'avez élevé.
D'un choix si glorieux ai-je trahi l'attente ?
Et qui montra jamais une foi plus constante ?
Pour détourner de moi jusqu'au moindre soupçon,
Il m'a fallu trahir la fille de Caton :
Loin d'oser murmurer de cette violence,
J'ai forcé ma douleur & ma bouche au silence ;
Et l'on ne m'a pas vu par d'imprudens éclats
Animer contre vous le peuple ou les soldats.

ANTOINE.

Croyez-vous que César, par ce discours s'abuse ?
Pour vous justifier votre bouche m'accuse,
Et d'un crime apparent armé contre ma foi,
Vous cherchez à fixer tous les soupçons sur moi.

A César.

Seigneur, j'avourai tout, car je hais trop la feinte.
J'ai cru que mon malheur me permettoit la plainte ;
Oui, j'ai de vos soldats animé le courroux ;
Mais c'est contre Brutus, & non pas contre vous.
Voilà quel est mon crime. Ah ! quel supplice extrême,
De se voir pour jamais arracher ce qu'on aime !
Brutus a mieux caché son dépit à vos yeux :
Mais les feux renfermés n'en éclatent que mieux.

BRUTUS.

Vous le voyez, Seigneur, j'aurois beau me défendre,
A de nouveaux soupçons je dois toûjours m'attendre,

Tout ſert à me confondre, & mon crime paſſé,
Ou plûtôt mon malheur ne peut être effacé.
Et comment à vos yeux montrer mon innocence;
Si l'on ſoupçonne en moi juſqu'à l'obéiſſance ?

CESAR.

Que je ſuis malheureux ! Dieux, quel ſort eſt le mien ?
Ils s'accuſent l'un l'autre, & ne m'apprennent rien ;
Et moi toûjours flotant dans mon incertitude. . . .

Il ſe leve.

Ah ! c'eſt trop ſoutenir un ſupplice ſi rude ;
J'aime mieux m'avancer vers le coup que j'attens,
Que d'éprouver l'horreur de l'attendre long-tems.
Rempliſſez de mon ſort les loix irrévocables,
Obéiſſez aux Dieux qui vous nomment coupables,
Frapez ; qu'aucun effroi ne retienne vos coups :
Nous ſommes ſeuls ici, je m'abandonne à vous ;
Des plus fiers ennemis je ſçai punir l'offenſe :
Mais contre mes amis mon bras eſt ſans défenſe.
Brutus, Antoine : ô Ciel ! aucun ne me répond,
L'un & l'autre à ces mots ſe trouble & ſe confond.

BRUTUS. *à part.*

Helas !

CESAR.

Que me veut dire un ſi triſte langage ?
D'un heureux repentir ſeroit-il le préſage ?

BRUTUS *à part.*

Qui peut voir ce ſpectacle, & ne pas s'attendrir ?

ANTOINE.

Non, ce n'eſt pas à vous, c'eſt à moi de mourir;
Seigneur, à vos ſoupçons je ne ſçaurois ſurvivre,
Il faut par tout mon ſang que je vous en délivre.
Après ce que je perds le trépas m'eſt trop doux,
Et mon heureux rival...

BRUTUS.

Je le ſuis moins que vous,
Antoine, & ce n'eſt pas dans l'hymen d'Octavie
Que Brutus avoit mis le bonheur de ſa vie.

CESAR.

Qu'entens-je, de leur ſort ils ſe plaignent tous deux;
Je les aime, & c'eſt moi qui les rens malheureux.
Je ne m'étonne plus, quand je les ſacrifie,
Si l'Oracle fatal veut que je m'en défie.
Pardonnez, chers amis, j'ai mérité la mort:
Mais enfin c'eſt à moi de changer votre ſort.
Oui, ſois heureux, Antoine, & poſſede Octavie;
Reçois-la de la main qui te l'avoit ravie:
Et toi, mon cher Brutus, ſois heureux à ton tour;
C'en eſt fait, je te rens l'objet de ton amour.
Oui je te rens Porcie; & ſi par l'hymenée
Je ne puis à mon ſang unir ta deſtinée:
Obtiens le premier rang entre tous mes amis,
Et conſens que du moins je t'appelle mon fils.

BRUTUS.

Ah! Seigneur, c'en eſt trop.... Pour prix d'un nom ſi tendre
Quel reſpect, quel amour ne dois-je pas vous rendre?

Que ne puis-je. . .

CESAR.

Ton cœur ſçaura le mériter,
Et je t'eſtime trop pour en pouvoir douter.
Adieu, ſans perdre tems je vais à Calpurnie
Annoncer le bonheur qui nous reconcilie.
Qu'on appelle Porcie, & que ce jour heureux
L'éleve comme nous au comble de ſes vœux.

SCENE V.

ANTOINE, BRUTUS.

ANTOINE.

QUel excès de bonté ſon cœur nous fait paroître !
S'il n'eſt Maître du Monde ; il eſt digne de l'être ;
Et nous devons, Brutus, verſer tout notre ſang
Pour le faire monter à ce ſuprême rang.

BRUTUS.

Je ſçai par ſa vertu qu'il a droit d'y prétendre ;
Et pour lui tout mon ſang brule de ſe répandre.
Oui, qu'il donne des loix au reſte des humains :
Mais il en faut, Antoine, excepter les Romains.

ANTOINE.

Pourquoi les excepter ? pourquoi leur interdire
Le bonheur ſans égal que promet ſon empire ?

BRUTUS.

Ce bonheur, quel qu'il ſoit, n'en eſt pas un pour eux,
La ſeule liberté rend les Romains heureux.
Et je crains....

ANTOINE.

Et qui peut vous cauſer des alarmes?
Voyons-nous les Romains prêts à prendre les armes?
Montrons-nous ſeulement, tout va ſe joindre à nous;
Les ſoldats ſont pour moi, le Senat eſt pour vous,
Je vous dirai bien plus, ce Senat inflexible
A mes préſens offerts n'eſt pas inacceſſible.
Combien de Senateurs à mes deſirs ſoumis..

BRUTUS.

Ils ne vous tiendront pas ce qu'ils vous ont promis:
Défiez-vous des cœurs dont la haine ſe cache
Et ne comptez pour rien des ſermens qu'on arrache.
Tel flate vos deſirs, qui prêt à vous tromper,
N'embraſſera Céſar que pour mieux le fraper.
Je frémis du péril qui menace ſa tête;
Il en eſt tems encor, détournez la tempête,
Et ſongez...

ANTOINE.

Non, Brutus, en vain vous m'alarmez;
Céſar n'a rien à craindre; il ſuffit, vous l'aimez.

A ſuivre tous vos pas le Senat eſt fidéle.
Je vous quitte, je cours où l'amitié m'appelle;
Je vais ſans différer aſſembler mes amis,
Et tenir à Céſar tout ce que j'ai promis.

SCENE VI.

BRUTUS *ſeul.*

AH! de grace arrêtez. Mais il fuit, il me laiſſe.
O fatale amitié! plus fatale promeſſe!
Il va perdre Céſar, quand je veux le ſauver;
Sa main le précipite, en croyant l'élever.
Rome, amitié, devoir, quel parti dois-je ſuivre?
Faut-il que Céſar regne, ou qu'il ceſſe de vivre?
Non, pour Rome & pour lui redoublons nos efforts.
Dieux! m'auriez-vous en vain inſpiré des remors?

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, FLAVIEN.

FLAVIEN.

SOrtons de ce Palais, prévenez votre perte;
La conjuration, Seigneur, eſt découverte;
Céſar par un billet vient d'en être informé.

BRUTUS.

Je le ſçai, Flavien, mais aucun n'eſt nommé.

FLAVIEN.

Venez donc au Sénat pour hâter l'entrepriſe.

BRUTUS

Rien ne preſſe.

FLAVIEN.

Ah! Seigneur, craignez quelque ſurpriſe:
L'orage vient de naître, il gronde, il peut groſſir,
Si l'on donne au Tyran le tems de s'éclaircir;
On a déja parlé, tremblez qu'on ne vous nomme;
Et ſi ce n'eſt pour vous, du moins tremblez pour Rome:
Vous êtes deſormais ſon plus ferme ſoûtien.

BRUTUS.

Pour Rome ni pour moi je ne redoute rien.

FLAVIEN.

Gardez pour d'autres tems ce courage intrépide,
Et qui vous répondra que cette main perfide,
Par qui de vos amis le complot eſt tracé,
N'acheve pas enfin ce qu'elle a commencé?
Tel qui contre Céſar devoit prendre les armes,
A donné cet avis qui cauſe mes alarmes;
N'en doutez point, Seigneur, c'eſt un des conjurez,
Il eſt inſtruit de tout; & ſi vous différez,
Quel que ſoit pour Céſar le motif qui l'engage,
Il peut en vous nommant achever ſon ouvrage.

BRUTUS.

Non, je repons de lui; de ſa gloire jaloux,
Il veut ſauver Céſar ſans perdre aucun de nous.

FLAVIEN.

Vous le connoiſſez donc?...

BRUTUS.

Reconnois-le toi-même;
C'eſt moi.

FLAVIEN,

Vous?

BRUTUS.

Flavien, ta ſurpriſe eſt extrême:
Mais apprens à quel point mon cœur eſt combattu.
Les bontés de Céſar, mes remors, ma vertu,
Tout s'unit à la fois contre ma barbarie:
En vain j'entens les cris de ma triſte patrie.
Dans le fond de mon cœur rien ne peut balancer;

Ni la voix, ni le prix du ſang qu'il faut verſer.
Non, Rome, de Brutus n'attens pas un tel crime;
Ou change de vengeur, ou change de victime:
Remets en d'autres mains un parricide fer,
Je ne puis immoler un ennemi ſi cher.

FLAVIEN.

Mais depuis quand, Seigneur, ce changement étrange?

BRUTUS.

Vois de quel ennemi Rome veut qu'on la venge.
Tantôt loin de s'armer d'un funeſte couroux,
Il s'avançoit lui-même au-devant de mes coups;
Hélas! quelle fureur n'en ſeroit adoucie?
Touché de mes regrets, il m'a rendu Porcie.
J'ai vu dans ce moment ſes pleurs prêtes à couler!
Du nom de fils ſa bouche a daigné m'appeller;
Et je pourrois encore, inhumain & perfide,
Sous ce beau nom de fils cacher un parricide.
Ah! que plûtôt cent fois ma main, ma propre main,
Si Rome veut du ſang, en cherche dans mon ſein.

FLAVIEN.

Mais, Seigneur, après tout que prétendez-vous faire?

BRUTUS.

Tout, plûtôt qu'immoler une tête ſi chere.

FLAVIEN.

Vous pourriez trahir Rome, & lui donner des fers?

BRUTUS.

Rome n'eſt pas encore reduite à ce revers ;
Le billet qu'à Céſar en ſecret j'ai fait rendre,
Le portera ſans doute à ne rien entreprendre.

FLAVIEN.

Et s'il pourſuit, Seigneur, quel parti prendrez-vous ?
S'il veut regner.

BRUTUS.

Ces mots rallument mon courroux.
Je veux bien lui laiſſer l'autorité ſuprême :
Mais s'il porte ſes vœux juſques au Diadême,
La rage dans le cœur, & le fer à la main,
Je ceſſe d'être fils, pour n'être que Romain.
Je n'avourai jamais un tyran pour mon pere.
Il doit ſe rendre ici, je l'attens & j'eſpere
Que mes avis ſecrets auront changé ſon cœur.
Toi, va de nos amis entretenir l'ardeur,
Aſſemblés au Senat, même ſoin les anime.
Leur main prête à fraper n'attend que la victime.
Cache-leur mes remors ; & ſur-tout, Flavien,
Dis-leur qu'en mon abſence ils n'entreprennent rien.
Céſar vient, ſon chagrin paroît ſur ſon viſage ;
Fais ce que je te dis ſans tarder davantage.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS.

CESAR.

LA fortune, Brutus, vers vous guide mes pas,
J'ai besoin d'un ami qui ne me flate pas:
Ouvrez-moi votre cœur, je sçai qu'il est sincére,
Et que j'en dois attendre un conseil salutaire.
Si j'en crois un avis qu'on vient de me donner,
Au milieu du Senat on doit m'assassiner.
Dans un péril si grand quel parti dois-je prendre?
Parlez; c'est de vous seul, que mon sort va dépendre.

BRUTUS.

Ah! Seigneur, pouvez-vous balancer un moment?
N'allez pas au Senat, c'est là mon sentiment.

ANTOINE.

Que dites-vous, Brutus?

BRUTUS.

Ce que ma foi m'inspire.

ANTOINE *à César.*

Ah! Seigneur, songez bien qu'il y va de l'Empire.

BRUTUS.

Songez plûtôt, Seigneur, qu'il y va de vos jours,
Et qu'un fer inhumain en doit trancher le cours.

ANTOINE.

Quoi? Seigneur, au Senat vous feriez cet outrage,

Au moment qu'à vos vœux il promet ſon ſuffrage?
C'eſt par votre ordre exprès qu'il vient de s'aſſembler.
Que dis-je ? On ſçait déja ce qui peut vous troubler,
Et ceux de qui la foi pour vous eſt la plus pure,
Sur eux de vos ſoupçons prendront toute l'injure.
Du moins pour un moment montrez-vous à leurs yeux;
Vous n'avez rien à craindre, ils ſont près de ces lieux.

BRUTUS.

Auprès de ce Palais je ſçai que l'on s'aſſemble;
Céſar en peut ſortir ſans que pour lui je tremble:
Mais qu'il ſe garde bien d'entrer dans le Senat,
Puiſqu'il doit y périr par un aſſaſſinat.
Et que deviendroit Rome après ce coup funeſte?
Elle perdroit en vous le ſeul bien qui lui reſte.
Oui, Seigneur, en vous ſeul tout notre eſpoir eſt mis:
Vivez, & nous bravons nos plus fiers ennemis.
Songez en quel état Rome ſeroit reduite,
Que de maux votre mort traîneroit à ſa ſuite,
Si vous alliez périr par un aſſaſſinat.
Encore un coup, Seigneur, n'allez pas au Senat.

CESAR.

Ah! c'en eſt trop. Après ce que je viens d'entendre,

Je ne puis ... Au Senat, Antoine, allez m'attendre ;
Courez de nos amis diſſiper la frayeur :
Je vous ſuis.

SCENE III.

CESAR, BRUTUS.

BRUTUS.

JUſte Ciel ! vous irez donc, Seigneur ?
Quoi mes conſeils...

CESAR.

C'eſt là ce qui me détermine.
Je ne crains plus les coups qu'un traître me deſtine.
Oui, puiſqu'enfin Brutus... O Ciel ! qu'avois-je fait ?
Je t'avois ſoupçonné d'un ſi lâche forfait.
De tout autre conſeil prêt à te faire un crime,
J'aurois cru qu'à l'autel entraînant ta victime,
Ta main, ta propre main m'alloit ſacrifier :
Mais tu viens, cher Brutus, de te juſtifier.
Oui, tu me fais ſortir de mon erreur extrême ;
Et je vais au Senat...

BRUTUS.

Qu'ai-je donc fait moi-même ?
D'un conſeil ſalutaire, ô fruit pernicieux !

Ah ! de grace, Seigneur, demeurez en ces lieux,
Reprenez un soupçon qui vous est favorable,
Des mortels, s'il le faut, je suis le plus coupable :
Croyez tout. J'aime mieux passer pour criminel,
Qu'innocent à vos yeux, vous conduire à l'autel.
Accordez quelque chose à ma frayeur mortelle.

CESAR.

Et qu'ai-je à redouter, quand Brutus m'est fidelle ?
On nous attend : allons.

BRUTUS.

O Ciel ! où courez vous ?
Permettez-moi, Seigneur, d'embrasser vos genoux ;
Ne me refusez pas la grace que j'implore ;
Et si du nom de fils vous m'honorez encore,
En ce fatal moment souffrez qu'à mon secours
J'appelle un nom si cher pour conserver vos jours.

CESAR.

Et c'est ce nom si cher qui sur-tout me rassure.
Brutus, je ne t'ai fait déja que trop d'injure.
Quoi, j'ai pu te confondre avec mes ennemis,
Après t'avoir donné le tendre nom de fils !

BRUTUS.

Ainsi donc au tombeau ce nom sacré vous guide !
Ah ! songez que ce fils peut être un parricide,
Que vos plus chers amis vous donneront la mort :
C'est ainsi que les Dieux ont reglé votre sort.
A remplir leurs Arrêts ils peuvent me contraindre :
Enfin plus vous m'aimez, plus vous devez me craindre.

Auroit-on dénoncé quelqu'un de nos amis ?

BRUTUS.

La conjuration eſt encor ignorée.
Mais, Madame.

PORCIE.

Achevez. Eſt-elle differée ?

BRUTUS.

Céſar eſt au Senat, & nos amis auſſi.

PORCIE.

Céſar eſt au Senat, & vous êtes ici !
Qu'entens-je ? A d'autres mains cederiez-vous la gloire
D'immoler ? .. Non, Brutus, non, je ne le puis croire.
Du ſoin de me ſervir vous êtes trop jaloux :
Caton n'aura jamais d'autre vengeur que vous.

BRUTUS.

Helas ! vous n'auriez point de reproche à me faire ;
Si mon ſang ſuffiſoit pour venger votre pere.
Mais, Madame, ſongez quel cœur il faut percer.

PORCIE.

Quoi Céſar dans le tien pourroit me balancer ?

BRUTUS.

Quel crime a-t-il commis, pour attaquer ſa vie ?

PORCIE.

Tu ne comptes pour rien de voir Rome aſſervie !
Il forme le plus noir de tous les attentats :
Et c'eſt un crime encor qui ne te touche pas !
O mon triſte pays, quelle eſt ta deſtinée ?

Rome

Rome, par quelle main es-tu donc enchaînée ?
Un Brutus des tyrans t'affranchit autrefois,
Un Brutus te remet sous leurs superbes Loix.

BRUTUS.

Rome à porter des fers n'est pas réduite encore.
Ne le permettez pas, Dieux puissans que j'implore;
Et faites que Cesar glacé d'un juste effroi,
Rejette en plein Senat le nom fatal de Roi.
Mais quel trouble à mes yeux Flavien fait paroître!

SCENE VI.

BRUTUS, PORCIE, FLAVIEN.

FLAVIEN.

AH! Seigneur, accourez, ou nous avons un maître.
Cesar d'un Diadême a déja ceint son front.

BRUTUS.

Qu'entens-je ? ah ! dans son sang lavons un tel affront.
C'en est fait, le devoir sur l'amitié l'emporte,
Je ne balance plus, & Rome est la plus forte.
Dieux, n'accusez que vous de ce crime forcé:
Je vais remplir l'arrêt, vous l'avez prononcé.

SCENE VII.

PORCIE, PAULINE.

PORCIE.

AH je tremble...

PAULINE.

Avec vous, Brutus d'intelligence,
De Rome & de Caton va remplir la vengeance.
Madame, triomphez, vos vœux ſeront contens.

PORCIE.

Hélas! de triompher il n'eſt pas encor tems.
Je crains, chere Pauline, & plus que je n'eſpere;
Ce jour doit à la fois venger Rome & mon pere;
Mais ſi le ſort cruel en ordonne autrement,
Ce jour verra perir & Rome & mon amant.
Te dirai-je encor plus? Je ſens d'autres alarmes;
Brutus contre Ceſar vient de prendre les armes:
Mais ce même Ceſar a ſçu s'en faire aimer.
D'un ſeul regard, Pauline, il peut le déſarmer;
Et de quelque façon que le ſort en décide,
Je puis perdre Brutus ou fidele ou perfide;
Car enfin vainement il a reçu ma foi,
Je ne puis être à lui, s'il n'eſt digne de moi.

SCENE VIII.

PORCIE, OCTAVIE, PAULINE, JULIE.

OCTAVIE.

SCavez-vous à Ceſar l'honneur qu'on vient de faire ?
Madame, le Senat ne nous eſt plus contraire,
Et Brutus dans ſa crainte heureuſement trompé.

PORCIE.

Quoi ? Madame, Brutus..

OCTAVIE.

D'autres ſoins occupé..?
Mais au nom de Brutus vous vous troublez, Madame ?
Ne craignez plus, Ceſar veut couronner ſa flamme:
Il nous rend tous heureux... Que vois-je ? vos regards

On entend du bruit.

Interdits & confus errent de toutes parts.
Mais quel bruit à mon tour m'inquiete & me trouble ?
Auroit-on... Juſtes Dieux ! ce bruit fatal redouble?
Fortune, rends le calme à mes ſens éperdus;
Sauve Antoine & Ceſar.

PORCIE, *ſe retirant.*

Sauve Rome & Brutus.

SCENE IX.

OCTAVIE, JULIE.

Elle fuit! je frémis! C'eſt trop me faire entendre
De Rome & de Brutus ce que je dois attendre.
Ah! Ceſar, je te perds, tout s'arme contre toi;
Je ne puis ſoûtenir un ſi mortel effroi.
Viens, allons au Senat. Mais Antoine s'avance:
O Ciel! de ſa douleur que faut-il que je penſe?

SCENE DERNIERE.

ANTOINE, OCTAVIE, PAULINE.

ANTOINE.

Ah! Madame, Ceſar...

OCTAVIE.

Et bien, quel eſt ſon ſort!

ANTOINE.

Helas!

OCTAVIE.

Ah! ce ſoûpir m'annonce qu'il eſt mort.

ANTOINE.

Oui, Madame, à mes yeux il a perdu la vie;
Et ſes cruels bourreaux ne me l'ont pas ravie.

J'ai dû ſuivre ſes pas, & l'ai trop mérité ;
C'eſt moi dans ce peril qui l'ai precipité ;
C'eſt moi qui malgré lui, plein d'une ardeur extrême,
Ai ceint ſon front ſacré du fatal diadême.
Dieux ! qu'ai-je vu ? des Rois implacable ennemi,
Tout le Sénat de rage auſſi-tôt a frémi.
Je cours des plus mutins appaiſer le murmure ;
En vain je les menace, en vain je les conjure.
Brutus arrive enfin ; je tremble à ſon aſpect :
Sa démarche, ſes yeux, tout me le rend ſuſpect.
Soudain près de Céſar ma frayeur me rappelle.
Ciel ! il n'en eſt plus tems : une troupe cruelle,
Tandis que l'on ſe jette au-devant de mes pas,
Précipite ſes jours dans la nuit du trépas.
Quel objet ! je le vois à mille traits en butte ;
Sa mort ſemble un honneur que chacun ſe diſpute.
Il défend toutefois ſes déplorables jours,
Peut-être appelle-t-il Brutus à ſon ſecours :
Mais combien de ſes vœux l'eſpérance eſt deçue !
Un poignard à la main Brutus s'offre à ſa vue.
Que vois je, dit Céſar ? Et toi, mon fils, auſſi !
C'en eſt trop, pourſuit-il ; tiens, frape, me voici.
A ces mots, des mutins favoriſant la rage,
De ſa robe ſanglante il voile ſon viſage ;
Honteux de voir encor dans ce moment affreux
La lumiére du jour qu'il partage avec eux.
A ma douleur mortelle épargnez ce qui reſte ;
D'un trépas ſi cruel l'image eſt trop funeſte.

Mes yeux infortunés par de perfides mains,
Ont vu trancher les jours du plus grand des humains.

OCTAVIE.

Cruels ! tant de fureur ſera-t-elle impunie.

ANTOINE.

Non, je les perdrai tous. Mais voyons Calpurnie;
Et faiſant au tombeau ſucceder les autels,
Plaçons le grand Céſar entre les Immortels.

FIN.

LE
FAUCON,
COMEDIE:

ACTEURS.

FEDERIC, Amant d'Axiane.

AXIANE, Amante de Federic.

PASQUIN, Valet de Federic.

LISETTE, Suivante d'Axiane.

La Scene eſt devant un vieux Château, ſitué dans le fond d'un Bois.

LE FAUCON,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

FEDERIC, PASQUIN *tenant un Faucon sur le poing.*

FEDERIC.

TE voilà bien chagrin ?

PASQUIN.

N'en ai-je pas raiſon ? Vainement dans les airs vous lâchez ce Faucon ; Il ne rapporte rien.

FEDERIC.

Hé, maraut, que t'importe ?

PASQUIN.

Comment ! nous ne vivons que de ce qu'il rapporte ;

Il nous a juſqu'ici fourni quelques repas ;
Mais il ne vaut plus rien depuis qu'il eſt ſi gras.
Ah ! que j'aime un Oiſeau, qui par un ſeul coup d'aile,
S'en va me tenir lieu de Pourvoyeur fidéle !
Je voudrois que ſon vol fût plus prompt qu'un éclair :
J'appelle tels Oiſeaux les Pirates de l'air.
Un Vaiſſeau trop chargé, Monſieur, n'avance guere,
Et le meilleur Voilier, eſt le meilleur Corſaire.

FEDERIC.

Raſſure-toi, le jour n'eſt pas encor paſſé.

PASQUIN.

Ah ! le petit Ingrat, je l'ai trop engraiſſé ;
Et pour ma récompenſe il veut que je m'aigriſſe ?
Tenez, voyez plûtôt, j'ai déja la jauniſſe,
Me voilà ſaffrané juſques au blanc des yeux.

FEDERIC.

Tant mieux.

PASQUIN.

Que dites-vous ?

FEDERIC.

Tant mieux, Paſquin, tant mieux.

PASQUIN.

Dites plutôt, tant pis.

FEDERIC.

Hé ! hé ! hé !

PASQUIN.

Pourquoi rire ?

FEDERIC.

Hé ! qui ne riroit pas ? ne viens-tu pas de dire,
Que depuis qu'il eſt gras ce Faucon ne vaut rien ?
Prononçant ſon Arrêt tu prononces le tien :
A te faire jeûner je mettrai mon étude ;
Tu n'en vaudras que mieux.

PASQUIN.

L'épreuve eſt un peu rude ;
Et s'il y faut venir, je ne vous répons pas,
De m'attacher ici plus long-tems ſur vos pas.

FEDERIC.

Tu pourrois me quitter !

PASQUIN.

J'irai trouver Liſette ;
Pour me mettre à l'abri d'une affreuſe diſette :
Dans ce triſte ſéjour, on ne fait que jeûner ;
L'Oiſeau n'a-t-il rien pris ? il ne faut point dîner !
Voilà ce qu'ont produit vos feux pour Axiane :
J'en enrage ; à jeûner, c'eſt ce qui me condamne.

FEDERIC.

Ce jeûne-là, Paſquin, te tient bien fort au cœur ?

PASQUIN.

Oui, c'eſt-là le ſujet de ma triſte langueur.

FEDERIC.

Le terme eſt un peu fort.

PASQUIN.

Il eſt de votre ſtile ;

Doux, tendre, pathétique, & pourtant inutile.

FEDERIC.

Pourſuis; tout à loiſir je te laiſſe jaſer.

PASQUIN.

Nous voici dans un lieu propre à moraliſer.
Ça, raiſonnons un peu : Pour plaire à votre Ingrate,
Dont malgré ſes rigueurs le ſouvenir vous flate,
Vous n'avez épargné ni bijoux, ni cadeaux :
Pour elle tous les jours c'étoient plaiſirs nouveaux,
Comedie, Opera, bonbance ſur bonbance :
Cependant, de vos ſoins, quelle eſt la récompenſe ?
L'Amour qui vous a fait conſumer votre bien,
Eſt ce Faucon lâché, qui ne rapporte rien.

FEDERIC.

Quoi ! des comparaiſons !

PASQUIN.

Ce ſont ſages paroles;
Mais vous les écoutez comme des fariboles,
Que d'un air dédaigneux il faut mettre à l'écart;
Et d'ailleurs mes leçons viennent un peu tard.

FEDERIC.

Moraliſeur fâcheux, n'as-tu plus rien à dire ?

PASQUIN.

Quoi ! vous ne pleurez pas !

FEDERIC.

Va, je n'aime qu'à rire,

Philoſophe nouveau, tu le ſçais bien. Paſquin,
Plus l'Amour autrefois m'a cauſé de chagrin,
Plus mon cœur du repos goûte aujourd'hui les charmes;
La molle oiſiveté ſuccede à mille allarmes:
Si j'ai vu tant de ſoins, tant d'amour négligé,
Par un profond oubli n'en ſuis-je pas vengé?
Je l'avoue, Axiane eſt toûjours jeune & belle,
Elle mérite bien le ſoin qu'on prend pour elle;
Mais par ſa cruauté mon eſpoir démenti,
M'a fait réſoudre enfin à prendre mon parti.
Tiens, ſa maiſon des Champs n'eſt pas loin de la mienne,
Vers moi tranquillement j'attendrai qu'elle vienne:
Moi, je l'irois chercher! qu'elle n'y compte pas,
Euſſai-je autant d'amour que je lui ſçais d'appas;
Non, je ſuis trop piqué.

PASQUIN.

Monſieur, je me défie
D'un dépit ſi contraire à la Philoſophie;
Votre cœur me paroît un peu trop agité:
Ne ſçauriez-vous haïr avec tranquillité?

FEDERIC.

Moi, je ne la haïs point; mais du moins je te jure
De ne la jamais voir.

PASQUIN.

Je crains peu le parjure:
On ne peut qu'à grands frais ſe montrer ſon Amant,

Et votre pauvreté me répond du ſerment :
Ah ! qu'il eût mieux valu....

FEDERIC.

Toujours de la morale ?

PASQUIN.

Ce ſont noires vapeurs que l'abſtinence exhale :
Mais quand dînerons-nous ?

FEDERIC.

Tu dîneras demain.

PASQUIN.

Peſte ſoit de l'Amour qui fait mourir de faim.

FEDERIC.

Mais toi-même autrefois n'aimois-tu pas Liſette ?

PASQUIN.

Mais, comme ſa Maîtreſſe, étoit-elle Coquette ?
Du moins dans mes amours je n'ai rien mis du mien.

FEDERIC.

Et la grande raiſon, c'eſt que tu n'avois rien.

PASQUIN.

Qu'importe, à vos dépens je me donnois carriere :
O Liſette ! avec toi je faiſois chere entiere :
Que de charmans repas ! mais regrets ſuperflus !
Helas ! j'en ai tant fait, que je n'en ferai plus :
Tous mes plaiſirs paſſés ne ſont qu'une ombre vaine ;
Vous avez fait la faute, & j'en porte la peine.

FEDERIC.

Mais pour Liſette encor reſſens-tu de l'amour ?

PASQUIN.

Je puis de ſa cuiſine avoir beſoin un jour,
Et ce jour n'eſt pas loin.

FEDERIC.

Imite ma ſageſſe,
Oublions pour jamais & Suivante & Maitreſſe;
De la ſeule raiſon il faut ſuivre la Loi;
Pour moi je n'aime plus que ce Faucon & toi.

PASQUIN.

Paſſe pour le Faucon, grace à votre tendreſſe,
Autant que je maigris, tous les jours il engraiſſe.

On entend un bruit de Cors.

FEDERIC.

Quel bruit vient me frapper? cours, va voir ce que c'eſt.

PASQUIN.

A la chaſſe d'autrui, prenons-nous interêt?

FEDERIC.

N'importe, va ſçavoir....

PASQUIN.

Si c'eſt votre Diane?
Elle aime les Forêts.

FEDERIC.

Quoi! toûjours Axiane?
Paſquin, je te défens de prononcer ſon nom:
Fais ce que je te dis, va, donne ce Faucon.

PASQUIN.

Tenez: je ſuis ravi que l'on m'en débaraſſe.

FEDERIC.

Cours ; & viens m'informer de tout ce qui se passe.

SCENE II.

FEDERIC *seul.*

TOi qui d'un vol plus prompt que celui des Zéphirs,
T'élances dans les airs au gré de mes desirs,
Et qui dans les Forêts à mes leçons docile,
Apprens l'art de mêler l'agréable à l'utile :
Cher Oiseau, c'en est fait, je veux n'aimer que toi ;
J'ai vêcu trop long-tems sous une dure Loi.

On entend encore le bruit de la Chasse, qui fait tourner la tête à Federic.

Cesse bruit importun, cesse de me distraire,
Ne trouble plus la paix de ce Bois solitaire ;
Dûsses-tu m'annoncer Axiane en ces lieux,
Avec tous ses appas la montrer à mes yeux ;
A mon fidele Oiseau, mon cœur toûjours fidele ;
Tout de feu pour lui seul, tout de glace pour elle,
Ne lui laissera voir qu'une noble fierté :
Il étoit dans les fers, il est en liberté.
Quel bonheur de pouvoir dans une paix profonde,
Pour n'être qu'à soi-même, oublier tout le monde !

La

Le bruit de Chaſſe continue.

Hé quoi! ce bruit fâcheux vient toûjours me frapper?
Cher Oiſeau, de toi ſeul je prétens m'occuper:
Non, je ne veux plus voir l'inſenſible, l'Ingrate,
Qui peut-être en ſecret de mon retour ſe flate.
Je veux bien convenir qu'elle avoit mille attraits;
Qu'il partoit de ſes yeux d'inévitables traits:
Je veux de ſa beauté conſerver la mémoire;
Mais c'eſt pour ma vengeance, & non pas pour ſa gloire:
Si je l'éleve ici, c'eſt pour l'humilier,
Et je ne m'en ſouviens, que pour mieux l'oublier.
Mais j'apperçois Paſquin.

SCENE III.

FEDERIC, PASQUIN.

FEDERIC.

HE bien! quelle nouvelle?

PASQUIN.

Ah! Monſieur, il n'en fut jamais de plus cruelle:
Ouf! je ne puis parler tant je ſuis confondu.

FEDERIC.

Qu'eſt-il donc arrivé? Parle.

PASQUIN.

Tout eſt perdu.

FEDERIC.

Quel étrange accident, Paſquin, viens-tu m'apprendre?

PASQUIN.

Tremblez, votre Axiane en ces lieux va ſe rendre.

FEDERIC.

Paſquin?

PASQUIN.

Ce n'eſt pas tout: pour nous aſſaſſiner,
C'eſt peu que d'y venir, elle y prétend dîner.

FEDERIC.

O comble de bonheur! Paſquin, un tête-à-tête!
Qu'à la bien recevoir à l'envi tout s'apprête.
Adorable beauté! que ne puis-je à tes yeux
Prodiguer l'Ambroiſie, & le Nectar des Dieux!

PASQUIN.

Que parlez-vous ici de Nectar, d'Ambroiſie?
L'Amour vous a-t-il fait tomber en frénaiſie?
Ne vous ſouvient-il plus de cet ordre inhumain,
Qui tantôt pour dîner m'a remis à demain?

FEDERIC.

Que me rappelles-tu?

PASQUIN.

Cet Oiſeau ſi fidele
Vous ſert mal au beſoin.

FEDERIC.

O fortune cruelle!

Ne m'as-tu pas encor assez persécuté ?
Je te pardonnerois de m'avoir tout ôté,
Si du moins pour premier & pour dernier office
Dans ce pressant besoin je te trouvois propice.
Pasquin ?

PASQUIN.

Hé bien ! Pasquin ?

FEDERIC.

N'imagines-tu rien ?
Cherche, invente.

PASQUIN.

Monsieur....

FEDERIC.

Hé bien ! dépêche.

PASQUIN.

Hé bien !

FEDERIC.

Quoi ! toi-même au besoin tu me manques ?

PASQUIN.

J'enrage.
De rien on ne fait rien ; & le diable, je gage,
S'il étoit comme moi dans un si mauvais pas,
Tout inventif qu'il est, ne s'en tireroit pas.
Je ne sçais qu'un moyen.

FEDERIC.

Ah ! que j'aime ton zele !

PASQUIN.

C'est de vous éclipser aux yeux de votre belle.

FEDERIC.

Que me propoſes-tu ? Je fuirois ſes beaux yeux !

PASQUIN.

Voyez, imaginez, quelque choſe de mieux.

FEDERIC.

De grace, cher Paſquin, montre ici ton adreſſe.

PASQUIN.

Elle eſt à bout.

FEDERIC.

Ah ! Ciel ! cependant le tems preſſe ;
Et l'objet de mes feux ſans doute n'eſt pas loin ;
Il y va de ma gloire, il faut en prendre ſoin :
Il faut, quoi qu'il arrive, aux yeux de ce que j'aime
Dérober, s'il ſe peut, mon indigence extrême.
Amour, inſpire-moi.

PASQUIN.

Ma foi, juſqu'à ce jour
Rien de bon ne vous fut inſpiré par l'Amour.

FEDERIC *lui parlant bas.*

On vient. Ecoute.

PASQUIN.

Ciel ! je pourrois m'y réſoudre !
Ah ! que je ſois plutôt écraſé de la foudre,
Monſieur....

FEDERIC.

Epargne-toi des conſeils ſuperflus ;
Emporte ce Faucon, & ne replique plus.

PASQUIN.

Je ſuis mort.

SCENE IV.

FEDERIC, AXIANE & LISETTE, *en habit de Chaſſe.*

FEDERIC.

QUoi ! c'eſt vous, trop aimable inhumaine !
Auprès de Federic quel deſtin vous amene ?
J'avois cru pour jamais être oublié de vous.

AXIANE.

Il faut bien vous chercher, quand vous nous fuyez tous.

FEDERIC.

Helas ! en vous fuyant, je fuis tout ce que j'aime ;
Et m'arrachant à vous, je m'arrache à moi-même :
Mais je me cache en vain dans le fond des Forêts ;
Des yeux qui m'ont bleſſé, je ſens par-tout les traits.
Se peut-il que l'Amour ſurvive à l'eſpérance ?

AXIANE.

Vous plaindrez-vous toûjours de mon indifférence ?
L'Amour a des tourmens qui doivent m'allarmer ;
Et mon cœur à ce prix ne veut pas s'enflammer.

FEDERIC.

Quoi! je ne puis prétendre au bonheur de vous plaire?

AXIANE.

Avez-vous des Rivaux que mon cœur vous préfére?

FEDERIC.

Le mal de mes Rivaux n'adoucit pas le mien:
Eſt-ce un bonheur pour moi que ce cœur n'aime rien?
Que dis-je? pour ma flamme il vaudroit mieux peut-être,
Qu'un Rival plus heureux eût ſçu s'en rendre maître;
Comme j'ai plus d'amour, je pourrois aſpirer
Au bonheur, ſans égal, de me voir préférer.

AXIANE.

Ah! ne ſouhaitez pas qu'un autre objet m'enflamme,
Si l'amour une fois s'emparoit de mon ame:
J'oſe vous l'aſſurer, ce ſeroit pour toûjours;
Je me connois trop bien: mais quittons ces diſcours.

FEDERIC.

Et pourquoi les quitter? craignez-vous d'en trop dire?

AXIANE.

Mon cœur s'eſt expliqué, cela vous doit ſuffire:
Croyez que juſqu'ici vous l'avez mal connu,
Et qu'un jour..... mais ce jour n'eſt pas encor venu.

FEDERIC.

Ciel! qu'entens-je? achevez de rompre le silence.

AXIANE.

Arrêtez, ces transports ont trop de violence:
Mais je m'en prends à moi, ce que j'ai fait pour vous
A donné lieu, sans doute, à des transports si doux:
Détrompez-vous pourtant? Malgré ce tête-à-tête,
Ne me regardez pas comme votre conquête;
A ma presence ici l'amour n'a point de part,
Et vous ne la devez tout au plus qu'au hazard.
Après avoir long-tems couru de plaine en plaine,
Ma troupe chasse encor dans la Forêt prochaine;
Moi, pour me reposer, je viens l'attendre ici.

FEDERIC.

Me voilà de mon sort pleinement éclairci.
Ah! cruelle.

SCENE V.

FEDERIC, AXIANE, LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, je n'ai pas le courage de....

FEDERIC *bas.*

Si tu dis un mot, crains d'éprouver ma rage.

PASQUIN.

Dûssai-je être cent fois & mille fois battu,
J'en aurai le cœur net.

FEDERIC *bas.*

Bourreau, te tairas-tu?

à Axiane.

Madame, pardonnez, pour certaines affaires,
Je donne à ce Valet des ordres néceſſaires.

à Paſquin bas, haut d'un ton radouci.

Prens garde de broncher, Paſquin, tu m'entens bien,
De tout ce que j'ai dit, fais qu'il ne manque rien.

PASQUIN.

Non, je ne ſçaurois plus me faire violence;
Ce ſeroit vous trahir que garder le ſilence,
Madame.

FEDERIC *à part.*

Ce coquin va me deshonorer;
D'un pas ſi dangereux, tâchons de nous tirer.

à Axiane.

Paſquin depuis un tems eſt ſujet au délire,
Il eſt fou.

PASQUIN.

Moi!

FEDERIC.

Voyez, comme ſon mal empire;
Il eſt d'autant plus fou qu'il croit ne l'être pas.

PASQUIN.

PASQUIN.

Quoi donc ?

FEDERIC *tout bas à Pasquin.*

Si tu répons, je te casse les bras.

PASQUIN.

Je ferois trop heureux, si j'en perdois l'usage.

FEDERIC *à Axiane.*

Voyez, comme il répond, & jugez s'il est sage.

LISETTE.

Ah ! mon pauvre Pasquin : éloignement maudit !
En cessant de me voir, il a perdu l'esprit.

PASQUIN.

C'est bien en vous voyant en ces lieux l'une & l'autre ;
Qu'y venez-vous chercher ? Quel malheur est le notre !

LISETTE.

Madame, il est trop vrai ; n'en doutons nullement ;
De ses yeux enfoncés, voyez l'égarement,
L'amour l'a rendu fou.

PASQUIN.

Mais toi-même es-tu fole ?
De croire que l'amour.....

LISETTE.

Cette seule parole
Ne me fait que trop voir que son timbre est fêlé,
Il peut nier qu'il m'aime ! il est ensorcelé.

PASQUIN.

Treve d'amour, Liſette, & de ſorcellerie;
Veux-tu ſçavoir d'où vient toute la diablerie.
C'eſt.....

FEDERIC *bas à Paſquin.*

Pour un mot lâché, deux cens coups de bâton.

PASQUIN.

Ouf! c'eſt le prendre là ſur un diable de ton.

FEDERIC *à Axiane.*

Je lui dis certains mots d'un Médecin Arabe.

PASQUIN.

Je n'ai garde d'en perdre une ſeule ſyllabe:
Ce ſont mots d'un grand poids, ils operent des mieux.

FEDERIC.

Voyez, comme ſon mal lui fait rouler les yeux.

PASQUIN.

Que je diſe à Liſette un ſeul mot à l'oreille;
Ecoute.

FEDERIC *à Liſette.*

Garde-toi d'une épreuve pareille,
Il te l'arracheroit.

LISETTE.

Ah! ah! n'aproche pas.
Je vais m'évanouir ſi tu fais un ſeul pas.

FEDERIC *à Liſette.*

Il eſt tems de finir tes mortelles allarmes.
à Axiane.
Madame, votre vue a pour moi mille charmes:

Mais au mal de Pasquin il faut aller pourvoir,
Et préparer ces lieux pour vous y recevoir.

PASQUIN *à Axiane.*

Allez, vous nous ruinez ; c'est une conscience.

AXIANE *à Federic.*

Au moins ne faites pas ici de la dépense ;
Je ne veux qu'un seul plat.

FEDERIC.

Un plat, & très-leger.

PASQUIN.

Quelque leger qu'il soit, il nous coûtera cher.

SCENE VI.

AXIANE, LISETTE.

AXIANE.

Pasquin me fait pitié.

LISETTE.

Je suis inconsolable.
Encor si de son mal j'étois seule coupable ;
Si pour me trop aimer il perdoit la raison,
D'où le mal est venu viendroit la guérison ;
Je sens que ma fierté rendroit bientôt les armes ;
Et d'ailleurs sa folie honoreroit mes charmes ;
Mais, Madame, c'est vous que j'en dois accuser.

AXIANE.

Moi !

LISETTE.

Je vous parle ici ſans vous rien déguiſer,
Je vous garantis ſous le Valet & le Maître;
L'un l'eſt déja, pour l'autre il n'eſt pas loin de l'être.

AXIANE.

Tu perds l'eſprit toi-même :

LISETTE.

Oh que non.

AXIANE.

Mais enfin ;
Que veux-tu dire ?

LISETTE

Helas ! ſi vous plaignez Paſquin,
Federic plus que lui ſera bientôt à plaindre :

AXIANE.

Mais à devenir fou qui pourroit le contraindre ?

LISETTE.

La faim. Quand malgré ſoi l'on jeûne trop ſouvent,
L'eſtomach au cerveau ne porte que du vent.
Du corps & de l'eſprit la ſympathie eſt telle,
Que l'un s'affoibliſſant, l'autre baiſſe & chancelle;
Et voilà ce qui fait que le pauvre Paſquin,
Des petites maiſons enfilant le chemin,
Vient par tous ſes diſcours de vous faire connoître,
Qu'il y va préparer la loge de ſon Maître.

AXIANE.

Soit ; mais de tout cela ſuis-je coupable moi ?

LISETTE.

Qui donc ? morbleu ! qui donc ? parlez de bonne foi :
Avez-vous pu souffrir en bonne conscience,
Que pour vous Federic épuisât sa finance,
Que pour vous nuit & jour il fît tant de fracas ?
Car enfin vous l'aimiez, ou vous ne l'aimiez pas;
Parlez : si vous l'aimiez, c'est un trait d'étourdie ;
Si vous ne l'aimiez pas, c'est une perfidie :
C'à que répondez-vous sur l'un & l'autre point ?

AXIANE.

Que j'aime Federic, que je ne l'aime point,
Qu'importe ?

LISETTE.

La réponse est tant soit peu normande,
Et c'est ce qu'on appelle éluder la demande.

AXIANE.

Moi ! je n'élude rien. Choisis ce que tu veux:
J'aime, je n'aime point.

LISETTE.

Lequel choisir des deux ?

AXIANE.

Tout est égal pour moi.

LISETTE.

Me voilà bien instruite :
Quoi ? dans tous vos discours trouver fuite sur fuite !
Je m'y perds.

AXIANE.

Mais pourquoi me presses-tu si fort ?

LISETTE.

C'est que de Federic je déplore le sort.

AXIANE.

Va, ne le plains pas tant.

LISETTE.

Quoi ! seroit-il possible,
Qu'enfin à son amour votre cœur fût sensible ?

AXIANE.

Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Quoi donc ?

AXIANE.

Que Federic
Peut-être n'aime point.

LISETTE.

Ha ! ha ! voilà le *hic*.
Nous n'osons pas aimer, ou nous n'osons le dire,
Que sur de bons garants que pour nous on soupire ;
Mais quel garant plus sûr voulez-vous de l'amour,
Dont Federic pour vous brula jusqu'à ce jour ?
Ces Fêtes, ces Cadeaux, cette énorme dépense,
Dont il n'obtint jamais la moindre récompense,
Et dont il fait ici pénitence à loisir,
Tout cela s'est donc fait, pourquoi ?

AXIANE.

Pour son plaisir.

Voilà comme ils ſont tous. Credules que nous ſommes,
Ne ſerons-nous jamais que les dupes des hommes.
Quoi qu'ils faſſent pour nous, toute leur paſſion
N'eſt qu'orgueil, qu'amour propre, & qu'oſtentation.
C'eſt pour faire du bruit ſeulement que l'on aime;
Le veritable amour s'explique-t-il de même ?
Ne peut-on renfermer ſon ſecret dans ſon cœur,
Sans que d'une Maitreſſe on triomphe en vainqueur ?
Je rends à Federic un peu plus de juſtice;
Et s'il faut te parler enfin ſans artifice;
Mon cœur le diſtinguoit du reſte des Amans;
Mais combien ſont changés mes premiers ſentimens,
Depuis que loin de moi, méditant ſa retraite,
Il ne m'en a laiſſé que la honte ſecrette ?
L'inconſtant, à mes yeux ſoigneux de ſe cacher,
Triomphe & me réduit à le venir chercher.
Que dis-je ? Sans raiſon, voi ſi je le condamne;
Un oiſeau qu'il cherit lui tient lieu d'Axiane,
Et je vois dans ſon cœur ſucceder en ce jour,
La fureur de la chaſſe aux tranſports de l'amour;
Et tu te plains encor ! c'eſt moi que tu dois plaindre :

LISETTE.

Que j'aime à voir enfin que vous ceſſiez de feindre !

Je me doutois déja que vous l'aimiez un peu.

AXIANE.

Moi ! l'aimer !

LISETTE.

Eſt-il tems d'en retracter l'aveu ?
Mais, quand de Federic votre cœur ſe défie ;
Permettez un moment que je le juſtifie.
S'il vous fuit, c'eſt qu'il craint de vous importuner.
Quiconque, comme lui n'a plus rien à donner
Auprès d'une Maitreſſe eſt bientôt incommode ;
N'aimer que pour aimer ! ce n'en eſt plus la mode ;
Et l'on riſque de perdre, & ſes ſoins & ſon tems,
Quand on ne fait l'amour qu'à beaux ſoupirs comptans.
Pour la chaſſe, entre nous, fait-il mal quand il l'aime ?
Il veut vous imiter, être un autre vous-même.
Pour le Faucon, malgré votre mauvaiſe humeur,
Je ne puis m'empêcher d'en rire au fond du cœur :
Et d'un oiſeau chéri vous voyant inquiette,
Je vous dirois tout franc, ſi vous étiez coquette,
Qu'avec vous Federic le fait aller de pair,
Et qu'il n'a jamais eu que des amours en l'air.

AXIANE.

Tai-toi : je n'aime pas ſur ce point qu'on plaiſante.

LISETTE.

Ah ! vous le prenez là ſur un ton qui m'enchante.
Pourſuivez : redoublez ce charmant ſerieux,

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.
Continuez, Madame, aimez qui vous adore:
Que Federic apprenne.....

AXIANE.

Il n'eſt pas tems encore.

LISETTE.

Qu'attendez-vous? qu'il perde ou l'eſprit, ou le jour?
Voyez où l'a réduit l'excès de ſon amour!
Avec le ſeul Paſquin dans un ſéjour ſauvage,
Il cache le débri d'un éclatant naufrage:
Lui, qu'on vit autrefois entouré de Laquais,
Remplir pompeuſement un ſuperbe Palais:
Les mets les plus exquis inondoient ſes cuiſines:
Il ne vit que de fruits, peut-être de racines;
Et s'il mange par fois un morceau de gibier,
Il le tient d'un oiſeau, ſon pere nourricier.
Cependant..... j'en reſſens une douleur amere:
Hélas! s'il s'eſt ruiné ce n'eſt que pour vous plaire;
Voilà de ſon amour le déplorable effet.

AXIANE.

Ah! s'il eſt vrai qu'il m'aime, il n'en a que trop fait:
Mais ſi ſon triſte ſort eſt mon funeſte ouvrage,
Quelle gloire pour moi d'en réparer l'outrage!

LISETTE.

Ah! j'attendois de vous ce généreux retour.

AXIANE.

Voyons ſi Federic merite mon amour.

Par quelque piege adroit qu'il faut que je lui dreſſe ;
Je veux ſçavoir, pour moi, juſqu'où va ſa tendreſſe ;
J'en doute encor, Liſette, & prétens l'éprouver.
Toi, ne ſuis point mes pas, & me laiſſe y rêver.

SCENE VII.

LISETTE *ſeule.*

QUel eſt donc ſon deſſein ? d'un Amant ſi fidele,
Elle veut faire encore une épreuve nouvelle !
Mais quoi ? que pourroit-elle enfin ſe propoſer ?
Federic l'aime trop pour lui rien refuſer.
Je vois Paſquin. O Ciel ! quelle mélancolie ?

SCENE VIII.

PASQUIN, LISETTE.

HElas ! PASQUIN.

LISETTE *à part.*
Je ſens venir quelque accès de folie.

PASQUIN *ſans voir Liſette.*
Helas ! il ne vit plus ! ô comble de malheurs !
Je viens de voir ſon ſang couler avec mes pleurs.

LISETTE.
Quoi ! Federic eſt mort ? parle ; que veux-tu dire ?

PASQUIN.

Qui te parle de lui ?

LISETTE.

Grace au Ciel ! je reſpire,
Et qui donc pleures-tu ?

PASQUIN *à part.*

C'eſt... gare le bâton.

LISETTE.

Acheve.....

PASQUIN.

C'eſt.....

LISETTE.

Hé ! bien.

PASQUIN.

C'eſt..... le meilleur oiſon ;
Par qui l'on puiſſe voir des baſſe-cours peuplées ;
Qu'allez-vous devenir, ô Veuves déſolées ?

LISETTE.

Ah ! Ciel ! peut-on plus loin porter l'égarement ?
Sans doute ſon délire augmente en ce moment,
Fuyons.

PASQUIN.

Dans mon malheur, Liſette m'abandonne ;
Fortune, ç'en eſt trop. Demeure.

LISETTE.

Je friſſonne.

PASQUIN.

Quoi ? Ton pauvre Paſquin t'inſpire de l'effroi !

LISETTE.

Je crains les foux.

PASQUIN.

Mon Maître eſt moins ſage que moi.
Peſte ſoit de l'amour qu'il a pour Axiane !
Puiſqu'à mourir de faim tous deux il nous condamne....

LISETTE *à part.*

Je l'ai bien dit ; la faim lui trouble la raiſon.
Mais par bonheur pour lui, j'ai le contre-poiſon ;
Il en faut ſur le champ employer la recette.
Paſquin ?

PASQUIN.

Hé bien.

LISETTE.

Un mot.

PASQUIN.

Je vais mourir, Liſette.

LISETTE.

Bon, tu ne mourras pas pour un Oiſon de moins ;
Et l'Amour va bientôt pourvoir à tes beſoins.

PASQUIN.

Vraiment, il s'y prend bien, d'un coup il nous accable.

LISETTE.

C'eſt un grand Medecin.

PASQUIN.

Le mal eſt incurable,
Nous n'avons plus d'eſpoir. O le maudit repas !

LISETTE *en riant.*

Há! ha!

PASQUIN.

Tous les Oiſons ne ſe reſſemblent pas ;
Et le nôtre étoit tel, que tout notre ménage . . . ;
Federic me défend d'en dire davantage.
Mais ce jour malheureux, le dernier de nos jours,
A ta ſeule pitié me fait avoir recours :
Jette ſur ton Paſquin un regard favorable ;
M'abandonneras-tu dans mon ſort déplorable :
Souviens-toi de ces tems que nous trouvions ſi doux ;
Tous les jours ſe levoient clairs & ſereins pour nous ;
Nous les paſſions enſemble à bien manger & boire :
J'irai t en rafraîchir quelquefois la mémoire ;
Et promenant mes yeux ſur quelque plat charmant,
Dans l'Office avec toi ſoupirer goulument.
Là, mes boyaux plaintifs, de mes langueurs ſecretes,
Au défaut des Echos ſeront les Interprêtes :
Là, le tendre Paſquin, t'aſſurant de ſa foi,
Liſette, dira-t-il, puis-je vivre ſans toi ?

LISETTE.

Va, Paſquin, tu vivras, c'eſt moi qui t'en aſſure ;
Ton deſtin va changer. . .

PASQUIN.

Hé ! par quelle aventure ?
Je ſuis trop malheureux.

LISETTE.

Laiſſe-là tes regrets ;
Tu jouiras bientôt d'un ſort rempli d'attraits.

PASQUIN.

Que viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

La plus grande nouvelle.....;
Axiane à la fin ceſſe d'être cruelle,
Et ton Maître pourroit s'en reſſentir un jour :
Mais, Paſquin, elle doute encor de ſon amour.

PASQUIN.

Et peut-il en donner une preuve plus grande,
Que.....? Je n'oſe achever.

LISETTE.

Quoi qu'elle lui demande ;
A lui complaire en tout il faut le diſpoſer.

PASQUIN.

Il ne peut deſormais donner, ni refuſer ;
Il n'a plus rien.

LISETTE.

N'importe, il faut la mettre à même ;
Offrir tout, donner tout, pour lui prouver qu'il l'aime.
Elle veut de ſon cœur s'aſſurer aujourd'hui.
Tiens, s'il ne promet tout, tout eſt perdu pour lui.

PASQUIN.

Pour promettre, il le peut: pour donner c'eſt le diable :
Il eſt ſec.

LISETTE.

Quoi! ſon ſort eſt ſi déplorable?

PASQUIN.

J'en pleure tous les jours.

LISETTE.

Va, ceſſe de pleurer;
L'Amour a fait le mal, il peut le réparer.

PASQUIN.

Au moins s'il ſe pouvoit que ta riche Maîtreſſe,
Juſqu'à nous épouſer fît aller ſa tendreſſe ;
Je braverois la faim, muni d'un tel appui,
Et me conſolerois du repas d'aujourd'hui.
Mais les momens ſont chers ; & pour peu qu'on differe,

LISETTE.

Va, dans un jeune cœur ; l'Amour ne s'endort guere ;
Il fait bien du chemin.

PASQUIN *gaiement.*

Ah! quel eſt mon bonheur!
Allons, plus de ſoucis, plus de mauvaiſe humeur;
Rions, chantons, danſons. O! ma chère Liſette!
Je ne me connois plus ; ma joie eſt ſi parfaite,
Qu'il ne tient plus qu'à moi de te ſauter au cou.

LISETTE.

Modere ce tranſport ; tu deviens encor fou !

PASQUIN.

On le ſeroit à moins : Oui, ma belle Princeſſe,
On devient fou de joie, ainſi que de triſteſſe :
D'un excès de plaiſir les traits ſont ſi puiſſans,
Que quand il ſurprend l'ame, il fait perdre le ſens :
Je ſens que ma raiſon..... mais Federic approche ;
Je ſens que c'eſt à moi d'aller tourner la broche.
Je t'invite au convoi de défunt notre Oiſon.

SCENE IX.

FEDERIC, LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

VOus le voyez, Monſieur, je n'en dis pas le nom.

FEDERIC.

Bien en prend à ton dos.

PASQUIN.

Ah ! nous ſçavons peut-être
Le reſpect qu'un Valet doit porter à ſon Maître,
Et nous n'avons à cœur que ſon propre interêt.

FEDERIC.

Va, fais-nous avertir, lorſque tout ſera prêt.

SCENE

SCENE X.

FEDERIC, LISETTE.

FEDERIC.

LISETTE, qu'as-tu fait de ta belle Maîtreſſe ?

LISETTE.

Dans le Boſquet prochain certain ſouci la preſſe ;
Elle y rêve.

FEDERIC.

Quoi ! ſeule ? il faut l'aller trouver.

LISETTE.

Non, vous ne perdrez rien à la laiſſer rêver.

FEDERIC.

Liſette, que dis-tu ?

LISETTE.

Quoi qu'elle vous demande.....
Je crains qu'elle ne vienne, & qu'elle ne m'entende :
Juſtement ; la voici : Monſieur, ſongez-y bien ;
Quoi qu'elle exige enfin, ne lui refuſez rien.

SCENE XI.

FEDERIC, AXIANE, LISETTE.

FEDERIC.

MADAME, pardonnez si je vous ai quittée ;
D'un soin pressant mon ame étoit inquietée,
Et ma présence étoit nécessaire à Pasquin.
On va bientôt servir.

AXIANE.

Au moins point de festin.

FEDERIC.

Ce séjour écarté ne permet pas d'en faire.

AXIANE.

Tant mieux.

FEDERIC.

Dans un Désert on fait mauvaise chere :
Cependant je prens soin qu'on vous offre en ces lieux
Ce que j'ai de plus cher, & de plus précieux.

AXIANE.

Je ne regarde ici que la main qui le donne :
Quel que soit un repas, le bon cœur l'assaisonne :
Je compte sur le vôtre, & j'ose me flater.....
Mais non, n'achevons point.

FEDERIC.

Quoi ! vous pourriez douter,

Quoique vous ordonniez, que je ne l'execute ?
La Fortune ennemie envain me perſecute ;
Elle m'a tout ôté par une dure Loi :
Mais ce cœur qui me reſte, eſt plus à vous qu'à moi.

AXIANE.

Que vous me raſſurez !

FEDERIC.

Expliquez-vous, de grace ?
Que puis-je ?

AXIANE.

Federic, vous ſçavez que la Chaſſe
Dès mes plus tendres ans fit mes ſoins les plus chers ;
Vous avez un Oiſeau plus prompt que les éclairs.

FEDERIC *à part.*

Je tremble.

AXIANE.

De plaiſir je me ſens éperdue,
Si-tôt que je le voi ſe perdre dans la nue :
Je l'aime, & je mettrois mon cœur même à ce prix ;
Si.....

FEDERIC.

Juſte Ciel !

AXIANE.

Quel trouble agite vos eſprits ?

FEDERIC.

Ai-je bien entendu ? Quoi ! vous voulez, Madame.....

AXIANE.

Non, je ne veux plus rien ; le trouble de ton ame
M'apprend trop tes refus : Que puis-je demander?

LISETTE *bas à Federic.*

Accordez tout, Monsieur.

FEDERIC.

Hé ! que puis-je accorder ?
Fortune impitoyable, acheve, prend ma vie ;
Barbare, je croyois ta fureur assouvie ;
Mais tu mets aujourd'hui le comble à mon malheur,
Par le coup imprévu dont tu frappes mon cœur.
O rigueur sans égale ! ô tyrannique empire !

AXIANE.

Qu'entens-je ! avec le sort c'est donc moi qui conspire ?
Je viens à votre cœur porter les derniers coups :
Quoi ! pour un seul Oiseau.....

FEDERIC.

Que me demandez-vous ?
Helas ! si vous sçaviez, Madame, à quel usage.

AXIANE.

Va, tu n'as pas besoin d'en dire davantage :
Je sçai qu'à le garder tout doit t'interesser ;
Qu'il t'est cher, précieux : mais as-tu pu penser,
Que pour te le ravir je fusse assez cruelle ?
Je voulois de tes feux une marque nouvelle.
Triste épreuve ! ton cœur d'un seul mot allarmé,
Ne m'a que trop fait voir qu'il n'a jamais aimé.

FEDERIC.

Je n'ai jamais aimé ! quel injuste langage !
Hélas ! & dans quel tems me fait-on cet outrage !
Je viens de me réduire au plus funeste état ;
Et quand j'ai tout donné, je passe pour ingrat.

AXIANE.

Ah ! ç'en est trop enfin, ce reproche me blesse ;
Pour m'en sauver la honte, il faut que je vous laisse.
Adieu.

FEDERIC.

Non, demeurez ; ou dans mon noir transport ;
De ce fer à vos yeux, je me donne la mort :
Il faut sur mes refus que je me justifie.
Heureux, si vous n'aviez demandé que ma vie !
Je vous l'aurois donnée, elle est en mon pouvoir ;
L'amour que j'ai pour vous m'en eût fait un devoir ;
Mais faut-il que le sort à tous mes vœux contraire,
M'ôte le seul moyen que j'avois de vous plaire ?
Avec plus de noirceur peut-il m'assassiner ?
Helas ! l'Oiseau n'est plus, vous en allez dîner.

AXIANE.

L'Oiseau n'est plus !

FEDERIC.

Le sort à tel point m'est funeste,
Que je vous offre envain le seul bien qui me reste ;

Mais n'importe, en ces lieux prêt à vous recevoir ;
Ai-je pu trop payer le plaiſir de vous voir ?

AXIANE.

Helas ! qu'avez-vous fait ? & qu'ai-je fait moi-même ?
Quel outrage ! quel prix de votre amour extrême !
Et comment réparer cet excès de rigueur ?
Eſt-ce aſſez de mes biens ? de ma main ? de mon cœur ?
Tout eſt à vous.

FEDERIC.

Quels mots ont frappé mon oreille !
Votre cœur eſt à moi ! je doute ſi je veille :
Ah ! dans le doux tranſport qui vient de me ſaiſir,
Permettez qu'à vos pieds j'expire de plaiſir.

AXIANE *en le relevant.*

Federic, il eſt tems qu'une chaîne éternelle
Uniſſe à mon deſtin l'Amant le plus fidelle ;
Mon cœur eſt tout à vous, ma main dépend de moi,
Je vous la donne.

FEDERIC.

Amour, ai-je trop fait pour toi ?

SCENE DERNIERE.

FEDERIC, AXIANE, PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

DE Chaſſeurs, une Troupe s'avance :
Quoi ! viendroit-on encor me rogner ma pitance,

LISETTE.

Raſſure-toi, Paſquin, tout répond à tes vœux ;
Axiane eſt ſenſible, & ton Maître eſt heureux.

PASQUIN.

Que m'apprens-tu, Liſette ? Ah ! tu me rends la vie !
Que je vais m'en donner ! ô ſort digne d'envie !
Qu'un Repas ſucculent commence un ſort ſi doux?
à Axiane. Mais croyez-moi, Madame, allons dîner chez vous.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Oeuvres de Mademoiſelle Barbier*, & je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empecher l'impreſſion. Fait à Paris, ce 30. Juin 1743.

JOLY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Demoiſelle BARBIER nous a fait expoſer qu'elle deſireroit faire imprimer & donner au public *les Tragédies, & autres Poëſies de Mademoiſelle Barbier*, s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires ; A CES CAUSES Voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer les ouvrages ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, autant de fois que bon lui ſemblera, de les faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour & de la date deſdites Preſentes ; Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere, dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, & contrefaire leſdits ouvrages, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement, ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Expoſante, ou à celui qui aura droit d'Elle, & de tous dépens, dommages & intérêts ; A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele, ſous le contre-ſcel deſdites Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copies à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le

Sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le dix-neuviéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent quarante-trois, & de notre Regne le vingt-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre onze de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 209. *fol.* 173 *conformément au Réglement de* 1723. *qui fait défenses*, *art.* 4. *à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient*, *autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre*, *débiter*, *& faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms*, *soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement: & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris huit Exemplaires*, *prescrits par l'art.* 108. *du même Réglement.* A Paris *le* 23. *Juillet* 1743.

SAUGRAIN, *Syndic.*

Je soussigné Marie-Anne Barbier, reconnois avoir cédé à M. Briasson le Privilége que j'ai obtenu pour les Ouvrages de ma mere, conformément aux conventions faites entre nous. A Paris ce 23. Juillet 1743.

Signé, MARIE-ANNE BARBIER.

Registré sur le Registre onze de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, *fol.* 174. *conformément aux Réglemens*, *& notamment à l'Arrest du Conseil du treiziéme Août* 1703. A Paris *le* 23. *Juillet* 1743.

SAUGRAIN, *Syndic.*

Auh
Fay 902

UNS 158 c. 15